LA TABLE RONDE

MARS 1950

SOMMAIRE



MOÏRA

La mort est le salaire du péché.
ROMAINS, VI, 23.

NOTE

Le nom de Moïra est celtique et le tréma que j'ai ajouté, un peu à regret, donne la prononciation exacte, ou presque, de cette forme irlandaise qu'a prise le nom de Marie. On trouve aussi Maura et Maureen.

Que Moïra soit également un des noms que les Grecs ont donné au destin, c'est là une rencontre que je n'ai pas cherchée, mais dont je ne me plains pas.

Il va sans dire que les protestants que j'ai mis en scène n'expriment en aucune façon mon opinion du protestantisme. J'ai eu à cœur, surtout, de les montrer tels que je les ai connus en 1920, avec leurs faiblesses que rachetaient souvent d'admirables qualités.

PREMIÈRE PARTIE

I

Depuis un moment, ils se tenaient immobiles, debout à quelques pas l'un de l'autre et Mrs. Dare feignait de lire la lettre qu'il venait de lui tendre, mais il y avait plusieurs secondes déjà qu'elle avait pris connaissance de ce document et maintenant, du coin de l'œil, elle observait le nouveau venu. Sans bien savoir pourquoi, elle éprouvait un sentiment de gêne à le regarder en face. « En tout cas, se dit-elle pour se rassurer, il a certainement l'air honnête. »

Elle le voyait de profil, le visage ruisselant de sueur, frappé par les rayons de soleil qui se glissaient dans la pièce entre

les feuilles des arbres, et malgré elle il lui parut beau, bien qu'il fût roux. C'était cela qui la troublait, cette chevelure de flammes, ce teint d'une blancheur laiteuse, et elle se domina pour qu'il ne comprît pas l'espèce de répulsion qu'il lui inspirait. Elle ne remarqua pas tout de suite qu'il avait les yeux noirs. Grand et le corps un peu mince dans des vêtements sombres qui ne paraissaient pas faits pour lui, il croisait les bras sur la poitrine et regardait la rue d'un air de défi. A ses pieds, un sac jaune dont le cuir se fendillait par endroits était bourré au point de ressembler à une sphère. Au bout d'un instant, il changea d'attitude, allongea une grande main vers le sac qu'il déplaça sans bruit de quelques centimètres, puis se redressant, enfonça le bout des doigts dans les poches de son veston, les yeux au loin.

Peut-être se savait-il observé. Il laissa passer une minute ou deux, puis risqua un coup d'œil oblique vers Mrs. Dare qui lisait toujours. Enfin, comme si cette longue attente l'y autorisait, il jeta plus hardiment la vue autour de lui.

La pièce était basse de plafond et les murs recouverts d'une tenture décolorée qui tirait sur le jaune. Près de la fenêtre, deux fauteuils à bascule se faisaient face, séparés par un petit tapis au point de chaînette dont les laines bleues et mauves se fanaient. Une table ronde en bois peint supportait une grosse plante aux feuilles vigoureuses et lustrées qui formait l'ornement central de ce petit salon. On voyait dans un coin un piano droit étalant sur son porte-musique un album de chansons en vogue dont les titres en lettres grasses faisaient l'effet d'un rire vulgaire. Le jeune homme détourna la tête. « C'est l'Université, pensa-t-il. A l'Université, c'est comme ça. » Mais chez lui, dans la maison de ses parents, le piano ne servait que le dimanche, lorsqu'on chantait des cantiques, et toute la semaine il gardait sa longue bande de drap olive qui protégeait les touches.

Du temps s'écoula encore, mais rien ne laissait croire que Mrs. Dare eût achevé sa lecture, car elle tenait encore le papier entre ses doigts maigres et ne bougeait pas. « Je ne peux pourtant pas le renvoyer parce qu'il est roux, » se dit-elle. Elle observa ses chaussures poudreuses et supposa qu'il était venu à pied de la gare, par économie. De nouveau elle s'interrogea : « Je me demande s'il sent. Les roux sentent très fort quelquefois. Ça, je ne le supporterais pas. Je dois reconnaître que d'ici, je ne sens rien. »

Tout à coup, elle plia la lettre qu'elle remit dans son enveloppe.

— Mr. Day, fit-elle, vous savez ce que contient cette lettre?

— Oui, dit-il, c'est moi qui l'ai écrite sous la dictée de mon père.

Sa voix était un peu sourde, à la fois rauque et tendre. Il expliqua :

— Mon père est aveugle.

Mrs. Dare leva les sourcils. Ni jeune, ni vieille, sèche et droite dans sa robe grise à fleurs blanches, les joues plates et frottées de rose, les cheveux noirs et tirés en arrière, elle avait la bouche trop longue et le nez trop pointu pour être jolie, mais le jeune homme jugea qu'elle devait, en tout cas, se trouver belle pour se farder de cette façon. Il n'aimait pas ses yeux clairs qui l'examinaient avec une sorte d'impudence et semblaient même lui percer le crâne, car on eût dit qu'au centre de l'iris bleu pâle, la pupille noire et méchante, pareil à un œil plus petit, le clouait au mur.

— Aveugle, fit-elle comme un écho.

Et par une impulsion soudaine, elle tourna les talons.

— Suivez-moi dit-elle, je vais vous faire voir votre chambre.

Ils montèrent. Sous leurs pas, les marches gémirent et l'une d'elles fit entendre un bruit comparable à une détonation.

A présent, ils se tenaient dans une chambre claire et nue et le jeune homme regardait autour de lui. Une table de travail occupait l'espace entre la cheminée plate et la fenêtre sans rideaux, et le lit de cuivre, bizarrement placé de biais, empêchait que la porte ne s'ouvrît toute grande. Dans un coin, une chaise de paille semblait s'entretenir avec un fauteuil à bascule sur les bras duquel une planche était posée qui pouvait servir de pupitre. Pas le moindre bout de tapis ne recouvrait le plancher dont la peinture noire s'écaillait par endroits, traçant de la porte à la fenêtre une manière de piste, mais si pauvre que fût ce décor, il s'enrichissait de toute la lumière qui passait à travers les arbres et teintait de rose les murs et le plafond. L'automne américain peignait de ses couleurs énergiques les sycomores qui bordaient la rue, depuis le violet sombre jusqu'au rouge et au jaune de cuivre.

— C'est magnifique, murmura le jeune homme, le regard perdu dans tout cet or.

Mrs. Dare laissa passer quelques secondes, puis elle dit sur un ton de confidence :

— La toilette est au bout du couloir, à droite.

Il garda un silence pudique. Par un geste plein de gaucherie, il posa sa valise à ses pieds et ne sachant que faire de ses bras, il les croisa de nouveau.

— Je ne vous ai pas demandé d'où vous étiez, fit Mrs. Dare.

Il nomma une petite ville d'un État voisin.

— Ah, dit-elle avec un demi-sourire, dans les collines.

— Oui, dans les collines.

Ces mots furent prononcés d'une voix plus brève qui fit lever les sourcils à la propriétaire de la maison.

— Si j'ai bien compris, reprit-elle, vous avez dix-huit ans.

— Dix-huit ans, oui.

Elle se dirigea vers le lit et jeta un rapide coup d'œil sur le drap.

— Si vous avez besoin de quelque chose, vous me le ferez dire par la bonne. Tiens, Moïra a oublié son porte-cigarettes.

Sa longue main saisit sur l'oreiller une petite boîte de métal noir qu'elle ouvrit aussitôt.

— Vous n'auriez pas une allumette? demanda-t-elle en portant une cigarette à sa bouche.

Comme si on l'eût pris par les épaules, il se retourna vers elle d'un seul coup, le front coloré d'une rougeur subite.

— Qu'avez-vous? fit Mrs. Dare. Vous n'allez pas me dire que là d'où vous venez les femmes ne fument pas.

Il ne répondit pas tout de suite.

— Je n'ai pas d'allumettes, dit-il enfin. Je ne fume pas.

— Et vous n'approuvez pas peut-être?

Elle était maintenant si près de lui qu'il vit le grain de sa peau sous ce fard qui le scandalisait et il s'aperçut, sans comprendre pourquoi, qu'elle avançait imperceptiblement la tête en aspirant l'air de ses narines ouvertes.

— Non, fit-il en se redressant.

Elle poussa un éclat de rire qui ressemblait à une succession de cris.

— Jeune homme, fit-elle comme elle regagnait la porte, je ne sais pas ce qu'on vous a enseigné dans vos collines, mais vous avez beaucoup à apprendre ici.

De nouveau, le visage du garçon s'empourpra, mais il ne broncha pas. Bientôt il entendit les talons de Mrs. Dare qui heurtaient les marches avec une sorte d'arrogance, et quand elle fut au bas de l'escalier, le même rire que tout à l'heure troubla la torpeur de l'après-midi.

II

Demeuré seul, il ouvrit sa valise pour en retirer des vêtements qu'il accrocha dans un placard et quelques livres en mauvais état dont il fit une rangée sur la cheminée. La pho-

tographie de ses parents trouva sa place sur la table. Quant au linge de corps, faute de savoir où le mettre, il le laissa dans la valise qui fut glissée sous le lit.

A présent, tout allait bien. Il se sentait plus tranquille, presque heureux, et l'idée lui vint d'écrire à ses parents pour leur raconter son voyage et décrire sa chambre. Ayant regardé un instant ces deux visages qui l'observaient dans leur cadre de cuir, il traça quelques lignes au crayon, tout en haut d'une page, mais s'arrêta presque aussitôt : qu'allait-il dire de l'accueil qu'il avait reçu? Peut-être valait-il mieux ne pas parler de Mrs. Dare et de sa cigarette. Ses parents ne comprendraient pas, s'inquiéteraient. Et s'ils savaient que Mrs. Dare se mettait du rouge... Il posa son crayon. Cela l'ennuyait de ne pouvoir tout dire, de cacher quelque chose, car il s'agissait bien de cacher quelque chose, une partie de la vérité. Pourquoi cette femme lui avait-elle parlé de cette manière? Et pourquoi donc avait-elle ri? Sans doute, il aurait pu se montrer plus aimable, mais ce visage fardé lui avait paru horrible. Chez lui, un garçon honnête ne parlait pas à une femme fardée et celle-ci était peinte comme une Jézabel.

Incertain de ce qu'il devait faire, il quitta la table et se dirigea vers le lit pour revenir ensuite vers la fenêtre. Pas un souffle n'agitait les larges feuilles d'or et de pourpre; l'air humide et lourd semblait coller à la peau. Le jeune homme ôta son veston, dénoua sa cravate et ouvrit le haut de sa chemise. De ses yeux graves il fixa la petite rue où passait un vieux nègre qui tirait une charrette pleine de melons d'eau et criait sa marchandise d'une voix mélancolique. « Peut-être s'est-elle trouvée sur mon chemin pour que je la sauve, » pensa-t-il tout à coup.

A ce moment, quelqu'un entra dans la chambre dont la porte était restée ouverte et vint se placer à côté de lui.

— Beaucoup de couleur dans le tableau : le vieux noir dans ses haillons bleu clair, les gros fruits vert sombre qu'on dirait en émail, et dans les arbres ces tons d'incendie... C'est tout le vieux Sud dont on nous rebat les oreilles.

Ces paroles dites à mi-voix sortaient de la bouche d'un garçon de dix-huit ou dix-neuf ans, replet et noiraud, avec des cheveux frisés et des yeux mobiles dont le regard glissait à tout moment d'un objet à l'autre. Il ajouta aussitôt :

— Je suis votre voisin. Nous sommes quatre étudiants dans la maison. Je m'appelle Simon Demuth. Et vous?

— Joseph Day.

— Bonjour, Jo, fit Simon Demuth en logeant une main ronde et moite dans la grande main blanche de Joseph Day. Je vous ai vu tout à l'heure quand vous avez poussé la grille.

J'étais entré ici pour voir votre chambre, la porte étant ouverte. Les deux autres garçons ne sont pas encore arrivés, mais on les attend pour demain ou même ce soir. J'ai entendu Mrs. Dare qui en parlait à quelqu'un au téléphone.

Il s'arrêta pour reprendre haleine et poursuivit :

— A propos, j'ai aussi entendu votre conversation avec elle, tout à l'heure... oh, malgré moi : la porte était restée ouverte. Vous savez, Jo, elle est dure comme un vieux Peau-Rouge, cette femme-là. A votre place...

Joseph recula imperceptiblement.

— Vous connaissez Mrs. Dare? demanda-t-il.

— Moi? Non. Je suis arrivé cet après-midi. Mais je suis assez bon juge. Et tout à fait par hasard, j'ai appris son âge. La date de sa naissance se trouve inscrite dans la grande Bible de famille que vous avez peut-être remarquée en bas, sur une petite table. Non?

— Non, fit Joseph en enfonçant les mains dans ses poches d'un air sombre.

Simon leva vers lui un regard inquiet.

— Vous trouvez que je parle trop, dit-il tristement. C'est plus fort que moi, quand je vois quelqu'un qui m'est vraiment sympathique. Alors, vous êtes des collines, là où l'on chante des ballades. J'adore les ballades.

Joseph eut un geste impatient qui répandit l'alarme sur le visage rond de Simon Demuth.

— Oh, je vous agace, s'écria celui-ci. C'est bizarre, j'agace tout le monde.

— Mais non, vous ne m'agacez pas, fit Joseph subitement désarmé.

Simon sauta sur place à la manière d'un enfant.

— Nous allons être amis, j'en suis sûr ! fit-il. Je ne suis pas d'ici, vous savez. Je suis du Nord. J'ai voulu venir étudier ici, par romantisme. Mais oui : la petite ville du Sud endormie dans sa vallée, avec ses maisons à colonnes blanches, ses traditions, ses préjugés... Je ne vous offense pas?

— Oh, non. Je ne suis pas d'ici non plus.

— J'oubliais. Vous trouvez que j'ai un accent du Nord?

— Un peu, oui.

— C'est ennuyeux. On n'aime pas beaucoup les gens du Nord dans cette région... Mon père est tailleur, mais quand j'aurai mon diplôme, je serai peintre. Tenez.

Tirant de sa poche un petit album à dessin, il l'ouvrit au hasard et en montra plusieurs pages. Joseph vit des têtes d'hommes et de femmes, un coin de paysage avec des arbres qui ressemblaient à de la fumée, et des mains, beaucoup de mains.

— C'est ma main gauche, expliqua Simon. Un artiste de New-York m'a dit que j'avais du talent. Un jour je vous parlerai de lui, quand je vous connaîtrai mieux. Que pensez-vous de mon travail?

Le sourcil bas, Joseph plongea les doigts dans ses cheveux par un geste qui fut observé avec attention; il trouvait Simon ridicule et cet entretien le gênait; il avait honte de se trouver avec ce petit homme qui remuait trop et dont la voix montait quelquefois à une hauteur inattendue.

— Je ne sais pas, dit-il enfin. Je n'y entends pas grand-chose.

A ce moment, une clochette annonça que le dîner était servi.

III

Joseph s'assit à la place que Simon lui désigna comme s'il eût été le maître de maison Sur la nappe blanche, deux flambeaux d'argent prêtaient un faux air de richesse à cette pièce pauvrement meublée où les derniers rayons du soleil couchant brillaient encore au bas d'une plinthe. Une gravure dans un cadre noir surmontait la cheminée, accusant la nudité des parois dont la tenture grise se couvrait, sous la corniche, de longues taches couleur de café.

— Très caractéristique, fit Simon en désignant ces traces de moisissure, puis les flambeaux d'argent. On meurt de faim, mais on tient aux souvenirs de famille.

Joseph ne répondit pas. Il lui semblait que son compagnon n'ouvrait la bouche que pour exprimer des opinions contestables ou irritantes, et il se mordit les lèvres à la pensée d'avoir à tous les repas un voisin aussi ennuyeux, mais le souci de n'offenser personne lui inspirait des actes de complaisance qu'il regrettait quelquefois; et puis, cette idée lui revenait de temps à autre que les êtres qui se mêlaient à sa vie lui étaient tous envoyés par Dieu. Ce soir, du reste, même le bavardage de Simon ne pouvait lui gâter le plaisir de se trouver dans une ville qu'il ne connaissait pas, et il regardait avec indulgence cette petite salle triste qui ne recevait sa lumière que d'une étroite fenêtre à guillotine. A nuit tombée, sans doute, on allumerait les bougies rouges dans les flambeaux; et comme un enfant, il forma des vœux pour qu'il fît tout à fait sombre avant le dessert. Chez lui, on mangeait à la cuisine, et à Noël seulement on allumait des bougies, mais les gens des grandes villes avaient des idées particu-

lières, certaines bonnes, d'autres non. Ainsi Mrs. Dare se fardait. De nouveau, ce souvenir le troubla. « Je l'aiderai, pensa-t-il, oui, je l'aiderai à se sauver. » Et pris d'une ferveur subite, il se vit arrachant à cette femme des larmes de honte, des promesses, un vrai repentir, peut-être même une confession publique de ses fautes, comme cela se faisait jadis. Quelle victoire !

Cette scène imaginaire se présentait à lui avec tant de force qu'il n'entendait plus ce que lui disait son voisin, et la porte qui s'ouvrit tout à coup le fit tressaillir. Dans le clair-obscur du crépuscule, il vit la silhouette d'un jeune homme de haute taille qui entra et s'assit à l'autre bout de la table comme s'il eût voulu mettre le plus de distance possible entre lui et les deux autres convives. Quelques minutes s'écoulèrent, puis une jeune négresse qui répandait une forte odeur de transpiration posa une assiette pleine de soupe devant le nouveau venu et alluma les bougies. C'était le moment qu'attendait Joseph. Tout d'abord, les petites flammes, mal attachées à la mèche, ne firent dans l'ombre que deux points rouges qui n'éclairaient pas, puis soudain elles s'allongèrent et s'épanouirent, et les yeux, les mains sur la nappe, la carafe d'eau, le tablier blanc de la servante, tout ce qui pouvait retenir la lumière émergea de la nuit.

Il y eut un bref silence ; ensuite Simon émit quelques platitudes destinées à faire savoir qu'il était artiste, pendant que l'inconnu jetait autour de lui un coup d'œil circulaire et laissait glisser son regard sur le visage de Joseph pour baisser enfin le front et considérer son assiette. Dans son visage aux pommettes roses, les sourcils formaient deux longs traits noirs qu'on eût cru dessinés au charbon, et sur sa tête, un grand reflet courbe suivait le mouvement d'une chevelure épaisse et luisante. Ce fut tout ce que vit Joseph, car il imita la discrétion du nouveau convive et fixa la vue sur la gravure qui se trouvait au-dessus de la cheminée. Pourtant il aurait voulu dire un mot de bienvenue, mais ses lèvres s'entr'ouvraient chaque fois en vain, car pour se faire entendre, il eût fallu d'abord imposer silence à son voisin ; et tout au fond de lui-même, Joseph éprouvait le désir de faire comprendre à l'inconnu que lui et Simon n'étaient pas liés, qu'il n'y avait aucun secret entre eux, comme les chuchotements de Simon pouvaient le laisser croire, et qu'ils se connaissaient à peine, mais cela, il ne pouvait le faire sans infliger une cruelle blessure à l'amour-propre du bavard. « Tant pis, se dit-il, j'attendrai. Quand ce garçon se lèvera pour partir, j'irai vers lui. » A ce moment, une voix intérieure lui demanda : « Pourquoi? » et il demeura interdit, ne sachant que répondre à

une question aussi simple. De toute évidence, l'étranger préférait qu'on le laissât tranquille : il mangeait rapidement, sans lever la tête, pressé d'en finir, semblait-il, et de quitter cette pièce. En effet, son dessert à peine avalé, il se leva, fit un demi-sourire qui pouvait s'adresser aussi bien à Simon qu'à Joseph, et sortit. Son pas résonna dans l'antichambre, puis sur la véranda dont la porte grillagée se referma derrière lui avec le bruit sec d'un fouet qui claque.

Simon répondit alors à la question que Joseph se retenait de poser :

— C'est un garçon de la Caroline du Sud. Je crois qu'il s'appelle Bruce Praileau et c'est sa deuxième année ici. Je ne sais pas encore où il habite, mais je le saurai. En tout cas, il s'est arrangé avec Mrs. Dare pour prendre ses repas chez elle. Il a l'air fier, vous ne trouvez pas?

Joseph hésita à répondre.

— Je ne trouve pas, fit-il enfin ; et se levant à son tour, il gagna l'antichambre.

Simon courut après lui.

— Voulez-vous que nous fassions une promenade, Jo? Le clair de lune sera splendide sur les pelouses de l'Université.

Mais Joseph n'avait pas envie de se promener au clair de lune avec Simon et il chercha une excuse qui ménageât la sensibilité du petit homme, car déjà les coins de la bouche s'abaissaient dans ce visage déçu.

— Il faut que j'écrive à ma mère. J'ai promis.

Seul dans sa chambre, il pensa : « Puisque tu as dit que tu allais écrire, tu écriras. » Et sans attendre il s'assit à sa table, réfléchit un instant, puis commença une lettre. Sa main traçait sans hâte des lignes d'une régularité parfaite. Il raconta tout, le voyage, la conversation avec Mrs. Dare dont il décrivit le visage fardé de rouge, puis l'entretien avec Simon, le dîner. Parlerait-il aussi de Bruce Praileau? Sur ce point, il s'interrogea. Quel intérêt cela pouvait-il avoir? Mais cela faisait partie de sa journée comme le reste, et il trouva plaisant d'écrire ce nom à consonance étrangère dans le dernier paragraphe de sa lettre.

Quand il eut fini, il ouvrit sa Bible et, la tête dans les poings, lut quelques pages avec une application passionnée ; une demi-heure plus tard, ayant d'abord éteint la lumière, il se déshabillait pour se mettre au lit.

IV

Les deux ou trois journées qui suivirent s'écoulèrent dans une oisiveté relative. Chaque élève devait indiquer les cours qu'il avait choisis, se faire inscrire, acheter les livres nécessaires, mais il n'était pas encore question de travail. Dès le lendemain de son arrivée, Joseph apprit le nom du professeur qui, selon l'usage à l'Université, devait lui servir de mentor et le jour même lui rendit visite. M. Tuck, professeur de mathématiques, le reçut dans un petit bureau dont la fenêtre s'ornait de glycines aux lourdes grappes mauves et prenait jour sur une chaîne de collines boisées dont la cime formait au bas du ciel un long trait couleur de fumée. Joseph vit un gros homme jovial et de manières simples, assis dans un fauteuil à pivot qu'il faisait tourner dans un sens et dans l'autre avec une rapidité subite, comme s'il eût voulu faire oublier ainsi la lenteur à laquelle le condamnait sa graisse.

— Asseyez-vous, M. Day, dit-il. J'ai lu le rapport de votre école. Vous n'êtes pas fameux en mathématiques, hein? Tant pis pour moi. Nous serons bons amis malgré tout. Je vois que vous avez choisi le grec. Les études classiques vous attirent?

Joseph devint rose.

— Je veux lire le Nouveau Testament dans l'original, fit-il avec l'énergie d'un confesseur de la foi devant un préfet romain.

— Excellent, dit M. Tuck en décrivant un quart de cercle qui le mit face à la fenêtre, et il feignit de regarder le paysage afin de permettre à Joseph de reprendre sa couleur naturelle. Mais, reprit-il, vous savez qu'on n'étudie plus le Nouveau Testament en classe de grec. Vous vous amuserez avec Xénophon dès le second trimestre et pendant toute la seconde année, ce sera l'Iliade. Après quoi, si vous persévérez, on vous fera lire en troisième année deux dialogues de Platon. Si j'ai bien compris, vous prenez aussi l'histoire ancienne.

— Oui.

— Grec, histoire ancienne, histoire américaine, littérature anglaise et littérature biblique. Sommes-nous d'accord?

Le jeune homme fit un signe de tête et ne put s'empêcher de sourire tant cette bonhomie lui plaisait, car il s'attendait à une raideur majestueuse et à un morne dédain, au lieu de quoi on lui parlait comme à un ami. Il regrettait maintenant sa phrase sur le Nouveau Testament qu'il jugeait prétentieuse,

mais les propos de ce genre lui échappaient malgré lui et comme sous la poussée d'une force intérieure. M. Tuck devait le trouver naïf. Au bout de quelques minutes, Joseph se retira.

Dehors, le soleil inondait les longues pelouses bordées d'arbres et des étudiants passaient sans hâte, avec une nonchalance particulière que le jeune homme s'efforça d'imiter tant soit peu, car tout lui paraissait bien, à l'Université, et il voulait faire comme tout le monde, ressembler à ceux qu'il appelait mentalement « les autres ». Ainsi les étudiants s'interpellaient, échangeaient des plaisanteries. Cela, il ne le pouvait pas, il n'osait pas, mais il sourit à plusieurs inconnus : on le considéra avec étonnement. Peut-être son teint et ses cheveux produisaient-ils cet effet. Chez lui, personne ne faisait attention à lui, mais dans le chemin de fer, des hommes et des femmes l'avaient regardé et ici même il lisait dans presque tous les yeux cette expression bizarre qu'il connaissait bien et qui tenait à la fois de l'irritation et de la surprise. Il se promit de ne plus sortir nu-tête et fit effort pour penser à autre chose.

De l'endroit où il se trouvait à présent, il voyait la bibliothèque dont les grosses colonnes doriques se revêtaient d'une gaine de chèvrefeuille, et plus loin, en demi-cercle, d'autres bâtiments de pierre blanche à moitié cachés par des magnolias. Un peu au hasard, il se dirigea vers une terrasse qui dominait des jardins de buis. Le soleil tamisé par une brume transparente dorait les allées de sable et des oiseaux d'un rouge de blessure volaient en criant dans les arbres d'une longue avenue qui fermait les jardins du côté de la ville.

Les mains dans les poches, Joseph regardait les voitures qui passaient au loin, quand il entendit parler derrière lui ; une phrase prononcée fort distinctement parvint à ses oreilles et le fit tressaillir :

— Messieurs, dit une voix traînante et narquoise, quelqu'un d'entre vous connaîtrait-il l'adresse des pompiers de cet endroit? M'est avis que ce serait une sage précaution de les avertir.

Joseph demeura immobile. Cette plaisanterie facile, il l'avait entendue trop souvent pour qu'elle le surprît, mais chaque fois elle le piquait. Quelquefois aussi, on criait : au feu ! Il laissa s'écouler une seconde ou deux pour maîtriser la colère qui lui montait à la gorge et tout à coup il se retourna. Quatre jeunes gens vêtus avec élégance le considéraient avec un sourire assez moqueur ; pourtant Joseph ne remarqua que l'un d'entre eux qui se tenait un peu en avant, le poing sur la hanche et les jambes écartées : c'était Bruce Praileau. Joseph fit un pas vers lui.

— Est-ce vous qui avez dit cette phrase? demanda-t-il.

Praileau considéra d'abord le visage, puis les épaules, enfin les pieds de son interlocuteur et, cette inspection terminée, déclara d'un ton glacial :

— Non, mais je la prends à mon compte : elle me plaît.

Dans une sorte de bourdonnement, Joseph entendit ces paroles qu'il ne comprit pas bien. Il lui semblait depuis un instant qu'il n'y voyait plus et qu'en plein soleil ce petit groupe d'hommes s'enveloppait d'ombre. Personne ne bougea. Enfin, comme du fond d'un grand trou, la voix de Praileau s'éleva encore :

— Avis à ceux qui veulent me trouver : j'habite au 44 de la galerie est.

« Pourquoi me dit-il cela? pensa Joseph. Si je levais la main sur lui, je le tuerais. »

Brusquement il tourna les talons et traversa les jardins pour gagner l'avenue. Derrière lui, pas une syllabe ne fut proférée et un tel silence l'accompagna qu'il eût pu se croire seul, mais ce silence était plus accablant qu'un éclat de rire.

A présent, il longeait la grande avenue. Ses pieds s'enfonçaient dans les feuilles mortes comme dans une eau bruyante et pendant quelques minutes ce grand chuchotement bavard l'empêcha de réfléchir. Ce ne fut qu'en rentrant dans sa chambre qu'il put mettre de l'ordre dans ses pensées. Par le souvenir, il vit toute la scène avec une précision nouvelle, impitoyable. Praileau était vêtu d'un costume marron tirant sur le rouge, et sur sa chemise blanche la cravate noire faisait une grande tache orgueilleuse. Pourquoi orgueilleuse? Parce que tout dans la personne de Praileau ne parlait que d'orgueil. Simon avait dit vrai : des pieds à la tête, ce jeune homme était fier ; dans son visage aux pommettes roses, les yeux couleur d'encre luisaient sous des sourcils à l'arc énergique et il tenait la tête en arrière comme quelqu'un qui commande. Cela, Joseph l'avait vu dans l'espace d'une seconde et quelque chose en lui s'était soulevé contre cette attitude, puis il y avait eu comme un brouillard qui lui dérobait cette face provocante.

Toute la journée, il remâcha sa colère et il s'enferma, l'appétit coupé, dans sa chambre où il s'astreignit à lire plusieurs chapitres de la Bible, mais les phrases qui d'ordinaire l'apaisaient ne retenaient plus son attention. Les poings aux tempes, il regardait sans les comprendre ces mots dans leurs petites colonnes étroites et c'était en vain que sur ses lèvres se formaient les sons graves de cet anglais archaïque : une voix couvrait le pieux murmure, et cette voix était celle de

Praileau. Dure et tranquille, elle répétait sans cesse : « Ceux qui désirent me trouver... Avis à ceux qui désirent me trouver... » « Si je t'avais frappé ce matin, je t'aurais assommé, répliquait mentalement Joseph. Je suis deux fois plus fort que toi. » Soudain, il dit à haute voix :

— Pourquoi m'as-tu parlé ainsi? Pourquoi? Pourquoi? Que t'ai-je fait?

Avec un geste de fureur, il referma la Bible et se leva si brusquement que la chaise tomba derrière lui. « Je ne puis ni manger, ni lire, ni prier, pensa-t-il. J'ai agi comme si j'avais peur, et le Seigneur déteste les lâches. »

La porte s'ouvrit à ce moment, livrant passage à Simon qui se glissa dans la chambre avec le regard fureteur d'un animal.

— Qu'est-ce qui se passe, Jo? J'ai entendu du bruit? Pourquoi n'as-tu pas déjeuné? Tu n'es pas malade?

— Non, laisse-moi.

— Tu as reçu une mauvaise nouvelle?

Joseph secoua la tête d'un air impatient ; alors Simon saisit une de ses mains qui s'arracha aussitôt à cette étreinte.

— Je sais ce qu'il y a, fit le petit homme, le visage tout illuminé de sottise. Ne dis pas non : tu es amoureux !

— Ah, va-t-en ! cria Joseph en le poussant dehors.

Vers la fin de l'après-midi, arrivèrent, comme l'avait annoncé Simon, les deux autres étudiants qui devaient loger chez Mrs. Dare. Le premier, d'aspect chétif, pauvre et studieux, avec des lunettes à monture de métal, déclara dans un murmure presque imperceptible qu'il s'appelait John Stuart, après quoi il disparut dans la petite chambre qu'on lui réservait. Le second, bien qu'il ne fût pas plus grand ni plus fort, se présenta avec l'assurance d'un jeune coq. Blond avec une grande bouche bavarde et des yeux gris qui riaient sans cesse, il fit savoir d'une voix sonore qu'il venait de Georgie et qu'il s'appelait Frank Mac Allister. Il entra d'abord chez Simon qu'il gratifia aussitôt d'une tape dédaigneuse sur le ventre, puis, avec la même désinvolture, passa dans la chambre voisine, mais là il s'arrêta. Pendant quelques secondes, son rire se figea sur ses traits et il demeura immobile à un pas du seuil.

— Entrez, fit Joseph d'un air sombre.

Retrouvant son aplomb, le visiteur franchit l'espace qui le séparait du jeune homme assis à sa table. Ce dernier fronça le sourcil en voyant le nouveau venu tirer de sa manche un mouchoir de soie verte comme pour s'en éponger le visage.

— J'ai entendu votre nom tout à l'heure, fit Joseph rapidement. Vous vous appelez Frank Mac Allister. Mon

nom à moi est Joseph Day. La présentation est faite. Retournons au travail.

— Retourner au travail! s'écria Mac Allister. Quatre chevaux à l'état sauvage ne m'y traîneraient pas. Sachez que je suis ici par suite de circonstances indépendantes de ma volonté et que j'ai l'intention de noyer mon chagrin dans l'alcool tous les soirs. Que lisez-vous? La Sainte Bible!

— Je vous préviens de faire attention, dit Joseph en couvrant de sa main le livre ouvert.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda Mac Allister.

Il leva un doigt au plafond et récita d'une voix de basse :

— « Six jours tu travailleras, mais le jour du sabbat, tu le garderas pour le sanctifier, parce que c'est moi, l'Éternel ton Dieu qui te l'ai commandé. »

D'un bond, Joseph se dressa :

— M. Mac Allister, s'écria-t-il, cette chambre où vous êtes a deux ouvertures : la porte et la fenêtre. Laquelle choisissez-vous?

— Oh, vous ne m'effrayez pas, fit Mac Allister en agitant son mouchoir d'un air de défi. Si vous voulez vous battre, nous nous battrons, vous savez.

Il se piéta, les deux poings sur les hanches.

— Mon ami, fit Joseph avec une douceur subite, permettez-moi de vous reconduire.

Et s'approchant de lui, il lui passa un bras autour du corps, puis le soulevant de terre, il le porta jusque sur le palier où il le lâcha. De retour dans sa chambre, il ferma sa porte et donna un tour à la clef. Un grand silence se fit dans la maison, puis au bout de quelques minutes, le jeune homme entendit la voix claironnante de Mac Allister qui déclamait du Shakespeare dans la chambre de Simon :

— « Amis, Romains, concitoyens, prêtez oreille. Je viens enterrer César... »

« Au moins, pensa Joseph, il a essayé de me tenir tête. »

A table, ce soir-là, il dit quelques mots à peine malgré les efforts de Simon qui lui parlait à voix basse et le poussait quelquefois du coude. Toutes les places se trouvaient occupées et un grand murmure de voix emplissait la petite pièce. Le timide John Stuart était assis au bout de la table, là-même où, la veille, dînait Bruce Praileau, et le chétif petit homme baissait le nez à tout moment, car il ne levait jamais les yeux que son regard ne croisât celui de Joseph et ce regard lui paraissait insoutenable.

Des quatre nouveaux venus, l'un arrivait visiblement de sa campagne : grand, maigre, rouge de visage, avec de longues mèches noires qui lui balayaient les yeux, il saisissait sa four-

chette dans un poing énorme et, lorsqu'il ne se croyait pas observé, portait furtivement des morceaux de viande à sa bouche avec ses doigts. Par quel malentendu s'était-il égaré dans une université, c'est ce que Simon eût voulu savoir et il chuchota dans l'oreille de Joseph qu'il se réservait de faire une enquête.

— Vous remarquez, ajouta-t-il avec une pointe d'irritation, que Bruce Praileau n'est pas revenu. L'endroit est sans doute trop modeste pour un garçon d'aussi bonne famille.

— D'aussi bonne famille... répéta Joseph à qui le nom de Praileau avait fait tourner la tête.

— Une de ces familles qui crèvent de faim dans leurs demeures ancestrales. Oh, ils m'exaspèrent avec leurs prétentions et leur argenterie, ces gens du Sud, fit-il plus bas. Et vous, ça ne vous agace pas quelquefois?

Joseph ne répondit pas, mais ses yeux se posèrent sur John Stuart dont le regard vacilla aussitôt derrière ses lunettes.

Cependant, depuis le début du repas, Mac Allister pérorait avec de grands gestes, et bien qu'il se tournât en parlant vers ses voisins de droite et de gauche, son discours s'adressait à quelqu'un qu'il ne nommait pas et qui ne pouvait être autre que Joseph :

— Ben, dit-il en apostrophant un gros garçon placide dont les joues roses se couvraient d'un duvet jaune, si l'on vous provoquait en duel, quelle arme choisiriez-vous? Vous choisiriez le sabre pour découper le visage de votre adversaire et lui fouiller la poitrine où la pointe de votre arme irait crever le cœur, si toutefois il s'en trouvait un.

Ben ouvrit une bouche avide qu'il emplit de petits pois. Se tournant vers son voisin de gauche qui le dépassait de la tête et des épaules, Mac Allister leva les yeux sur lui et s'écria :

— Vous, ce serait le revolver. Il n'y aurait pas de malpropre effusion de sang. Simplement un trou dans le crâne, le matin, au petit jour. Hein, George? Ça lui servirait de leçon, à cette grande brute. *Sic semper tyrannis!*

— Du calme, fit George en se versant de l'eau.

Il avait une figure plate et blême au milieu de laquelle un petit nez droit se couvrait de taches rousses. Ses lèvres minces s'écartèrent une fois de plus :

— Là d'où je viens, dit-il, nous réglons nos affaires avec les poings.

A peine cette phrase était-elle achevée que Joseph plia sa serviette et quitta la salle à manger. Sur la véranda, il aspira profondément. L'air plus frais gardait son odeur de poussière,

et de l'autre côté de la rue, les colonnes blanches des maisons brillaient dans la pénombre. Il descendit jusque sur le trottoir, puis fit quelques pas. Un malaise subit l'avait pris dans la salle à manger, mais cela passait ; à présent, il allait mieux. Avec une fausse désinvolture, il enfonça les mains dans ses poches et se mit à siffler un air qu'il avait entendu en venant de la gare. Presque tous les étudiants se promenaient ici les mains dans les poches et il voulait faire comme eux. Pourtant il s'arrêta de siffler au bout de quelques secondes et tira de son veston un petit papier qu'il examina à la lumière d'un réverbère. C'était un plan de l'Université qu'on lui avait remis dans le bureau du secrétariat.

Impossible de se tromper. La route contournait les jardins comme un long bras incurvé et on la quittait à la hauteur de la bibliothèque pour atteindre la grande pelouse bordée de galeries. C'était là. Il remit le papier dans sa poche et, hâtant le pas, gagna le bout de la rue, puis tourna à droite et traversa l'avenue.

Dans le petit mur bas qui formait la limite des jardins, il remarqua une ouverture donnant sur une allée pavée de brique ; elle montait de biais vers la bibliothèque, mais il hésita à la prendre, flairant de vagues interdictions, puis, rassuré par la solitude, franchit le mur et s'engagea sous les arbres. A cette heure, on ne voyait personne de ce côté : la plupart des étudiants dînaient encore et ceux qui avaient fini se rendaient en ville. Joseph monta vers la bibliothèque dont les grands piliers de marbre se détachaient sur le ciel noir, et tout à coup des arbres les dérobèrent à ses yeux. Il continua, puis quitta l'allée pour gravir des marches qui le menèrent à l'entrée d'un passage couvert. L'idée de revenir sur ses pas l'effleura : peut-être eût-il mieux valu suivre les indications du plan que de prendre ce chemin de traverse, mais après un instant de réflexion il tourna à gauche, longeant une paroi de brique, et monta de nouveau quelques marches.

V

A sa grande surprise, il se trouva à l'endroit même qu'il avait cherché sur son plan. Ses yeux plongèrent jusqu'au bout des deux galeries qui fuyaient de chaque côté de la longue pelouse comme les deux trottoirs d'une rue dont la chaussée eût été d'herbe. Des colonnes blanches soutenaient les voûtes de ces galeries et semblaient se rapprocher les unes des autres

à mesure qu'elles diminuaient, en sorte qu'au loin elles se touchaient, formant une barrière. Dans cette sorte de cloître, une double rangée de portes peintes en vert sombre se détachaient en noir sur le rose pâle de la brique, et l'on voyait, en haut de chacune d'elles un numéro en chiffres de cuivre ainsi qu'une carte de visite fixée par un clou.

Joseph savait déjà par Simon que les chambres qui s'ouvraient sur la grande pelouse étaient louées à des étudiants qui parfois les retenaient plusieurs années à l'avance, car on les prisait beaucoup et cela conférait une certaine distinction que de pouvoir dire : « Je loge à tel numéro de la galerie est ou ouest. » Instinctivement, il retira les mains de ses poches et marcha sans bruit jusqu'à ce qu'il eût atteint le numéro 44. Une carte de visite l'assura qu'il ne s'était pas trompé, et sans qu'il sût bien pourquoi, le nom qu'il lut le fit légèrement rougir. Il l'avait entendu prononcer par Simon, lui-même l'avait écrit dans sa lettre à sa mère, mais, gravé en belles majuscules sur cette carte blanche, le nom qui désignait son ennemi jetait le trouble dans son cerveau. « Quel orgueil ! » pensa-t-il. Et à plusieurs reprises, il répéta intérieurement cette exclamation, puis après avoir hésité un moment, il frappa très fort.

D'abord personne ne répondit. Enfin, une des portes voisines s'ouvrit tout à coup et un jeune homme en bras de chemise parut sur le seuil dans un grand rectangle de lumière jaune.

— Praileau n'est pas chez lui, dit-il.

— A quelle heure sera-t-il là? demanda Joseph.

Un haussement d'épaules lui répondit et la porte se referma, puis Joseph entendit un bruit de guitare qu'on accordait.

Que faire? Quittant la galerie, il erra quelques minutes sur la pelouse et s'assit dans l'herbe, les mains croisées sur les genoux, le regard levé vers les étoiles. Elles brillaient merveilleusement au fond du ciel noir et certaines tremblaient un peu. Par une habitude d'enfance, il chercha la Grande Ourse, parce qu'on lui avait dit autrefois que sa maison natale était située juste au-dessous de cette constellation. Au bout d'un instant, il s'étendit sur le dos. De cette manière, le ciel lui apparaissait comme un vaste fleuve portant sur ses eaux des milliers de lumières. Il cueillit un brin d'herbe qu'il mit entre ses dents, et tournant la tête vers la porte de Bruce Praileau : « J'attendrai toute la nuit s'il le faut, » pensa-t-il.

Toute la nuit. Il le détestait donc? Mais la question n'était pas si simple : il ne le détestait pas, il voulait le battre. Malgré lui, cette façon de voir le fit sourire. Il pardonnait à Prai-

leau son insolence, et il la lui pardonnait vraiment. S'il ne pardonnait pas, à quoi servait de lire l'Évangile? Mais de temps en temps des bouffées de colère lui montaient à la tête. Reprendre les méchants, au besoin les frapper pour leur bien lui apparaissait comme un devoir. On pouvait se mettre en colère et ne pas pécher. L'Évangile dit : « Celui qui haïra son prochain sans raison... » Tout à coup il s'endormit.

Des étudiants qui traversaient la pelouse en chantant le tirèrent de son sommeil ; l'un d'eux passa tout près de lui sans le voir et faillit trébucher sur ce corps étendu, car il était ivre et marchait en cherchant dans le vide des appuis invisibles. Joseph considéra non sans dégoût cette silhouette incertaine qui s'éloignait dans l'ombre, puis se leva d'un bond et franchit l'espace qui le séparait de la galerie. Un mince trait de lumière soulignait le bas de la porte et l'on entendait quelqu'un qui chantonnait à l'intérieur de la chambre.

« Que vais-je lui dire? » se demanda Joseph. Soudain il s'aperçut que la sueur lui coulait sur le front et de son poing fermé il s'essuya avant de heurter le vantail. La chanson s'arrêta net et presque aussitôt la porte s'ouvrit.

— Tiens, c'est vous, fit Praileau. Entrez.

La pièce était de proportions modestes, avec une grande fenêtre divisée en petits carreaux et une cheminée de brique surmontée d'une tablette de bois peint. Sur le lit de fer, les couvertures avaient été rejetées en tas, un drap seul devant suffire par une nuit aussi tiède. L'inévitable fauteuil à bascule, une chaise et une petite table de travail complétaient l'ameublement de cette chambre austère où cinq générations d'étudiants s'étaient succédé et qui faisait songer à une cellule de religieux ou de prisonnier.

— Je me demandais si vous viendriez, fit Praileau. Je pensais que non.

Il avait ôté son veston et la blancheur de sa chemise faisait ressortir l'éclat d'un teint chaud qui hésitait entre l'incarnat et le brun. Une cravate de soie noire corrigeait d'une certaine manière ce qu'il pouvait y avoir de négligé dans sa mise et ce fut sur cette cravate que Joseph attacha son regard comme s'il n'eût pas voulu le porter plus haut, car ce visage dédaigneux et tranquille le mettait hors de lui.

— Eh bien? fit Praileau au bout de quelques secondes.

Par un geste subit, Joseph saisit dans son poing la cravate noire.

— Je n'aime pas ce que vous avez dit ce matin, murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Bon, répondit Praileau, mais lâchez-moi. Nous ne pouvons pas nous battre ici.

La main de Joseph s'ouvrit et retomba.

Avec le plus grand calme, Praileau desserra un peu sa cravate et passa le veston qu'il avait jeté sur une chaise. On n'eût pu lire sur ses traits la moindre trace de colère, mais plutôt une légère lassitude, et malgré lui Joseph admira cette maîtrise de soi si différente de sa propre agitation.

Un instant plus tard, cependant, alors qu'ils avaient quitté la chambre et que Praileau, tirant la porte sur lui, s'apprêtait à la fermer à double tour, Joseph le vit tâtonner si maladroitement avec sa clef qu'il se rapprocha pour l'observer de plus près : à sa stupéfaction il s'aperçut alors que la main de Praileau tremblait assez fort, et par un mouvement de pudeur instinctive, il recula comme s'il eût vu quelque chose qu'il ne devait pas voir.

— Nous irons du côté du cimetière, fit Praileau en remettant la clef dans sa poche. Passé la maison du doyen de la faculté de médecine, il y a un endroit que je connais et où on ne nous dérangera pas.

Ils traversèrent la pelouse en diagonale, longèrent la galerie ouest, puis descendirent une rampe qui les mena aux jardins de buis. Praileau marchait posément et Joseph réglait son pas sur le sien, mais ni l'un, ni l'autre n'ouvrit la bouche avant qu'ils fussent dans la campagne. Ils venaient de dépasser la maison du doyen, vieille demeure dont les grêles colonnes blanches se distinguaient vaguement en retrait de la route, quand la voix de Praileau s'éleva dans l'ombre :

— Vous savez mon nom, puisque vous l'avez lu sur ma porte, mais je ne sais pas le vôtre.

— Joseph Day.

Il y eut un silence. Leurs pas faisaient un bruit doux et sourd dans la poussière de la route. On entendait les reinettes aux creux des arbres, poussant leur petite note claire et fragile. Joseph profita de l'obscurité pour tourner les yeux vers son compagnon dont il essaya de voir le visage, mais il ne put distinguer que le front encadré de noir et les trous des orbites au fond desquelles brillait un point lumineux. Deux ou trois fois, il lui prit une envie soudaine de frapper cette tête orgueilleuse pour la punir de ce qu'elle avait dit et de tout ce qu'elle pensait en secret, mais à d'autres moments cette violence intérieure faisait place à une douceur subite et grisante, un étrange besoin d'aimer tous les êtres et qui se confondait chez lui avec l'instinct religieux. Ainsi le garçon à côté de qui il marchait en silence, avec quelle joie il lui pardonnait cette injure du matin ! Pour un peu il lui eût saisi la main, tout à coup, sans explication. Mais Praileau n'eût pas compris, il eût supposé que la peur inspirait ce

geste. Quelles paroles de mépris fussent montées à ses lèvres ! A cette seule pensée, Joseph ressentait de nouveau ce vertige de colère qui si souvent l'aveuglait.

— C'est ici, dit Praileau en s'arrêtant. Ce mur qu'on aperçoit est le mur du cimetière. Derrière nous, il y a l'étang où les garçons viennent se baigner. Nous serons tranquilles.

Quittant la route, ils firent quelques pas dans l'herbe, sous les arbres.

— Otez votre veston, commanda Praileau, je vous verrai mieux.

Lui-même se débarrassa de ce vêtement qu'il jeta à ses pieds. La rage au cœur, Joseph obéit. C'était la voix de Praileau qui le mettait hors de lui à cause de ses intonations qui semblaient vouloir dire : « Je vaux mieux que toi. » Car l'accent même de Praileau trahissait des origines dont il devait être fier. Et cette façon nonchalante qu'il avait de donner des ordres...

Tout à coup, Joseph se jeta sur lui. Quelque chose d'irrésistible le soulevait, une force aveugle qui le lançait en avant. La soudaineté du choc fit perdre l'équilibre à Praileau qui tomba de tout son long sur le sol avec son adversaire. Pendant plusieurs minutes, ils roulèrent et se débattirent, soufflant dans l'ombre comme deux animaux furieux, mais Joseph, plus lourd et un peu plus grand, l'emportait. Subitement, une joie folle l'envahit à se sentir si fort et il eut l'impression d'assouvir une faim mystérieuse. C'était en vain que son ennemi se tournait et se retournait de fureur entre ses bras ; à présent il le tenait sous lui dans l'étau de ses jambes et il lui fit toucher terre des deux épaules à la fois. Praileau haletait, immobile. Joseph lui prit la tête entre les poings et d'une voix rauque, entrecoupée par l'effort, il s'écria :

— Si je voulais, je pourrais t'ouvrir la tête aussi facilement qu'on casse un œuf !

La réponse vint dans un souffle :

— Tu n'oserais pas. Tu as peur.

Dans le court silence qui suivit ces paroles, Joseph entendit le bruit que faisait leur respiration à tous deux, alors que tout autour, le chant des reinettes emplissait la nuit d'une seule note liquide qui ne s'interrompait jamais, et d'une façon bizarre ces deux sons se mêlaient. Il essaya de rire :

— De qui donc aurais-je peur?

— Si tu n'avais pas peur, fit la voix plus lente du vaincu, tu ne m'aurais pas attaqué par surprise. Tu as peur de moi.

— Ce n'est pas vrai.

— Je ne te croirai que si tu te bats avec moi selon les règles.

A ces mots, les mains de Joseph lâchèrent soudain la tête de Praileau et vinrent se placer, tremblantes et comme indécises, autour de son cou.

— Non ! hurla Praileau. On te pendra !

D'une brusque torsion des reins, il réussit à faire tomber son adversaire sur le côté et dégageant un bras il le frappa au visage du plat de la main.

— Lève-toi ! ordonna-t-il.

Joseph lâcha prise et se releva, étourdi, pendant que Praileau, à peine debout, faisait un bond en arrière. Par un geste des deux mains, il arracha sa chemise qui lui collait à la peau et son torse apparut tout luisant de sueur. Instinctivement, Joseph détourna les yeux.

— Je t'engage à faire de même, dit Praileau.

— Non, fit Joseph d'une voix sourde.

— Comme tu voudras. Tu m'as fait toucher terre des épaules. A mon tour, je me propose de t'étendre à mes pieds, mais ma méthode diffère de la tienne. Es-tu prêt?

Joseph se mit en garde et avança d'un pas. Au même instant, un coup d'une précision extrême l'atteignit à la mâchoire et l'envoya rouler sur l'herbe. De surprise, il demeura immobile et entendit la voix de Praileau qui lui disait avec calme :

— Je puis recommencer si tu veux.

Cette phrase parvint aux oreilles de Joseph comme à travers un brouillard et il lui sembla que, lentement, il s'éveillait d'un mauvais rêve. Rassemblant ses forces, il se mit à genoux, puis se dressa sur ses pieds.

— C'est bien, dit-il enfin. Nous sommes quittes. Serrons-nous la main.

— Écoute d'abord ce que j'ai à te dire, fit Praileau. Tu verras ensuite si tu tiens toujours à me serrer la main. Tu as dû remarquer que je ne prenais plus mes repas chez Mrs. Dare.

— Oui, je l'ai remarqué.

— C'est à cause de toi.

— Mais pourquoi? fit Joseph.

— Tu le sauras peut-être un jour. En tout cas, je ne veux plus te voir et nous ne nous parlerons pas, si par hasard nous nous croisons.

— Qu'est-ce que tu as contre moi?

— Rien. Mais je n'ai pas fini.

Il ramassa sa chemise dont il s'essuya les bras et la poitrine avec lenteur.

— Oui, il y a autre chose, fit-il d'une voix plus sourde. Tu es un assassin.

— Qu'est-ce que tu dis? gronda Joseph en marchant sur lui. Praileau ne bougea pas, mais la main qui tenait sa chemise s'arrêta entre ses seins.

— Tu as voulu me tuer tout à l'heure, reprit-il. Tu n'as pas osé ; cependant il y a en toi un assassin.

Pas un son ne sortit de la bouche de Joseph. Il se tenait si près de Bruce Praileau qu'il sentit la chaleur de son corps. Pourtant il ne fit pas un geste.

La voix traînante reprit au bout d'un instant :

— Veux-tu encore que nous nous serrions la main, Joseph Day? C'est maintenant ou jamais.

— Je ne sais pas, murmura Joseph.

— Alors c'est non, fit Praileau avec une nuance de regret. Peut-être cela vaut-il mieux et de toutes façons nous ne nous serions plus parlé. Rentre chez toi maintenant. Moi, je reste ici. Je vais me baigner dans l'étang.

Pendant une ou deux secondes, Joseph parut sur le point de dire quelque chose, la main hésitante, mais il se ravisa presque aussitôt. Praileau s'éloigna de quelques pas et lorsqu'il fût sous les arbres déboutonna son pantalon qui glissa sur ses jambes. Alors Joseph tourna brusquement les talons et regagna la route. Tout à coup il fit volte-face et cria dans l'ombre :

— Je te pardonne tout ce que tu as dit, Praileau !

Un éclat de rire moqueur lui répondit de loin :

— Tu es un grand imbécile, Joseph Day ! Personne n'a besoin de ton pardon.

Au même instant, Joseph entendit le son d'un corps qui plongeait dans l'eau, puis la sourde cadence de la nage. Quelque chose le força d'écouter ce bruit doux et tranquille qui se perdait dans le grand murmure cristallin des reinettes, et il dut faire un effort pour se remettre en marche.

Comme il longeait un petit bois, il quitta la route et s'engagea sous les arbres, les mains étendues pour écarter les branches. A ses pieds, les feuilles sèches des étés précédents bruissaient comme de l'eau courante et il sentit monter jusqu'à ses narines l'odeur amère de la pourriture végétale. Ses yeux s'habituant à l'ombre plus épaisse, il distingua bientôt une clairière en demi-cercle et s'arrêta.

Au milieu de ces arbres, il lui sembla qu'il était loin de l'Université, de Bruce Praileau, de tout ; personne au monde ne savait qu'il se trouvait là. Soudain il se mit à crier. C'était plus fort que lui. Une rage terrible le secoua ; il tremblait, fit quelques pas dans l'obscurité, buta contre une grosse branche tombée à terre et la ramassa aussitôt pour la briser dans ses poings, mais elle était trop forte et lui résista. En

vain il l'appuya contre son genou, tirant des deux bras. Alors il la brandit comme une massue et avançant un peu en frappa le tronc d'un arbre qui rendit un son mat. C'était un jeune sycomore. Joseph le frappa de nouveau et il y eut un léger frémissement dans le feuillage, puis un autre coup plus vigoureux s'ajouta aux précédents et le jeune homme sentit une feuille qui lui frôlait la joue en tombant, pareille à une main. A présent, il lui semblait que ses bras agissaient d'eux-mêmes comme les bras d'un autre, se levant, s'abattant avec un grand geste en diagonale, et il entendait le sifflement que faisait la branche en déchirant l'air.

Pendant plusieurs minutes, il battit le sycomore de toutes ses forces, les pieds plantés dans le sol mou et la tête jetée en arrière. Tout à coup un vertige le prit : il recula d'un pas ou deux, tourna sur lui-même comme un homme ivre et les mains encore rivées à la branche, s'écroula sur le dos. La branche qu'il lâcha brusquement le heurta au front et lui arracha un petit cri de douleur, mais presque aussitôt il tomba dans un profond sommeil.

VI

Un peu après minuit, il rentra. Une lumière brillait dans l'antichambre quand il ouvrit la porte et Mrs. Dare vint vers lui, la cigarette aux doigts, tout habillée.

— Je vous donnerai une clef, dit-elle à mi-voix. Ce soir, j'ai laissé la porte ouverte à cause de vous.

Elle le considéra d'un œil froid que la fumée de la cigarette faisait ciller.

— Vous vous êtes blessé, ajouta-t-elle sur le même ton. Il y a du sang dans vos cheveux.

— Oui, fit Joseph.

La tête en arrière, elle tira sur sa cigarette.

— Une bataille, je suppose?

Il hésita, puis répondit :

— Je me suis battu, en effet.

« Naturellement, pensa-t-elle. Un roux... »

— J'espère que ce n'est pas moi qui vous ai obligée à rester debout si tard.

La naïveté du garçon fit sourire Mrs. Dare.

— Non. Je ne me couche jamais avant une heure. De toute façon, je ne me serais pas privée de sommeil à cause de vous. J'écrivais une lettre.

Elle se tut. Joseph remarqua que, sous la lumière de la lampe électrique, le fard étalé sur le visage de cette femme paraissait encore plus rouge et plus artificiel que de jour. Cependant, elle lui fit meilleure impression et semblait un peu radoucie.

— Bonne nuit, madame, fit-il, le pied sur une marche de l'escalier.

Une légère surprise fit lever les sourcils à Mrs. Dare ; sans doute aurait-elle voulu prolonger un peu l'entretien, mais il jugea que l'heure ne convenait pas et il monta tout droit à sa chambre.

Quand elle eut fermé la porte à clef, Mrs. Dare regagna sa chambre qu'elle considéra un instant d'un air excédé. Une petite lampe ornée d'un abat-jour rose éclairait un coin de cette pièce dont les trois quarts disparaissaient dans la pénombre. On distinguait toutefois les draps d'un lit dont les couvertures étaient rejetées par-dessus les barreaux de cuivre et un fauteuil à bascule garni de coussins vert pâle. Un ventilateur posé sur une commode emplissait le silence d'un murmure égal et, à intervalles réguliers, relevait doucement de son souffle tiède le bord d'un rideau de tulle. De temps en temps, des phalènes venaient heurter avec un petit bruit sourd la moustiquaire fixée à la fenêtre ouverte.

Pendant quelques minutes, Mrs. Dare écouta les pas qui allaient et venaient dans la chambre au-dessus de la sienne, celle de Joseph. Ne se coucherait-il donc jamais? Elle attendit, puis s'asseyant à sa table, reprit sa lettre :

« Ce nouveau souci que tu me donnes sera, je l'espère, le dernier. Autrement, il faudra que tu t'habitues à cette idée de ne jamais plus compter sur moi. »

Elle écrasa le bout de sa cigarette dans un cendrier et poursuivit :

« Entre nous, je te le rappelle puisque tu m'y forces, il n'existe pas de lien de parenté connu. Personne ne peut dire d'où tu viens. Si je t'ai recueillie, c'est par bonté de cœur... »

Elle revit la nuit d'hiver de 1902, l'enfant enveloppée dans un journal et déposée sur la véranda.

« Tu ne m'as pas récompensée. Ton mauvais naturel a été ma croix pendant quinze ans. Pourtant je t'ai élevée comme ma fille et tu n'as manqué de rien, mais tu n'as jamais voulu voir que je me privais pour toi. Ce qui me restait de jeunesse, je l'ai passé dans l'ennui et dans la gêne pour te donner une éducation convenable. Tu m'en as voulu. Tu m'en as voulu de tout. Tu m'as bravée. Au fond, tu me détestes. C'est exprès que tu as cassé le grand miroir dans ma chambre. C'est toi qui as volé ma broche de rubis. Tu as

tous les mauvais instincts. Par-dessus le marché, tu es commune. J'ai honte de toi. Dès ta petite enfance, j'ai compris que tu ne serais jamais une dame. Tu viens on ne sait d'où. Je te conseille de ne pas faire voir tes mains en plein jour : elles te trahiraient. Tes ongles surtout. J'ai mon idée là-dessus. Ta conduite avec le petit Armstrong est inqualifiable. Si tu crois que je ne vous entendais pas sur la véranda... Si tu crois... »

Haussant les épaules tout à coup, elle jeta sa plume et déchira sa lettre. D'avoir écrit ces phrases la soulageait un peu, comme des cris ou des larmes auraient pu le faire, mais elle ne pouvait glisser dans une enveloppe une lettre de ce genre. D'abord elle ne voulait pas avoir l'air de se plaindre. Moïra était une fille comme les autres. La nouvelle génération ne valait rien ; tout le monde le disait. Sans doute la guerre était-elle cause de cela. Il se passait à l'Université des choses qu'on n'aurait pas cru possibles, autrefois.

D'un regard absorbé, elle fixa le petit ventilateur. L'hélice pivotait sur un axe et il se tournait posément vers la droite, attendait une seconde, puis avec la même lenteur se tournait vers la gauche, et à force de le considérer, Mrs. Dare finissait par lui prêter des sentiments humains : on eût dit, en effet, un gros œil noir qui cherchait quelqu'un d'un côté et de l'autre, en vain ; personne à droite, personne à gauche. Et ce bourdonnement semblait trahir tantôt de l'irritation, tantôt de la tristesse.

S'arrachant à ses pensées, elle reprit sa plume et d'une main rageuse traça quelques lignes très noires et très droites : « Cher Ange, c'est entendu. Envoie-moi la note, mais que ce soit la dernière. La directrice m'a écrit que tu ne travaillais pas beaucoup. Personne au monde ne peut te forcer à étudier si tu ne le veux pas, mais tu le regretteras plus tard. Et puis, tu bois trop. Ne dis pas non. Je sais que c'est vrai. A ton âge, je buvais un *julep* le dimanche matin et deux ou trois malheureux *cocktails* en semaine. Mon père me giflait, non pas à cause du *julep* qu'il me préparait lui-même (en écrasant la menthe d'abord, bien entendu, il faut être fou pour faire autrement), il me giflait quand je sentais le *gin*. J'avais beau boire une carafe d'eau et courir au grand air, la bouche ouverte après chaque *cocktail*, on ne le trompait pas. Il me faisait crier : « Halte-là ! » sous son nez, et si je fleurais le *gin*, une gifle. Mais je radote. Écris-moi si c'est absolument nécessaire. A toi, Mary Dare. »

Elle ajouta d'un trait, comme on jette une phrase sans reprendre son souffle :

« P. S. Tu ne peux pas revenir avant les vacances de

Noël parce que ta chambre est occupée par un étudiant roux. »

Un étudiant roux. Comme cela semblait bizarre ! Elle avait l'air de dire que si les cheveux de l'étudiant avaient été d'une autre couleur, Moïra aurait pu revenir. Mais elle l'avait écrit, elle n'allait pas l'effacer.

— Tant pis, fit-elle en écrivant l'adresse sur une enveloppe.

Un moment plus tard, elle se déshabillait. Sa robe bleu noir glissa sur son maigre corps avec un léger bruit qui ressemblait à un soupir.

— Folle ! s'écria-t-elle tout à coup sans dire à qui elle destinait cette insulte.

Elle ôta sa chemise. Ses seins plats, son ventre arrondi se reflétèrent dans la glace qui surmontait la commode. Des deux mains, elle s'ébouriffa les cheveux comme pour ne pas voir.

A présent, elle était à genoux, pliée en deux au pied de son lit, la tête roulant à droite et à gauche sur le drap blanc dans un murmure de prières confuses. Du temps passa, puis se relevant, elle se coula dans son lit avec une agilité de petite fille. Son long bras sec s'étendit vers la lampe pour l'éteindre. Dehors, les reinettes coassaient dans les arbres et ce cri continu prenait dans l'ombre une intensité nouvelle.

Au-dessus, le bruit de pas avait cessé. L'étudiant roux s'était couché sans doute. Par une coïncidence qu'elle remarquait pour la première fois, leurs deux lits se trouvaient placés de la même manière, l'un juste au-dessous de l'autre, de sorte que si ses yeux avaient pu traverser l'ombre et l'épaisseur des objets, elle aurait pu voir le corps du dormeur, son grand corps d'un blanc de lait.

« Dors, vieille folle, » pensa-t-elle.

Mais elle ne put dormir.

VII

Le lendemain, les cours commencèrent. Dès huit heures moins le quart, Joseph se trouva le premier dans une grande salle dont les fenêtres ouvertes regardaient vers la campagne. Au delà des bois qui cernaient la ville, on apercevait une longue rangée de collines d'un bleu de fumée, et jetant un coup d'œil dans cette direction, le jeune homme pensa que, pour aller chez lui, il suffirait d'aller toujours de ce côté, mais il ne s'attarda pas à ces réflexions. Cela lui plaisait

d'être ici, dans cette pièce aux parois cachées par des livres. Jamais il n'avait vu tant de livres, et au-dessus des rayonnages de bois blanc, des gravures dans des cadres noirs montraient des ruines de villes disparues, un arc de triomphe rongé par le temps, ou trois colonnes dans un désert. Tout entre ces murs ne parlait que de travail, d'études sérieuses, et rien que de promener la vue autour de soi donnait envie d'apprendre.

Il s'approcha des livres, lut un titre au hasard : *Titi Livii Opera Omnia*, puis recula, intimidé, comme si on lui demandait ce que cela voulait dire. De l'endroit où il se tenait, il pouvait sentir le parfum d'un chèvrefeuille qui entourait une des fenêtres, et cette odeur à la fois douce et forte le fit sourire de plaisir. Cependant, il n'éprouvait plus l'insouciance du premier jour ; une sourde inquiétude le forçait à aller et venir autour d'une grande table qui occupait un coin de la salle et il se demanda si huit heures n'allaient pas enfin sonner. Sur la table, un gros lexique était ouvert et plus loin un papier oublié par un élève. Il retourna vers les livres des rayons, chercha des yeux une Bible, mais ne vit que des titres qu'il ne comprenait pas.

A ce moment, une voix tout près de lui prononça ces mots :

— Peut-être puis-je vous aider. Je connais un peu la bibliothèque.

Joseph se retourna et vit un jeune homme aux cheveux très noirs et brossés avec soin. Ce fut ce qui le frappa d'abord, puis les yeux d'un bleu profond sous l'arc épais des sourcils.

— Je m'appelle David Laird, fit l'inconnu en prenant la main de Joseph.

Celui-ci se nomma à son tour, non sans une légère hésitation.

— Joseph, fit David Laird avec un sourire qui découvrit des dents très blanches. Appelez-moi David.

Un peu moins grand que Joseph, mais plus large d'épaules, il se tenait devant lui comme un soldat et son regard suivait le regard du jeune homme sans jamais le quitter ; au fond de ces prunelles bleues, il y avait quelque chose de hardi et d'interrogateur qui mit Joseph sur ses gardes.

— Voulez-vous être mon ami? demanda tout à coup David.

— Sûr ! fit Joseph.

Lorsqu'on lui parlait de cette manière, ses préventions s'évanouissaient d'un coup ; il était toujours prêt à aimer.

— Quel livre cherchiez-vous?

De nouveau, Joseph hésita à répondre, incertain de ce qu'on allait penser de lui, puis il eut honte de cette faiblesse.

— La sainte Bible, répondit-il avec fermeté.

— Ici, vous ne la trouverez qu'en latin ou en grec. Tous les livres de cette bibliothèque sont dans l'une ou l'autre de ces langues.

Huit heures se mirent à sonner comme David Laird disait ces mots et cinq ou six élèves entrèrent dans la salle. Parmi eux se trouvait Simon Demuth qui courut vers Joseph.

— Je vous ai attendu chez Mrs. Dare, fit-il d'une voix pleine de reproches. Vous êtes parti sans moi.

Presque malgré lui, Joseph haussa les épaules. Ce Simon était si maladroit. Au même instant, le professeur passa devant eux et ouvrit une porte. Tous le suivirent.

— Vous savez, chuchota Simon dans l'oreille de Joseph, j'ai découvert des livres très curieux ici. Un Martial avec une traduction en regard. Je vous montrerai ça. Il y a des passages !...

Mais Joseph ne l'écoutait pas. Dans la salle, les élèves choisissaient leurs places et guidés par des raisons diverses s'asseyaient aussi près ou aussi loin que possible de leur professeur. David Laird s'assit au dernier rang, tout seul. Le premier mouvement de Joseph fut de le rejoindre, mais il réfléchit à l'indiscrétion d'un pareil geste et à contre-cœur s'installa au premier rang. Quelqu'un lui demanda aussitôt de se pousser un peu pour lui faire place : c'était Simon Demuth qui se haussa de nouveau jusqu'à son oreille pour lui souffler :

— J'ai changé de cours au dernier moment. Je prends le grec au lieu de l'allemand. De cette manière, nous serons ensemble.

Et il ajouta, voyant le professeur occupé à chercher une fiche :

— Mais il faudra que nous nous mettions un peu en arrière. C'est plus commode, les jours de composition. Je vous expliquerai.

Cependant, rien de ce que disait Simon ne semblait atteindre Joseph qui se redressait de toute sa taille comme pour s'éloigner le plus possible de son voisin. Trop de choses s'agitaient dans sa tête et il attendait avec impatience que le professeur, comme un magicien, l'arrachât à lui-même et à ses pensées. Pourquoi David ne lui avait-il pas demandé de s'asseoir à côté de lui? Il paraissait si froid, si absorbé maintenant, et tout à l'heure il se montrait si cordial... Par-dessus l'épaule, Joseph lui lança un coup d'œil : il lui trouva un visage agréable, sérieux, très différent de celui de Praileau ; dans les yeux de David, il n'y avait pas cet orgueil qui flambait dans les yeux de l'autre ; et malgré lui, Joseph se rappela la pénible scène de la veille, cette voix qui semblait lui couper

la figure comme un fouet : « Tu as peur... Je me propose de t'étendre à mes pieds... » Une colère ingouvernable lui monta tout à coup au cœur. Il sentit les veines se gonfler dans sa gorge et son sang battre. C'était à tout cela qu'il essayait de ne pas penser depuis son réveil, surtout à la phrase la plus offensante de Praileau : « Tu es un assassin... » Un assassin ! Levé tôt pour faire ses prières et lire sa Bible, il avait cherché l'apaisement dans les psaumes et l'Évangile, mais soudain ce violent ressac le secouait.

Son nom venait d'être prononcé ; c'était l'appel. Il se ressaisit et dit : « Présent ! » mais il lui semblait qu'autour de lui les murs se déplaçaient et ses mains devinrent froides. La salle entière chavirait sous ses yeux, glissant avec lenteur de droite à gauche comme le pont d'un navire sur une mer démontée. Il fit un effort pour diriger son attention vers le petit homme à lunettes qui traçait au tableau noir les premières lettres de l'alphabet grec. La craie grinça une fois ou deux et cette espèce de cri, si ténu fut-il, déchirait l'oreille. Joseph se leva, poussant de la main Simon qui tressaillit :

— Puis-je sortir? demanda-t-il tout haut.

Ces mots qui s'échappaient de sa bouche lui parurent extraordinaires. Dans une sorte de brouillard sombre, il aperçut un visage blanc qui se tournait de son côté et une voix répondit :

— Mais certainement.

A présent, il était debout près de la porte qui s'ouvrit et la même voix lui demanda s'il voulait être accompagné, mais il secoua la tête :

— Non, merci, monsieur.

Seul dans la bibliothèque, il entendit la porte se refermer derrière lui. La grande table avec le lexique ouvert... Il fallait la contourner, gagner cette autre porte. A mi-voix, il murmura : « Je ne peux pas... » Une sensation de vertige l'obligea à poser la main sur les rayons de livres tout en avançant vers la porte. Arrivé là, il se vit dans le grand vestibule orné de moulages et se souvint d'un escalier de quelques marches qui descendait au sous-sol ; il n'avait qu'à tourner à droite, suivre le mur.

L'une après l'autre, les marches semblaient mollir sous ses pas. Collé à la paroi, le front et les joues livides et mouillées de sueur, il atteignit enfin l'endroit que dans son esprit il ne nommait jamais autrement que « l'endroit » parce que le terme plus cru et plus exact le gênait, et il y était, titubant et gémissant. Dans la pénombre du sous-sol, il distingua une lucarne et une rangée de portes coupées à hauteur d'appui. C'était là. Il fit encore quelques pas en avant et courbé en

deux, les tempes glacées, ouvrit la bouche pour vomir. Ses entrailles en révolte se soulevèrent d'un coup. Il chancela, faillit glisser et se retint à la porte. Une fois encore, l'ignoble flot lui monta aux dents et son ventre labouré par l'effort se crispa et se détendit.

S'essuyant les lèvres avec son mouchoir, il marcha vers un lavabo qu'il n'avait pas vu tout d'abord. L'eau froide dans laquelle il plongea son visage acheva de le rétablir, mais il soufflait encore et chuchota :

— Oh, Dieu ! Dieu !

Un miroir fixé au mur lui renvoya une image qu'il eut peine à reconnaître. Ses yeux agrandis par des cernes gardaient une expression d'horreur. C'était de rage qu'il était malade. Il passa les doigts dans ses cheveux, disposa des mèches de manière à couvrir sa blessure de la veille, puis essaya de sourire. Mieux valait remonter et attendre dans le vestibule la fin de la classe. Dans tous les cas, il ne dirait rien de ce qui lui était arrivé, car on croirait qu'il avait bu. Cette pensée l'accabla ; il ne réfléchit pas qu'on n'est pas ivre à huit heures du matin. Surtout, il craignait l'opinion que David se formerait de lui. « Je cherche la Sainte Bible. » Cette phrase qu'il avait dite tout à l'heure lui revint à l'esprit et son visage caché dans ses mains brûla de honte, mais tout lui faisait honte depuis vingt-quatre heures et si l'on pouvait vomir de honte, c'était d'une honte mortelle qu'il avait vomi.

Remontant l'escalier, il gagna donc le vestibule. De chaque côté de l'entrée se tenaient deux grandes statues de plâtre qu'il évita de regarder parce qu'elles étaient nues, mais par les fenêtres ouvertes, sa vue se dirigea vers la longue pelouse sur laquelle les frênes et les sycomores étendaient leurs ombres légères dans la lumière du matin. A droite et à gauche, les petites colonnes blanches des galeries couvertes brillaient comme de l'argent, et tout au bout, la bibliothèque avec son fronton orgueilleux et ses lourds piliers de marbre, fermait l'horizon de ce tableau paisible.

Joseph se demanda s'il devait retourner à la classe de grec. On lui poserait peut-être des questions sur ce malaise qu'il avait eu, et comme il ne voulait pas mentir, répondre serait difficile. Il décida de rester ici jusqu'à la fin de la classe de grec et de se rendre ensuite à la classe d'anglais qui se tenait dans le même bâtiment. Par un mouvement dont il ne fut pas maître, sa tête tourna vers la colonnade de droite et ses yeux cherchèrent l'endroit où, la veille, il avait attendu le retour de Bruce Praileau. Ce devait être sous cet arbre dont la maîtresse branche s'arrondissait comme un arc. Là, il avait souffert.

Il lui sembla que depuis deux jours, rien n'allait plus comme autrefois. Jusqu'alors, il n'avait jamais bien su ce qu'on entendait par un cœur lourd ; à présent, il savait : dans sa poitrine, un poids gênait son souffle. Il aspira de toutes ses forces et poussa un grand soupir. De telles pensées ne pouvaient que lui faire du mal. Le plus simple, le plus chrétien serait d'oublier tout à fait sa rancune, de n'en plus vouloir du tout à Praileau. Les mots se formèrent comme d'eux-mêmes sur ses lèvres. « Je ne t'en veux plus, Bruce, » murmura-t-il avec douceur.

A ce moment, des éclats de rire se firent entendre derrière une porte, sans doute des élèves mis en joie par le bon mot d'un professeur. Le visage du jeune homme s'empourpra : il se rappela la manière dont Praileau lui avait répondu, riant lui aussi, comme pour lui rejeter son pardon à la face. Toute la scène se retraçait dans la mémoire de Joseph. Cela devenait une sorte d'obsession.

Se retournant tout à coup, il passa rapidement devant les statues et rentra dans la petite bibliothèque gréco-latine où il feuilleta le lexique resté ouvert sur la table. Se pouvait-il qu'il y eût au monde quelqu'un qui sût le sens de tous ces mots? A travers la porte, il entendit la voix terne du professeur et s'approchant sur la pointe des pieds, il écouta. Une phrase où il était question d'esprit rude et d'esprit doux lui parut singulière et il tendit l'oreille pour mieux saisir ces paroles. A présent, il s'agissait de voyelles longues ou brèves modifiant leur quantité suivant la place qu'elles occupaient dans un mot. Qu'est-ce que cela voulait dire? Les termes de pénultième et d'antépénultième vinrent augmenter sa confusion. S'il ne pouvait pas comprendre la toute première leçon, comment ferait-il pour suivre le cours? Depuis plusieurs jours, la crainte inavouée somnolait au fond de lui-même de n'être pas assez intelligent pour faire ses études. Chez lui, dans sa petite ville natale, on le trouvait plus instruit que la moyenne des garçons parce qu'il connaissait l'Écriture et qu'il retrouvait sans peine les passages qu'on en citait devant lui ; de plus, il s'exprimait presque aussi bien que le pasteur, mais à l'Université on entrait dans un monde très différent et il semblait à Joseph que tous les élèves étaient mieux équipés que lui : à les entendre parler entre eux, il les trouvait plus rapides de pensée, plus prompts à répondre, alors qu'il lui fallait toujours du temps pour réfléchir et que, sans cesse, il demeurait court. Plusieurs fois, l'idée l'avait effleuré qu'on le jugeait un peu simple, qu'on riait de lui.

Il alla s'appuyer à la fenêtre et regarda les collines dont la ligne indécise semblait s'évanouir dans une brume lumineuse.

Irrésistiblement, les paroles du psaume lui montèrent à la bouche et il les chuchota pour se rendre courage : « Je lèverai les yeux vers les montagnes... Celui qui te garde ne sommeille pas... Il ne souffrira pas que ton pied trébuche... Il te gardera à jamais. » Sa main cueillit une fleur de chèvrefeuille dont il aspira le parfum, et de nouveau il se prit à sourire. Dans les moments difficiles, une confiance aveugle lui venait tout à coup, sans raison précise ; il suffisait quelquefois qu'il pensât à Dieu pour voir les problèmes les plus rebutants se simplifier d'une façon mystérieuse.

Un quart d'heure plus tard, une sonnerie le fit tressaillir et il regagna le vestibule. Toutes les portes s'ouvrirent en même temps et les élèves sortirent dans un grand murmure de paroles ; les uns se rendaient à un nouveau cours ; d'autres qui n'avaient rien à faire pendant l'heure suivante s'égaillèrent sur la pelouse. On en voyait qui s'étiraient et bâillaient au soleil dans des attitudes que Joseph jugea insolentes, mais il n'eut pas le loisir de les observer longtemps, car une main le saisit par le bras et le fit pivoter sur les talons.

— Te voilà ! fit Simon de sa voix nasale. Je t'ai cherché. Qu'est-ce qu'il y a eu?

Joseph éluda ces questions de son mieux.

— J'ai eu un malaise. D'ailleurs, c'est fini.

Simon lui serra le bras.

— Nous avons un cours d'anglais ici même, fit-il en désignant une porte au fond du vestibule, mais il nous reste encore deux minutes avant la sonnerie. Tu as regardé les moulages?

Ses yeux brillèrent tout à coup et il ouvrit sa grande bouche comme pour reprendre son souffle et préparer la voie aux exclamations qui allaient suivre.

— Je ne les aime pas, dit Joseph avec fermeté.

— Quoi? Mais tu ne les as pas examinés ! s'écria Simon. A droite, c'est l'Apollon de Phidias. A gauche, l'Hermès de Praxitèle. Il est splendide, l'Hermès. Regarde ses boucles, et son cou, la ligne de son cou. Il a un cou comme le tien, un peu... Et ses épaules...

Sans dire un mot, Joseph s'éloigna. Simon courut après lui.

— Qu'ai-je dit encore? fit-il d'un ton suppliant. Tu ne comprends donc pas? Ce sont les dieux de la Grèce antique. Hermès porte Dionysos enfant sur le bras.

— Je déteste les idoles, dit Joseph en se dirigeant vers la classe d'anglais.

— Mais ce ne sont pas des idoles pour nous, expliqua Simon dans une sorte de cri.

Il s'aperçut qu'on le remarquait et baissa la voix.

— Ce sont simplement de très beaux humains, ajouta-t-il.

Joseph le foudroya du regard.

— Beaux? souffla-t-il. Ils sont tout nus!

La sonnerie de neuf heures coupa court à la réponse de Simon, lequel se contenta de faire un grand geste.

VIII

Il n'y avait pas de cours l'après-midi et, libres de leur temps, beaucoup d'élèves désertaient leurs chambres pour aller s'amuser en ville. Joseph, lui, choisit dans la bibliothèque le coin qu'il jugeait le plus tranquille et s'y installa avec ses livres. Ce grand bâtiment de style néo-classique imitait le Panthéon de Rome, mais se trouvait rétréci sur toute sa circonférence intérieure par des alvéoles dont chacun prenait jour par une grande fenêtre et n'avait pour tout meuble qu'une table et deux fauteuils. Trois étages de galeries permettaient l'accès aux livres dont on devinait la présence moins par la vue que par l'odorat, car ils se dissimulaient dans la pénombre, mais il flottait sous la grande voûte peinte en bleu de nuit et constellée d'or les fades odeurs des vieilles reliures et du vieux papier.

De sa place, Joseph voyait le long chemin pavé de brique rose qui menait à l'entrée principale de l'Université et, plus près de lui, un grand magnolia dont les feuilles noires se découpaient avec force sur un ciel d'un bleu éclatant. Après un bref coup d'œil jeté sur ce paysage, le jeune homme ouvrit l'exemplaire de *Roméo et Juliette* qu'il venait d'emprunter. Cette pièce, et deux autres du même auteur, devaient être lues avant la fin de la semaine. Joseph soupira : il s'agissait d'une histoire d'amour et les histoires d'amour l'ennuyaient, mais de sa grande main énergique il aplatit les feuilles du livre, et il se mit à lire comme un bûcheron abat un chêne.

Dès les premiers vers du prologue, son attention chercha à s'évader. Qu'est-ce que pouvait lui faire cette querelle entre deux familles italiennes? Et cette passion d'un homme pour une femme, non, pour une fille de quatorze ans? Ce qui l'intéressait, c'était le salut des âmes et où pouvaient être les âmes de ces gens, s'ils avaient jamais existé? Assurément elles brûlaient. Au moment même où il lisait leur histoire, dans cette bibliothèque silencieuse, les deux amants rugissaient comme des bêtes sous l'éternelle morsure de la flamme justi-

cière pour n'avoir songé qu'à l'assouvissement de leurs désirs. Cependant, il fallait lire tous ces vers et beaucoup d'autres encore. De cette manière, il s'instruirait, puisqu'il fallait s'instruire ainsi.

Par un caprice de sa mémoire, il pensa tout à coup à Simon et à ses absurdes remarques sur les idoles de plâtre. Sans doute l'avait-il rabroué trop rudement et il en éprouva du regret, mais il fallait se défendre, défendre son temps, son travail, car il avait prié Simon de le laisser en paix jusqu'au lendemain, et le petit homme était allé bouder dans sa chambre. Cependant, il n'était pas là pour penser à Simon, mais pour lire *Roméo et Juliette*. Serrant sa tête un peu plus fort entre ses poings, il parcourut une demi-page qu'il avait mal comprise et se plongea ensuite, de toutes ses forces, dans le monde du poète.

Une demi-heure s'écoula sans qu'il fît d'autre geste que de tourner les pages. A travers les feuilles du magnolia, un rayon de soleil vint se poser sur la table, à côté de lui, comme une longue épée. Des élèves allaient et venaient sans bruit sous la coupole, leurs livres sous le bras. D'autres dormaient, affalés sur leurs tables, dans la chaleur de l'après-midi ; presque tous avaient ôté leurs vestons et roulé leurs manches au-dessus du coude. Lentement le jour déclinait.

Vers quatre heures, quelqu'un passa devant l'alvéole où lisait Joseph et fit mine de s'arrêter, hésita, poursuivit son chemin, puis revint sur ses pas et se tint un peu en arrière de l'étudiant immobile qu'il se mit à observer d'un œil attentif. C'était Praileau. Pendant plusieurs minutes, il demeura sans bouger, prêt à disparaître au moindre mouvement que ferait Joseph. Quelque chose d'ardent et de sombre prêtait à ce jeune visage l'expression d'un homme plus âgé et l'on eût dit que, d'une manière indéfinissable, il ressemblait tout à coup à ses ancêtres, car avec ses pommettes roses et ses grands yeux luisants sous l'arc charbonneux des sourcils il faisait songer à un portrait d'une époque antérieure. Le nez court aux narines largement ouvertes, les lèvres rouges et orgueilleuses achevaient de lui donner un air batailleur qui retenait de force l'attention. Il portait un costume marron taillé avec soin et une cravate nouée d'une main volontairement négligente ; chacune de ses attitudes accusait l'élégance naturelle d'un corps à la fois robuste et léger. Jetant d'abord un coup d'œil autour de lui afin de s'assurer qu'on ne le voyait pas, il avança un peu la tête pour lire par-dessus l'épaule de Joseph le titre du livre qui l'absorbait si profondément. Un sourire presque imperceptible monta de la bouche de Praileau à ses yeux, mais il reprit aussitôt son sérieux et

couvrit le lecteur d'un regard dans lequel se trahissaient à la fois une curiosité extraordinaire et une sorte de fureur contenue. A le voir ainsi, retenant son souffle et le cou allongé comme un animal à l'affût, on eût cru qu'il guettait le moment propice pour frapper son adversaire, mais un geste que fit Joseph pour tourner une page produisit un tressaillement dans les épaules de l'observateur caché qui se redressa et disparut.

IX

Ce soir-là, Joseph gagna sa chambre immédiatement après dîner pour finir son travail, ce qui était contraire à tous les usages de l'Université où les plus studieux demeuraient oisifs jusqu'à neuf heures, mais la rage d'apprendre le mordait et il sentait aussi qu'en étudiant il se défendait de ce qu'il appelait, sans le préciser autrement, le mal.

S'arrêtant d'abord devant une petite glace, il souleva la lourde mèche dorée qui retombait sur une tempe et considéra la cicatrice au sommet du front : elle changeait de couleur, tournait au mauve ; on ne la voyait pas, à condition qu'il gardât à sa chevelure ce savant désordre. Par la même occasion, il examina les yeux dont le cerne l'inquiétait quelquefois, et sa bouche qui lui parut presque aussi épaisse que celle d'un nègre. « Sensuel, » pensa-t-il avec tristesse. Il n'avait pas le visage qu'il eût souhaité. Cette face blanche et avide qui le regardait dans le petit cadre noir l'horrifiait à certains moments. Il aurait voulu des yeux d'un gris transparent, délavé, des lèvres minces, une expression spirituelle et douce, enfin un visage qui ressemblât à celui du pasteur dans sa petite ville natale. Peut-être en priant beaucoup, en lisant la Bible, en travaillant, arriverait-il sinon à modifier ses traits, ce qui n'était pas possible, du moins à leur imprimer la marque d'une vie intérieure. « Il faut dompter ses passions, » se dit-il en allant s'asseoir à sa table. Mais quelles passions? A vrai dire, il n'en avait pas. Quand les gens parlaient de passions, ils voulaient dire l'amour, et il n'avait jamais été amoureux. Bien qu'il n'osât pas en convenir avec lui-même, car Shakespeare restait Shakespeare, l'histoire de *Roméo et Juliette* lui avait paru simplement idiote : ces amours clandestines, cette violence, ce double suicide, autant de fautes graves, impardonnables peut-être. Ses parents à lui n'avaient pas fait tant d'histoires pour se marier ! Et quant

à l'acte impur par lequel on l'avait conçu, un garçon honnête n'y pensait jamais.

Il ouvrit un manuel de littérature et, les coudes sur la table, fixa entre ses deux poings sa tête échevelée où les derniers rayons du soleil couchant mêlaient des tons de cuivre rouge et d'or jaune pâle. Dehors, le feuillage encore brillant de lumière formait une sorte de muraille fauve et pourpre qui emplissait le cadre de la fenêtre. Une brise légère semblait vouloir pousser devant elle la masse d'air tiède qui pesait sur la ville. De temps à autre, la porte d'une véranda s'ouvrait et se fermait avec un bruit sec et l'on entendait des voix d'étudiants qui s'appelaient dans le crépuscule.

Il y avait un grand quart d'heure que Joseph lisait un chapitre sur le théâtre à l'époque d'Elizabeth quand le murmure d'une conversation dans la pièce voisine finit par le troubler et il releva la tête avec impatience. Peut-être en se bouchant les oreilles retrouverait-il le silence, mais il percevait alors un son fin et continu qui semblait emplir tout l'espace entre ces murs. A la fin, il se leva et traversa la chambre d'un grand pas lourd, puis toussa dans l'espoir de faire taire les bavards. Cependant, de l'autre côté de la porte, un monologue interrompu de sourdes exclamations annonçait un récit confidentiel. Joseph ne reconnut pas la voix du narrateur, mais il sourit malgré lui en entendant Mac Allister qui essayait de prendre la parole :

— J'ai aussi quelque chose à dire. Mon expérience personnelle...

— Ferme ta grande bouche, Mac, fit quelqu'un, et laisse-le finir.

C'était Simon qui disait cela ; son dur accent du Nord fit froncer le sourcil à Joseph. Il y eut un bruit de dispute et des protestations, puis la voix reprit sur un ton légèrement professoral :

— En conclusion, messieurs, la maison dont je vous parle sera ouverte à tous, conformément à la volonté de notre illustre fondateur et près de cent ans après sa mort.

— Pourquoi donc avoir attendu si longtemps? demanda Mac Allister.

— On n'a pas osé, tout simplement. Des générations d'étudiants se sont vus condamnés, au nom de la pudeur, à un perpétuel refoulement ou se livraient sur eux-mêmes à des actes... Enfin, c'est précisément ce que le grand homme voulait épargner à la jeunesse des temps à venir : le cauchemar de la chasteté et tous les désordres qui en résultent...

— Je vais m'en fourrer jusque-là ! s'écria Mac Allister. Jamais je ne pourrai attendre jusqu'à lundi prochain.

— Qu'est-ce que tu entends par des désordres? demanda quelqu'un.

Cette question fut suivie d'un silence gêné.

— « Que ces choses ne soient même pas nommées parmi nous, » fit une voix ironique.

Joseph recula d'un pas et s'assit sur son lit, le cœur battant. De tout ce qu'il venait d'entendre et ne comprenait qu'à moitié, ce verset biblique l'atteignait seul, flamboyait dans sa tête. Il y avait en effet des mots qu'on ne prononçait pas, comme si l'on eût craint d'attirer la colère de Dieu. Ces garçons devaient être fous pour mêler l'Écriture à leurs sales propos. Et savaient-ils seulement ce qu'ils disaient?

Il se leva, plaça ses deux mains ouvertes sur ses oreilles pour ne plus entendre et se dirigea vers la fenêtre. En face, des lumières brillaient au rez-de-chaussée qu'on pouvait voir sous le feuillage des sycomores. Plusieurs garçons sortirent d'une véranda en faisant mine de se battre et de se poursuivre dans l'allée de brique rose. Joseph abaissa les mains. Un piano dans le voisinage jouait *Swanee*, l'air à la mode, sautillant et mélancolique à la fois.

— Hé, Bill, cria une voix au bout de la rue, tu viens au *Jefferson* avec moi?

Du fond d'une chambre, l'interpellé demanda :

— Qu'est-ce qu'on donne?

— *Le Cheik*, avec Valentino et Agnes Ayres.

— J'arrive !

Pendant quelques minutes, Joseph demeura immobile, écoutant ces voix et cette musique, puis il alluma la petite lampe sur sa table. Le livre ouvert faisait une tache aveuglante, impérieuse, mais le jeune homme n'avait plus envie de lire. Tout ce bruit le troublait. Il alla s'asseoir de nouveau sur son lit dont le chevet touchait presque la porte de la chambre voisine. On parlait toujours, à côté, un peu plus bas que tout à l'heure, cependant, mais de temps à autre, Mac Allister jetait une phrase comme un coup de clairon.

— Moi, je les aime petites, déclara-t-il, et blondes, un peu grasses, mais pas trop, blanches comme du lait, lisses comme... lisses comme une prune.

— Lisses comme une prune n'est pas mal, fit la voix docte. Où as-tu trouvé ça, Mac?

— Mais dans ma tête !

— *Mollior cuniculi capillo* Catulle n'a pas trouvé mieux : plus doux que de la peau de lapin.

La conversation plongea de nouveau dans un murmure confus et se perdit dans des chuchotements. Tout à coup, ces mots émergèrent :

— Tu te crois sur une vague, mon vieux. Comprends-tu? Elle te porte...

C'était Mac Allister qui faisait part de son expérience personnelle. Joseph rougit violemment, il lui sembla que tout son sang lui refluait dans le crâne, battait à ses tempes, et sa gorge se gonfla. Portant les mains à son cou, il dénoua sa cravate et fit sauter le premier bouton de sa chemise. C'était en vain, à présent, qu'il appuyait des deux poings sur ses oreilles, les coudes sur les genoux : il avait entendu ; ces paroles se logeaient dans sa mémoire pour n'en jamais sortir, formant une suite d'images d'une précision impitoyable, et il avait beau fermer les yeux, faire aller sa tête de droite à gauche comme pour chasser tout cela, il se sentit brusquement habité par le démon.

Presque au même instant, une main toucha son épaule et relevant le front il vit un jeune homme, sourire aux lèvres, qui se tenait devant lui.

— David ! s'écria-t-il.

— Je passais, fit David Laird, j'ai vu ta lumière et je suis monté. Ta porte était ouverte, ajouta-t-il pour s'excuser, et j'ai frappé, mais tu n'as pas entendu.

Sa voix était douce, un peu lente, plus douce et plus lente, semblait-il, que le matin même, et Joseph eut la curieuse impression que les mots coulaient comme de l'huile. Il se dressa tout à coup sur ses pieds.

— Je réfléchissais, fit-il, un peu gêné.

La main de David désigna le livre ouvert sur la table.

— Tu étudiais aussi, sans doute. Je te conseille de porter une visière de celluloïd en travaillant. Cette lumière est beaucoup trop forte.

Il regarda autour de lui et secoua la tête, les coins de sa bouche creusés par un sourire que rien n'effaçait. A ce moment, la voix métallique de Mac Allister vibra de nouveau.

— Je leur donne deux dollars, mais il faut qu'elles les gagnent !

Avec un tressaillement, Joseph détourna la tête pour que David ne le vît pas rougir, mais le visiteur se promenait dans la pièce et semblait n'avoir pas entendu. Il y avait dans toutes ses attitudes un indéfinissable mélange de réserve et d'autorité, et l'on ne pouvait l'imaginer commettant une erreur. Dans son costume bleu marine aux plis irréprochables, il intimidait un peu, malgré l'affabilité de ses manières ; il paraissait quelques années de plus que son âge et le terme de jeune homme ne lui allait pas tout à fait, car rien en lui n'évoquait la jeunesse sinon un visage sans rides aux traits d'une régularité classique.

Par un geste furtif, Joseph reboutonna son col et serra sa cravate.

— Prends ton livre et viens chez moi, fit David en se dirigeant vers la porte. Nous étudierons ensemble, si tu veux.

Joseph éteignit la lampe et descendit l'escalier à la suite de son compagnon. Quelques minutes plus tard, ils s'engageaient dans une petite rue mal éclairée et rendue plus sombre encore par une double rangée d'arbres qui se rejoignaient par le haut et formaient ainsi une voûte à travers laquelle brillaient les premières étoiles. Les deux garçons marchaient en silence. Au-dessus de leurs têtes, dans les profondeurs du feuillage, les reinettes poussaient leur note limpide et tous ces petits cris se mêlaient en une sorte de chant à la fois doux et aigu qui variait d'intensité, s'enflant ou retombant selon des lois mystérieuses, mais ne s'interrompait jamais. Au bout d'un moment, David poussa une grille revêtue de chèvrefeuille comme d'une housse.

— C'est ici, dit-il en guidant Joseph le long d'une allée de brique.

Joseph aperçut une lumière à demi-cachée par une colonne et bientôt il buta dans la première marche d'une véranda. Il y eut un bruit de fauteuils qu'on déplaçait, puis deux ou trois voix répondirent à celle de David qui souhaitait bonne nuit à des personnes qu'on ne pouvait voir.

Dans l'antichambre un flambeau éclairait assez faiblement l'escalier en pas de vis, mais David qui avait pris Joseph par le bord de sa manche, lui fit traverser sur toute sa longueur un rez-de-chaussée obscur et s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit.

— Ne bouge pas, dit-il.

Il fit craquer une allumette et presque aussitôt une chambre apparut dans la lumière dorée d'une lampe à huile qui jetait au plafond un grand disque jaune. Malgré lui, Joseph laissa échapper une exclamation admirative car tout, entre ces murs, ne parlait que d'ordre et de confort, mais d'un confort modeste, et il suffisait de jeter les yeux autour de soi pour se sentir inexplicablement à l'abri. Toute une paroi disparaissait sous des rayons de livres dont les reliures sévères luisaient comme du bronze, mais ailleurs, la tenture semée de petites fleurs roses et bleues donnait à cette pièce un air que le mot « virginal » eût sans doute décrit mieux qu'un autre. On songeait, en effet, à la chambre d'une jeune fille, malgré la table d'acajou chargée de gros livres, de papiers et de petits carnets en moleskine noire, et dans un coin le lit étroit avait quelque chose de prude avec son drap soigneusement rabattu en équerre et les deux oreillers posés bien à plat, l'un sur

l'autre. Au chevet, sur une petite table de bois poli, une Bible à tranches d'or et un grand verre de lait offraient le symbole d'une âme tranquille.

— Assieds-toi, fit David.

Tous deux prirent place à la table et sans aucun préambule, David posa devant Joseph une grammaire grecque ouverte à l'alphabet.

— Lis, commanda-t-il.

Joseph obéit. A chaque lettre, David le reprenait de sa voix chaude et ferme et, lorsqu'ils eurent fini, referma le livre d'une main blanche aux ongles soignés.

— Récite maintenant l'alphabet que tu viens de lire.

— Alpha, dit Joseph.

Et rougissant il s'arrêta. Il se rappelait Alpha et Oméga à cause de la parole du Christ, mais pas une seule des autres lettres.

— Nous allons recommencer, fit David avec douceur.

Ils recommencèrent. Cependant, cette seconde expérience ne fut pas beaucoup plus heureuse que la première.

— Je n'apprendrai jamais, fit Joseph en joignant ses grandes mains dont il fit craquer les articulations avec une sorte de fureur.

— Au contraire, tu ne sortiras pas de cette chambre que tu n'aies appris.

— Pourquoi fait-il plus frais dans ta chambre que dans la mienne? demanda Joseph sur un ton presque agressif.

— Parce que la mienne est au nord et la tienne au midi. Ensuite, je tiens ma fenêtre fermée pendant la chaleur du jour et ne l'ouvre qu'à nuit tombée. Alpha...

— Alpha, reprit tristement Joseph.

Au bout d'une heure, il récita l'alphabet sans une faute.

— Tu vois, fit David.

Il aborda ensuite les règles de l'accentuation. Joseph ne bougeait pas, mais il se sentait mal à son aise. Bien que l'air eût fraîchi, en effet, la lampe lui chauffait le visage et faisait perler des gouttes de sueur à la racine de ses cheveux; de plus, son pantalon le serrait aux cuisses; il aurait voulu se lever, marcher, crier un peu, étendre les bras. Il n'osait : cette voix égale et raisonnable le maintenait à sa place et il l'écoutait malgré lui, le regard attaché à la lampe dont la panse de nickel lui renvoyait son visage. C'était étrange de se voir tout petit dans cette pièce dont le plafond se déformait et s'arrondissait comme une voûte. Joseph voyait aussi David dans cette espèce de miroir convexe, et leurs mains à eux deux paraissaient énormes, presque aussi grosses que leurs têtes, mais les mains de Joseph étaient encore plus

terribles à voir que celles de son compagnon, aussi les déplaça-t-il un peu en observant dans la lampe l'effet que cela produisait, et il ne voyait plus qu'elles : elles avançaient, remuaient, pareilles à des monstres, et derrière, assez loin, il y avait son visage tout blanc, encadré de roux.

— Tu m'écoutes? demanda la voix patiente de David.

Joseph tressaillit.

— L'antépénultième... fit-il.

Un léger sourire sépara les lèvres de David, qui reprit :

— C'est-à-dire la syllabe précédant l'avant-dernière du mot.

— Oui, fit Joseph avec un zèle soudain, les yeux plongeant dans les yeux de David. J'écoute tout ce que tu me dis.

« Cet homme me sauve, » pensa-t-il avec un élan de reconnaissance.

Quelques minutes lui furent nécessaires pour comprendre une phrase que David lui montrait du doigt dans le livre en la commentant. De nouveau, la crainte de ne pouvoir suivre le saisit, mais on eût cru que David lisait sa pensée :

— Tu n'auras aucune difficulté en classe demain matin, fit le jeune instructeur. J'ai dépassé les limites de la leçon à apprendre parce que j'étais curieux de voir si cela t'intéressait vraiment.

— Mais oui, je t'assure.

David referma le livre.

— Puis-je te poser une question? Ne réponds pas si cela t'ennuie. Oh, il ne s'agit pas de ce que nous venons d'apprendre.

« Il va me demander pourquoi j'ai quitté la classe, ce matin. Dans ce cas, je ne pourrai lui répondre. »

— Non, fit David comme s'il écartait cette pensée. Simplement, je voulais savoir ce qui te pousse à étudier le grec.

Le cœur de Joseph se mit à battre un peu plus fort. Répondre à cette question lui parut difficile, car il risquait en parlant de livrer une partie d'un secret qui lui était cher ; d'autre part, se taire, ne serait-ce pas avoir peur, et bien pis, avoir honte?

— C'est pour lire l'Évangile, dit-il enfin.

— Je le savais, murmura David. Et il ajouta : Moi aussi, c'est pour lire l'Évangile et les Épîtres. De cette manière, on se rapproche de la pensée de Christ.

— Tu crois que nous serons plus près de lui? demanda Joseph subitement.

— Sans doute, d'une certaine façon intellectuelle.

Joseph se leva.

— Intellectuelle? répéta-t-il. Moi, je veux le voir et le toucher.

— Que veux-tu dire? fit David. La foi doit nous suffire à tous. D'abord, qui a jamais vu Christ depuis qu'il est monté au Ciel?

— Je veux me tenir près de lui, comprends-tu? Comme on se tient près d'une personne vivante. Et je veux le voir.

Il y eut un silence. Joseph prit sa grammaire et la logea sous son bras.

— Je vais rentrer, fit-il. Merci de m'avoir aidé.

A son tour, David se leva et vint poser le bout des doigts sur le bras du jeune homme :

— As-tu jamais songé à entrer dans les ordres? demanda-t-il.

Joseph secoua la tête avec force.

— Non, dit-il. Jamais.

— Moi, fit David en joignant les mains par un geste qui déjà annonçait l'homme d'Église, je vais commencer mes études de théologie dès que j'aurai mon diplôme.

De nouveau, le silence s'installa entre eux comme un mur.

— Tu as de la chance d'avoir ta vie toute tracée, dit enfin Joseph d'une voix un peu brève.

— J'ai entendu l'appel de Christ.

Leurs yeux se rencontrèrent ; ni l'un, ni l'autre ne cilla.

— Comment sais-tu que c'est lui? demanda Joseph. S'est-il tenu près de toi?

— Dieu parle au cœur d'une façon qui ne laisse aucun doute.

Pour toute réponse, Joseph leva les sourcils. Depuis quelques secondes, il se sentait gêné par le tour que prenait la conversation et David lui apparaissait sous un aspect différent. Il regretta un peu d'être venu.

— J'ai entendu sonner onze heures, dit-il. Il faut que je m'en aille.

— Reviens me voir, fit David avec un sourire.

Il le raccompagna jusqu'à la porte du jardin et murmura dans l'ombre, en lui pressant le bras :

— Pense à ce que je t'ai dit, à l'appel de Dieu...

— Sûr ! fit Joseph.

Le long des rues qui le ramenaient il se mit à marcher à grands pas. La nuit était pleine d'odeurs délicieuses et il respirait un peu malgré lui, comme si la chose n'eût pas été tout à fait permise, le lourd parfum du chèvrefeuille mêlé à une âcre et fine senteur de feuilles mortes. Malgré la tiédeur de l'air, octobre s'annonçait dans ces effluves qui portaient légèrement à la tête et rendaient heureux d'un bonheur vague et presque physique. Cette nuit, pourtant, Joseph se sentait inquiet et mécontent. Plusieurs phrases

lui avaient échappé dans sa conversation avec David sans qu'il eût eu le pouvoir de les retenir, sans qu'il sût même d'où elles venaient. Cette idée, par exemple, qu'il voulait voir et toucher le Sauveur, comme Thomas après la crucifixion... Jamais il n'y avait songé de sa vie, mais ayant dit ces paroles étranges, il s'était cru obligé de les redire pour n'avoir pas l'air de changer honteusement d'avis. Il avait voulu exprimer quelque chose de frappant, de remarquable, et voilà ce qui était sorti de sa bouche. Pendant une heure et demie, David lui avait fait apprendre sa leçon comme à un enfant. C'était à cause de cela. Il avait voulu lui montrer, à ce garçon si sûr de son alphabet grec et de ses antépénultièmes, que lui aussi, Joseph Day... Au fait, qu'est-ce qu'il avait voulu lui montrer? Brusquement il s'arrêta. Il n'aimait plus beaucoup David, surtout depuis les dernières minutes de leur entretien. Sans doute, Joseph reconnaissait d'évidentes bonnes intentions dans dans les efforts de cet étudiant si sérieux, il en ressentait même une sorte de gratitude agacée, mais David l'humiliait, ne lui parlait pas tout à fait comme à un homme. Son sourire même trahissait une secrète condescendance, et il joignait les mains en parlant de Dieu. Tout cela n'était pas supportable.

Arrivé dans sa chambre, il se jeta sur son lit sans allumer la lampe. A plat ventre et le visage dans ses bras repliés, il laissa passer plusieurs minutes. Sans doute le trouvait-on ridicule, à l'Université. Chaque fois qu'il parlait à un étudiant, il disait quelque chose de bizarre qui provoquait la surprise ou le mépris, oui, le mépris de son ignorance, de ses façons campagnardes. Cela, il le devinait, il en souffrait. De quoi se mêlait-il aussi? Sauver des âmes! Heureusement, il n'avait encore dit à personne : « Je veux vous sauver ! » Mais un jour ou l'autre, il le dirait, il se couvrirait de honte, et rien ne pourrait l'en empêcher parce que ces mots lui sortaient du cœur, malgré lui.

Avec un soupir d'irritation, il se leva et traversa la pièce pour allumer. Ce qu'il vit alors lui arracha une exclamation : posée sur une feuille de papier bleu pâle au milieu de la table de travail, une grosse fleur de magnolia offrait à la vue ses profondeurs de nacre et de neige, vivante encore, mais tout près de se flétrir et déjà tachée de brun au bout de quelques pétales. Par un geste soudain dont il ne fut pas maître, Joseph la saisit dans son poing et la porta à son visage avec une espèce de voracité, écrasant sur ses lèvres et sur ses yeux cette masse blanche et douce dont l'odeur le grisait, et il la respirait, la buvait, l'enfermant dans ses deux mains comme pour ne rien perdre de cette fraîcheur et de ce parfum.

Pendant plus d'une minute, il demeura immobile dans

cette attitude. Une tristesse inexprimable se mêlait au plaisir qu'il ressentait, car cette fleur à laquelle il arrachait la vie en la meurtrissant lui donnait un immense désir de bonheur qu'il ne s'expliquait pas. Brusquement, il la jeta loin de lui et murmura :

— Qu'est-ce que j'ai donc?

A ce moment, ses yeux tombèrent sur quelques mots gribouillés au crayon en travers de la feuille de papier bleu pâle :

Moins blanche que toi...

Il ne comprit pas tout d'abord et relut en fronçant les sourcils la phrase dont le sens lui apparut enfin : c'était de lui qu'il s'agissait, de lui et de cette fleur. Un mauvais plaisant le comparait à la fleur qui gisait à ses pieds. Et qui donc avait osé... Sûrement cet imbécile de Simon. Il en était certain, il reconnaissait le style de ce garçon timbré. La honte empourpra ses joues et saisissant le papier, il le mit en pièces, puis ramassa la fleur pour la jeter par la fenêtre, mais comme il la tenait dans le creux de sa main tremblante de colère, il fut frappé tout à coup par la vérité littérale de la phrase qui l'avait ému : en effet, ces pétales froissés semblaient d'une blancheur moins pure que sa propre chair, et sa peau rivalisait d'éclat avec eux, la peau fine de ses doigts, celle des poignets, à la fois mate et rayonnante. « Qu'est-ce que cela prouve? pensa-t-il. Où veut-il en venir, cet idiot? » Et soulevant le grillage qui protégeait la pièce contre l'intrusion des moustiques, il lança la fleur dans la rue.

Au bout d'un moment, il lut un chapitre de l'Évangile et se mit à genoux pour prier ; puis, ayant d'abord éteint la lumière, il ôta ses vêtements et se coula entre ses draps, mais il fut long à s'endormir.

JULIEN GREEN.

(A suivre)

NOUVEAUX DISCOURS
DU DOCTEUR O'GRADY

I

LE CAFÉ AU LAIT

Il a mis le café
Dans la tasse;
Il a mis le lait
Dans la tasse de café
Jacques PREVERT.

— Docteur, dit Aurelle, d'où venez-vous?

— De mon hôtel, *my boy*, dans la rue Saint-Honoré, où je viens de prendre mon *breakfast*, tout en faisant des réflexions dont la profondeur m'a étonné moi-même.

— Je connais votre modestie, Docteur, et comprends votre surprise quand il vous arrive d'être, malgré vous, ébloui par cette intelligence que tout l'univers médical révère.

— Aurelle, mon ami, vous me tirez la jambe, mais vous avez tort. J'ai vraiment, ce matin, en contemplant mon café au lait, entrevu des abîmes.

— Vous parlez comme Victor Hugo, Docteur, ce qui n'est d'ailleurs pas si mal... Et qu'avez-vous aperçu au fond de ce noir maelstrom?

— Voici, dit le Docteur. Vous savez, depuis le temps où nous déjeunions ensemble sous une tente humide, que je ne mets dans mon café qu'une goutte de lait.

— Je me souviens, Docteur... Une ombre, un nuage...

— Un nuage est le mot car, ce matin, lorsque la goutte de lait que je venais de verser dans mon café commença de

s'y diluer, je vis qu'elle prenait la forme d'une de ces traînées de brume qui se déchirent en voiles allongés au-dessus des prairies estivales. Café et lait ne s'étaient pas intimement mêlés, de sorte qu'une spirale blanche flottait encore, assez bien dessinée, dans les régions supérieures de ma tasse. A ce moment je pensai que cette nébuleuse ressemblait à la Voie lactée de notre ciel et cette idée fut pour moi comme une illumination.

— Pourquoi, Docteur?

— Ne soyez pas si impatient, Aurelle, je vais vous le dire... Je me pris alors à imaginer que, sur l'un des électrons qui tournent comme des planètes autour du noyau d'un des atomes du lait...

— Il n'y a jamais eu d'atomes de lait, dit Aurelle. Le lait n'est pas un corps simple, cher Docteur.

— Aurelle, mon ami, vous devenez pédant. Je sais aussi bien que vous que le lait n'est pas un corps simple. Disons, si vous voulez, pour satisfaire, fût-ce par des génitifs en cascade, votre soudain besoin de rigueur : l'un des atomes de l'une des substances qui constituent cette goutte de lait... J'imaginais donc que, sur l'un de ces électrons, vivaient des êtres pensants et que je pouvais connaître les réflexions de l'un d'eux.

— Cette double supposition est bien invraisemblable, Docteur.

— Pour la première, dit le Docteur, vous n'en savez pas plus que moi. Croyez-vous que, si des êtres géants, vivant à l'échelle d'un monde que nous ne pouvons concevoir, observaient au microscope notre minuscule planète, qui serait à leurs yeux un point à peine perceptible, ils tiendraient pour vraisemblable que cette planète fût habitée par des êtres intelligents? Quant à la seconde, je ne vous l'ai donnée que comme une hypothèse. Je ne prétends pas que je puisse réellement connaître les pensées de l'Électronien, mais, encore une fois, je les imaginais.

— Soit, Docteur, et que pense l'Électronien?

— Les Électroniens, dit le Docteur, ont une vie prodigieusement brève au regard de notre temps, mais normale au regard du leur qui est déterminé par les révolutions de l'élec-

tron. Les quelques secondes nécessaires pour qu'une goutte de lait se perde dans une tasse de café sont, pour les Électroniens, des siècles, une éternité. Celui de ces êtres que j'observais, et qui était un savant, avait *toujours* vu dans son univers la traînée blanchâtre que, chose curieuse, il appelait, lui aussi, la Voie Lactée et que j'avais formée, moi, dans notre temps, deux secondes plus tôt. Au moment où je crus l'entendre, il en parlait en ces termes à des Électroniens plus jeunes, réunis autour de lui : « Vous connaissez tous, » leur disait-il, « cette spirale lumineuse qui semble encercler notre monde. Vous croyez qu'elle est continue? Il n'en est rien. Si vous la regardez à l'ultratélescope, vous constaterez qu'elle est formée de milliards et de trillions de systèmes nucléaires analogues à celui dont fait partie notre électron. Ce n'est pas une brume de matière diffuse, mais un amas de mondes. Comparée à cette nébuleuse géante, l'orbite de notre électron ne serait même pas un grain de poussière... Bien plus : au delà de notre Voie Lactée, on entrevoit d'autres taches laiteuses qui, elles aussi, sont des nébuleuses spirales composées de milliards d'atomes dont chacun est un système nucléaire, ayant ses électrons, et peut-être ses penseurs... Devant ce spectacle grandiose, nous sommes amenés à nous demander : « Comment tout cela s'est-il formé? »

— *Réponse,* dit Aurelle : « Parce que le Dr O'Grady a versé une goutte de lait dans son café. »

— Oui, dit le Docteur, mais ce n'est pas ce qu'enseigne l'Électronien. « Nos astronomes, » dit-il, « nous révèlent que tout à fait au commencement, il y a des millions et des millions d'années, cette matière lactée a dû former une goutte primitive, plus dense que la matière telle que nous la connaissons, et aussi plus homogène. Sous l'influence de quelle force cette matière s'est-elle dispersée en spirales et grumeaux? Nul ne le saura jamais... Quelle est l'importance, dans ce système géant, des Électroniens? Lorsque nous étudions les conflits séculaires qui ont déchiré si cruellement notre monde et causé la mort de tant d'Électroniens fauchés à la fleur de l'âge, nous sommes tentés de penser que rien, dans l'histoire, ne fut plus important que ces sublimes et tragiques aventures. Sentiment naturel, messieurs, et noblement électronien, mais

quand nous mesurons l'univers géant qui nous entoure, quand nous constatons qu'aux confins de notre galaxie s'étend un espace noir, aussi large que des milliards d'orbites électroniques, et au delà duquel nos instruments décèlent encore comme une Voie Lactée presque invisible, alors nous en venons à penser : « Peut-être notre électron n'est-il qu'un élément infime du système sidéral. » Lorsque nous disons d'un événement qu'il est à l'échelle électronienne, nous entendons par là qu'il s'agit d'un événement capital. Or il se peut qu'au regard d'êtres géants qui embrasseraient d'un coup d'œil, non seulement nos galaxies mais une infinité d'autres mondes, ce mot, pour nous synonyme d'immense, indiquerait au contraire à quel point l'événement est minuscule et négligeable. »

— Je crois, Docteur, interrompit Aurelle, que votre Électronien serait fort mal vu parmi les siens et que bientôt un gouvernement énergique l'enverrait, comme il le mérite, dans un camp de concentration.

— Certainement, dit le Docteur, il y a encore des juges en Électronie. Cependant d'autres savants, d'un plus pur patriotisme électronien, perfectionneraient des astroplanes capables de voler jusqu'à l'électron voisin. Ceux-là seraient honorés, chamarrés de rubans et de plaques, et grâce à eux se trouveraient déclenchés des conflits interstellaires qui permettraient aux militaires électroniens les plus grands espoirs d'avancement. Tout cela durerait peut-être autant qu'une seconde de notre temps. A ce moment, faisant tourner deux fois ma cuiller dans la tasse pour mieux mélanger le lait et le café, je détruirais en un instant les galaxies, les amas d'étoiles, enfin des milliards de mondes, cependant que cette transformation du système, en bouleversant les conditions d'existence, anéantirait à tout jamais les Électroniens, leurs empires, leurs souvenirs, leurs fureurs et leurs gloires.

— Après quoi, dit Aurelle, sur l'électron qui, lui, n'aurait pas été détruit et ferait maintenant, avec son noyau-soleil, partie d'un autre univers, naîtraient des êtres nouveaux, entièrement différents, qui à leur tour créeraient des sociétés et se croiraient le centre du monde.

— Cela est probable, dit le Docteur. Mais ils seraient en

cela aussi ridicules que leurs prédécesseurs et que nous-mêmes. D'ailleurs le jour peut venir où quelque physicien nucléaire, ayant placé ces trillions de mondes dans un cyclotron, les bombardera et chassera l'électron de l'atome, ce qui mettra fin à son histoire. Avez-vous jamais imaginé, Aurelle, qu'un physicien de Sirius pourrait un jour s'attaquer au système solaire et nous en éliminer, simplement pour voir ce qui arriverait? Alors le souvenir d'Alexandre, de César, de Napoléon, celui d'Homère et de Shakespeare, disparaîtrait à tout jamais d'un univers indifférent.

— Voilà qui est sans intérêt, dit Aurelle. Que m'importent des événements qui, par hypothèse, me supprimeraient?

— Ce qui importe, *my boy*, c'est de comprendre que de tels événements sont possibles, pour abattre l'orgueil satanique des misérables bestioles qui prétendent posséder, sur des sujets dont elles ignorent tout, la vérité absolue. Il y aurait moins de fanatiques, parmi les Électroniens, s'ils avaient formé l'idée de mon café au lait.

— Docteur, je ne vois paraître à l'horizon aucune cuiller menaçante.

— Mon ami, on ne voit jamais la cuiller ; à la minute où elle opère, tout est consommé.

— Elle n'a donc, dit Aurelle, aucune importance.

II

LE CIEL ÉTOILÉ AU-DESSUS DE NOS TÊTES

> **L'absurde naît de la confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde.**
>
> **Albert CAMUS.**

— Je suis ravi, Docteur, que vous ayez consenti à me rejoindre dans ma solitude campagnarde, dit Aurelle. Je n'ai aucune distraction à vous offrir... Pas de guerres, pas de révolutions, pas de névroses... Mais vous aurez ici la paix, des livres, des œufs frais et un armagnac honorable.

Le Docteur était venu passer huit jours dans la petite maison que possédait son ami au-dessus de Chardeuil, en Dordogne. Un été cruellement beau avait brûlé les pelouses. Les rivières desséchées se transformaient en ravins. Les bestiaux assoiffés erraient en tirant la langue. Mais les soirées étaient tièdes et divines. Assis sur la terrasse, en deux fauteuils de toile, Aurelle et le Docteur regardaient le ciel. Les étoiles, dans l'air sec, brillaient d'un éclat plus vif. La lune, à son premier quartier, croissant rose et lumineux dans la chevelure d'une déesse invisible, descendait vers la masse noire des sapins et des cèdres. La Voie Lactée enveloppait cette beauté céleste d'une écharpe vaporeuse et transparente.

— Les gens des villes, dit le Docteur, ignorent les vrais plaisirs de la nuit.

Autour d'eux les chauve-souris tournaient sans bruit.

— Les vrais plaisirs et les vrais mystères, dit enfin Aurelle... Cette Voie Lactée me fait penser, Docteur, à l'apologue du café au lait que vous m'avez conté jadis, et au ciel étoilé qu'une goutte de lait, versée par vous et en suspension dans le café, constituait pour les êtres de l'électron. Dieu sait quel noir docteur, invisible et géant, vient de former sans y penser cette vapeur d'étoiles qui nous semble éternelle.

— Belle question, dit le Docteur, mais de réponse point.

— Peut-être, Docteur, mais est-il possible de ne pas penser à ces choses? Comment nous trouvons-nous ce soir, vous et moi, sur une petite boule de lave durcie qui tourne dans la nuit? A quoi et à qui cela sert-il? Encore en cette minute sommes-nous tranquilles, heureux, mais vous souvenez-vous du temps où, en 1915, nous regardions ensemble ces mêmes constellations dans une plaine des Flandres? Nous nous sentions alors menacés, inquiets, tendus. La mitrailleuse et le canon soulignaient nos angoisses. Des amis qui nous entouraient alors, combien sont encore de ce monde? L'un fut volatilisé par un obus ; un autre noyé ; le général Bramble a été écrasé par une bombe, en 1940, dans un hôtel d'Arras. Les jolies filles du cabaretier d'Hondezeele sont mortes, Berthe en couches, Lucie dans un bombardement aérien. Nous-mêmes qui survivons avec des cœurs affaiblis, des foies surmenés, ne durerons plus très longtemps. Alors pourquoi,

Docteur? Pourquoi tant d'espoirs, tant d'échecs et tant de souffrances sous les étoiles indifférentes?

— Pourquoi? dit le Docteur. Pour rien. La vie est une fin en soi.

— Pour rien?... Cela vous paraît acceptable, Docteur? Comment? Voici notre vaisseau, la Terre, qui tourne en rond dans la nuit. A bord, nous sommes deux milliards de passagers. Nous ne savons pas où nous allons ; nous ne savons pas pourquoi nous sommes embarqués ; mais nous savons que nous mourrons à bord, sans être arrivés. Ne trouvez-vous pas, comme disent nos jeunes écrivains français, que c'est une histoire de fous? Ajoutez que ces passagers, victimes d'une sombre farce du Destin, condamnés tous à la même fin tragique, passent le temps de cette brève navigation interstellaire à se calomnier, déchirer, détripailler, torturer les uns les autres. Peut-on imaginer rien de plus absurde?

— Donnez-moi encore une goutte de cet armagnac, dit le Docteur... Qu'appelez-vous *absurde*, Aurelle? J'ai toujours peur que les mots n'aient pas le même sens en français et en anglais.

Aurelle réfléchit assez longtemps :

— J'appelle absurde toute idée qui enferme une contradiction interne, dit-il enfin, toute idée contraire à la logique. Si je pense que je suis en train de parler avec un médecin irlandais qui est mon ami depuis 1914, il serait absurde d'admettre en même temps que je vois dans la fauteuil, en face de moi, un Chinois que je ne connais pas.

— L'exemple n'est pas des meilleurs, dit le Docteur, mais je comprends... Et que voyez-vous, *my boy*, de contraire à la logique dans notre aventure terrestre?

— Tout, Docteur. Il est absurde d'appeler des êtres à l'existence pour les condamner au malheur et à la mort. Il est absurde de créer des vivants qui ne peuvent subsister qu'en détruisant d'autres vivants. Il est absurde de laisser les passagers du paquebot *Terre* sans aucun moyen de savoir où ils vont et pourquoi ils y vont. Il est absurde de leur donner assez d'intelligence pour qu'ils posent les questions, et pas assez pour qu'ils y répondent.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, *my boy*. Appeler des

êtres à l'existence pour les condamner à la mort n'impliquerait aucune contradiction interne. Vous avez le droit de dire que cela est méchant, mais non contraire à la logique. En fait c'est ainsi qu'agissent tous les pères et mères du monde. Faire un enfant, n'est-ce pas l'appeler à l'existence pour le condamner à la mort? C'est cruel; c'est négligent; ce n'est pas absurde. Quand j'ai, dans une tasse de café, remué un peu de lait, j'ai bouleversé la vie de milliards d'êtres pensants qui se sont en vain efforcés de comprendre les desseins que je n'avais pas. Mon acte était inconsidéré; il n'était pas absurde.

— Bien sûr, cher Docteur, parce que vous n'êtes pas un Créateur omniscient et omnipotent. Vous êtes vous-même un rouage du mécanisme. Votre acte n'était donc pas illogique au regard de votre intelligence rudimentaire, limitée, infirme...

— Je vous dispense d'épithètes ultérieures, dit le Docteur.

— Mais ce même acte devient illogique au regard d'une Intelligence divine qui, elle, voit à la fois l'acte et ses conséquences...

— Votre sophisme, Aurelle, consiste en ceci : que vous imaginez une intelligence totale et absolue (dans la mesure où cette alliance de mots a un sens, ce dont je doute) et que vous prêtez à cette intelligence inconcevable votre logique et votre morale. Voilà, pour parler comme vous, une contradiction interne. Ce n'est pas le Créateur, si créateur il y a, qui est absurde; c'est vous. Ce qui est absurde, c'est de mettre l'absurde sur le plan de l'absolu. J'aime mieux votre Pascal quand il dit : « L'incompréhensible n'est pas l'absurde. » Notre présence sous ces étoiles est un mystère; ce n'est pas une absurdité.

— C'est une absurdité, Docteur, si nous postulons la bonté du Créateur. Qu'il y ait en tout ceci un ordre n'est pas niable. Ce monde a des lois. Les astres sont fidèles. L'univers n'est pas un chaos. Puisque nous y reconnaissons les exigences de notre esprit, nous pouvons admettre qu'un esprit de même nature conçut et créa cette machine. J'entends bien que, semblables à vos Électroniens, nous la voyons à une échelle qui ne nous permet pas de la comprendre. Mais si nous sup-

posons que ce firmament, cette poussière lumineuse, le grain de cette poussière sur laquelle nous vivons, ne sont qu'une goutte du sang d'un animal géant, lequel à son tour fait partie d'un monde où il n'est qu'un accident incompréhensible, destiné comme nous à disparaître sans retour ; si nous étendons cette hypothèse dans les deux directions de l'infiniment grand et de l'infiniment petit ; si nous demeurons enfin étourdis par la terrifiante complexité de ces structures imbriquées, il n'en reste pas moins vrai que Celui qui voit d'un même coup d'œil tous les mondes, qui connaît toutes les souffrances et qui a inspiré toutes les passions, est responsable de sa création, et qu'en Lui la bonté suprême et l'indifférence universelle ne sont pas compatibles sans absurdité.

Un hibou sortit d'une vieille tour et disparut derrière un massif d'arbres.

— *My boy*, dit le Docteur, j'admets deux attitudes : celle de ceux qui disent : « Je crois parce que je ne comprends pas, » et celle des agnostiques comme moi, qui acceptent la condition humaine et la prennent en charge avec simplicité. Ce que je n'admets pas, c'est votre révolte romantique contre l'univers. De quoi s'agit-il? Nous sommes ici, vous et moi créatures vivantes et pensantes, sous les étoiles indifférentes. Nous disons que nous mourrons ; nous ne pouvons *penser* notre mort. Comment imaginer un monde où, à la fois, nous serions et ne serions pas? La mort n'est pas une pensée. Restons à notre échelle, mon camarade terrestre. Notre intelligence est un instrument propre à des travaux définis. Employons-la dans son domaine. Elle nous a donné quelques moyens assez efficaces d'agir sur l'immense existence qui nous entoure. Par l'action et par la sagesse, nous avons chance, hors accidents qui nous dépassent, de multiplier le nombre des heures aimables comme celle que nous passons ce soir sur votre terrasse. En fait l'humanité aurait, dès maintenant, le moyen de supprimer beaucup de souffrances si elle se bornait à agir dans le monde extérieur *en le voyant tel qu'il est*, sans y projeter ses questions et ses angoisses. Vous m'avez raconté jadis, Aurelle, qu'au cri de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie, » votre ami Valéry répondait : « Mais le bavardage intermittent de nos petites

sociétés finies me rassure. » Moi, je dirais plutôt : « Le silence éternel de ces espaces infinis me rassure, mais la sottise constante de nos petites sociétés finies me terrifie. »

Aurelle leva la main vers le ciel :

— Et pourtant, Docteur, les espaces infinis sont bien là et vous entendez leur silence.

— Point du tout, dit le Docteur, *vous* créez leur silence et leur infinité. Il n'y a là qu'une voûte semée de clous d'or, comme au temps des bergers chaldéens, qui avaient le bonheur d'avoir un vocabulaire limité et d'ignorer le mot *angoisse*. Et nous sommes ici, moi médecin, vous écrivain, soutenus de connaissances et de recettes, sachant ce que nous avons à faire, aimant le faire. Que voulez-vous de plus?

— Je veux comprendre.

— Là est votre faute. « L'homme n'est pas fait pour comprendre le monde. » Vous illustrez cette pensée, *my boy*.

Une étoile filante raya le ciel. Au loin, dans le village, un chien aboya. Puis le silence fut parfait.

III

ANGOISSE ET SÉRÉNITÉ

> Il faut abandonner le passé à la miséricorde de Dieu, le présent à notre fidélité, l'avenir à la divine providence.
>
> Saint FRANÇOIS DE SALES.

Après des mois de sécheresse, la pluie était venue. Un nuage enveloppait la colline. A travers le paillasson jaune des prairies pointait une herbe vert tendre. Le Docteur et son hôte, ne pouvant se promener dans les bois, passaient leurs jours à écouter le gramophone ou à reconstruire l'Univers autour de la bouteille d'armagnac.

— Docteur, dit Aurelle, avez-vous lu Camus?

— Non, dit le Docteur. Je connais son nom mais, en littérature française, j'en suis resté à votre Anatole France, comme il convient à mon âge.

— Je voudrais pourtant, dit Aurelle, que vous lisiez le *Mythe de Sisyphe*. Beaucoup des idées sont proches des vôtres, mais l'auteur n'en tire pas la même conclusion que vous. D'où mon désir d'avoir votre sentiment.

— *And what is it all about?* dit le Docteur.

— C'est difficile à expliquer en quelques mots ; je risque de le trahir.

— Cela n'aura pas une importance cosmique, dit le Docteur.

— Camus, dit Aurelle, part du thème de l'univers absurde. Il ne croit pas plus que vous, Docteur, que l'absurde soit *dans* le monde. L'absurde résulte pour lui de la confrontation du monde et de notre esprit. L'esprit a besoin de comprendre. Or le monde vous le dites vous-même, ne peut être compris. Sisyphe roule son rocher au sommet de la pente, puis le rocher retombe et il faut recommencer. Telle est l'histoire de la civilisation et elle est désespérante. Pourquoi sommes-nous là, comme ça, condamnés sans crime au travail et à la souffrance? Longtemps on nous a répondu : « Pour vous préparer à une autre vie. » Mais qui doute de cette autre vie, et c'est votre cas, Docteur, ne peut qu'être frappé par le caractère insensé de notre agitation quotidienne. A quoi bon? Dans un univers soudain vidé d'illusions, l'homme se sent un étranger. De la confrontation d'un univers irrationnel et de notre désir de clarté naissent le sentiment de l'absurdité, le souci et l'angoisse. L'homme absurde, qui est l'homme moderne, n'a plus d'espoir. Il ne croit plus à un autre monde ; il ne croit pas à la postérité ; il ne croit pas au progrès ; il sait la vanité de tout ce qu'il entreprend ; il sait qu'il est « pour la mort »... Va-t-il donc se tuer? Non. Il accepte de vivre sa vie bien qu'elle n'ait pas de sens, *parce* qu'elle n'a pas de sens. Il agit *comme si* elle avait un sens, par point d'honneur métaphysique.

— *Well*, dit le Docteur, j'avais déjà lu des pensées de ce genre dans les auteurs français de mon répertoire... Ce M. Pascal, que vous m'avez appris à fréquenter, nous fourre magistralement le nez dans l'absurde, avant de nous sauver *in extremis*... Et aussi votre ami Vigny, *doesn't he?*

— Bravo, Docteur ! Vous avez fait mouche. Oui, Vigny est un ancêtre de Camus. Tout s'y retrouve : la vérité de la

vie, l'abandon, le désespoir, le point d'honneur, et même Sisyphe :

Ce Sisyphe éternel est beau, seul, tout meurtri
Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe...

Les vers pourraient être meilleurs, mais l'idée...

— Et où souhaitez-vous, *my boy*, que j'intervienne dans ce sombre tableau?

— N'est-ce pas évident, Docteur? Je sais que vous ne vivez pas « pour l'éternel ». Vous n'avez jamais pensé que le monde puisse être expliqué; vous n'avez jamais cru au progrès. Bien. Vous portez donc en vous, cher Docteur, tous les éléments du désespoir et de l'angoisse. Or vous n'êtes, autant que je puis voir, ni désespéré, ni angoissé. Quel est le secret de votre sérénité?

Le Docteur tira sa pipe de sa poche, l'alluma et fuma quelque temps en silence.

— Je vois, dit-il enfin. Vous voudriez savoir pourquoi, comme la plupart des êtres vivants, je me comporte comme s'il n'y avait pas la mort? Car c'est une attitude commune. Regardez par la fenêtre, Aurelle. Vos poules picorent dans les allées, impavides, et pourtant elles sont « pour la casserole ».

— Oui, mais elles n'en savent rien, tandis que le pauvre Roubiac que je vois là-bas, penché sur un champ et qui ramasse des pommes de terre comme il l'a fait depuis soixante-dix ans sait très bien, lui, qu'il est « pour le cimetière » après un enfer de courbatures. Cependant il va toujours... Seulement Roubiac croit sans doute à l'éternel; mais vous, Docteur, qui ne croyez à rien, continuerez à soigner vos malades quatorze heures par jour tout en sachant que vous ne les guérirez pas, et vous aurez l'esprit tranquille jusqu'au dernier instant. Pourquoi?

Le Docteur exhala quelques bouffées, vida son verre et demanda :

— Comment dites-vous, en français : *you take for granted?*

— Vous tenez pour évident... Vous acceptez comme démontré...

— Bon... Eh bien ! vous tenez pour évidentes deux idées qui ne le sont pas. La première, c'est que je suis « pour la

mort ». Qu'en savez-vous? Vous me direz que tout le monde meurt. Oui, tout le monde meurt pour tout le monde. Mais chacun ne meurt pas pour soi. Je sais ce qu'est la mort des autres. Dire qu'ils mourront signifie qu'un jour je les verrai rigides et insensibles, ou que, si je ne les vois pas, des tiers les verront et m'affirmeront qu'ils sont morts. Mais moi, Aurelle, *moi*, je ne me verrai jamais sur mon lit de mort et je ne verrai personne qui m'y ait vu. Qu'avez-vous à répondre? Que je sentirai la vie se retirer de moi... Peut-être... Ce n'est pas certain. Avez-vous jamais perdu connaissance? Vous savez que vous ne le savez pas, sinon par ouï-dire et induction. Vous apprenez que vous vous êtes endormi lorsque vous vous réveillez. Mais qu'est-ce qu'un sommeil sans réveil? Vous me dites que je suis mortel. C'est vrai si l'on me voit de *votre* poste. Du mien, je ne puis être qu'éternel. Ou du moins tout se passe pour moi comme si je l'étais.

— O Docteur incorrigible, Docteur paradoxal ! Vous voyez, et je vois, que nous vieillissons, que nous suivons la courbe commune. Nous avons le droit d'extrapoler.

— Votre raison, Aurelle, peut extrapoler ; votre corps vit dans l'instant, comme celui des poules, et il a raison... *Deuxième erreur :* vous me dites que je devrais être désespéré, parce que je souhaite comprendre le monde et souffre de le trouver inintelligible. Mais, mon ami, je n'ai jamais été assez fou pour vouloir une telle chose. Et d'abord je ne sais ce que vous entendez par « le monde ». Si c'est le tout du monde matériel, comment voudrais-je comprendre ce que je ne puis ni percevoir, ni concevoir? Si c'est le tout du monde spirituel, comment mes pensées s'évaderaient-elles du tout de ma pensée pour s'expliquer elles-mêmes? Pour moi, Aurelle, il n'y a qu'un monde, celui de ces nuages que balaie le vent d'Ouest, celui de ces collines, de ces prairies, de ces vaches et de ces poules. Mais ni vous, ni moi, ni aucun philosophe, ne comprendra jamais « le tout du monde », et je ne vois même pas ce que « comprendre » voudrait dire ici. Toutes ces pseudo-questions, Aurelle, naissent d'un vocabulaire mal défini. Votre vieux Roubiac, penché sur ses pommes de terre, pense mieux que vous et moi.

— Mais Roubiac, Docteur, pense qu'il comprend le monde.

Il y voit l'œuvre d'une Providence qui veille sur lui et sur tout. Le drame commence le jour où Roubiac, ou O'Grady, cesse de croire à cet ordre divin.

— Où est le drame, Aurelle? Qu'y a-t-il de changé? Que croyaient les Roubiac du moyen âge? Que tout est mystère. Aucun théologien ne leur avait enseigné que la raison peut *tout* comprendre. On leur disait : « Les desseins de Dieu sont insondables, » et aussi : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Ce serait encore mon texte, si je prêchais.

— Vous admettrez pourtant, Docteur, que l'homme du XIXe siècle pouvait croire que la science, un jour, expliquerait le monde. Renan, Berthelot, Taine, au début de leurs vies, l'espéraient. L'homme du XXe siècle n'a plus de tels espoirs. Il sait que les découvertes font reculer le mystère. Quant au progrès, nous avons constaté que les puissances accrues de l'homme n'ont produit que famine, terreur, désordre, torture et confusion d'esprit. Quel espoir reste-t-il? Pourquoi vivez-vous, Docteur?

— L'étrange question, dit le Docteur. Croyez-vous que les hommes aient jamais vécu parce qu'ils croyaient à la science ou au progrès? Non, ils ont pu souhaiter ces espoirs comme refuges aux folies de leur imagination. Mais leurs corps vivaient parce qu'ils sont faits pour vivre. Les organes qui entretiennent la vie, le cœur, les poumons, ne relèvent pas de la conscience. Observez d'ailleurs, Aurelle, que les pessimistes sont rarement malheureux. L'Ecclésiaste était un roi puissant et riche, entouré de femmes très belles. Et c'est un lieu commun que de constater la sensualité et la gourmandise de Schopenhauer.

— Il est vrai, dit Aurelle, que l'on compte plus de suicides aux États-Unis, pays heureux, que dans la malheureuse Europe.

— Ceci, dit le Docteur, est une autre histoire. Il y a plus de suicides aux États-Unis parce que les maisons sont plus hautes. En France, un banquier qui saute par la fenêtre d'un troisième étage risque de passer six mois à l'hôpital, pour en sortir infirme et failli. En Amérique, le spéculateur qui se précipite du vingt-troisième étage est certain de régler, à tout jamais, ses différences.

— Docteur, nous avons la Tour Eiffel et vous vous écartez du sujet. Vous ne m'avez pas livré le secret de votre sérénité.

— Mon secret est que je n'ai pas de secret. Je pense sur l'objet et dans l'instant.

— Ah ! Docteur, que vous êtes platement englué dans la quotidienneté !

— Mon ami, dit le Docteur, je ne vois pas très bien comment *vous* pourriez ne pas l'être... Les jours sont les jours... Soyez un bon garçon, Aurelle ; changez l'aiguille, comme aurait dit le colonel Bramble, et jouez-moi le Concerto de Schumann.

IV

L'ACCIDENTITE

> Toute névrose est au fond
> une névrose rentable.
>
> Alfred ADLER.

— Qu'avez-vous fait, Docteur, dit Aurelle, depuis notre rencontre périgourdine et d'où venez-vous?

— De Milan, dit le Docteur, où j'ai revu le Duomo, mangé des *graniti sotto le Gallerie* et assisté à un congrès d'assureurs.

— D'assureurs? Et que diable, Docteur incroyable, alliez-vous faire dans cette galère?

— J'avais ma cabine dans cette galère, *my boy*, étant l'un des médecins du bord. Les assureurs ont intérêt à prolonger la vie de leurs clients, n'ont-ils pas?

— Donc à les préserver de vous, dit Aurelle.

— Donc à me les confier, dit le Docteur. Les assurances des États-Unis font étudier par leurs médecins des régimes, distribuent aux assurés des études médicales, subventionnent les laboratoires de recherches. La marge entre le taux de mortalité ancien, sur lequel ont été calculées les primes, et une prolongation de la vie moyenne par les progrès de la médecine, augmente les bénéfices des compagnies. Voilà... Dans ce congrès d'ailleurs il s'agissait, non des assurances sur la vie, mais des accidents.

— Et d'où venait, Docteur, votre compétence inattendue en cette matière? Vous êtes psychiatre et non ostéopathe.

Le Dr O'Grady haussa les épaules :

— Ignorez-vous, *my boy,* que les accidents sont le plus souvent les symptômes d'une maladie mentale, l'accidentite, ou sinistrose qui est responsable de 80 % des accidents mortels? Maladie grave, car l'accidentite, en Amérique, tue chaque année plus d'hommes que toute autre, hors le cancer, les affections du cœur et la pneumonie. Cent mille personnes, aux États-Unis, meurent annuellement d'accidentite.

— Je le crois volontiers, Docteur. Il y a 150 millions d'Américains et les causes naturelles doivent mettre, chaque année, bon nombre d'entre eux dans des situations dangereuses. Ce qui me surprendrait serait qu'il n'y eût pas d'accidents.

— Débarrassez-vous, Aurelle, de cette habitude que vous avez de découvrir l'évidence. Bien sûr, une certaine proportion des accidents peut être attribuée à des causes naturelles. Elle représente environ un tiers des cas. Le reste est dû à l'accidentite.

— Et comment le sait-on?

— Très simplement. On a fait des enquêtes sur les accidents et l'on a observé que ceux-ci arrivent toujours aux mêmes individus. Le hôpitaux ont établi un fichier national des conducteurs d'automobile soignés après accident ; le même homme y figure cinq, six, huit, dix fois.

— C'est qu'il a de mauvais réflexes, dit Aurelle, et j'imagine qu'après une série de désastres, on lui retire son permis de conduire.

— Vous avez des intuitions géniales, *my boy*... Oui, on lui retire son permis. Il cesse d'être chauffeur de camion. Et qu'arrive-t-il?

— Qu'il trouve un autre métier.

— Exactement. Et que les hôpitaux le voient revenir, quelques mois plus tard, parce qu'il est tombé d'un échafaudage, s'est pris la main dans une machine, ou ébouillanté dans sa cuisine.

— Qu'est-ce que cela prouve, Docteur? Qu'il n'a pas de chance.

— On peut calculer les chances, mon ami. Or l'homme

atteint d'accidentite dépasse, en ses malheurs, toute probabilité mathématique.

— Alors c'est une question de caractère. Il est imprudent ; il prend trop de risques.

Le Docteur se leva, triomphant.

— Voilà ce que je voulais vous faire dire... *Il prend trop de risques*... Mais il n'est pas normal de prendre trop de risques. L'homme sain, freiné par un instinct de conservation normal, acceptera des risques quand son intérêt ou son devoir l'exigeront. Il n'ira pas courtiser le désastre. Aviateur, il tiendra compte du temps et des règlements de vol. Automobiliste, il ne cherchera pas à doubler un car trop large sur une route trop étroite. Soldat, il exécutera les ordres mais n'ira pas au delà. Le malade atteint d'accidentite cherche l'accident et le trouve. Il fait des excès de vitesse alors qu'il n'est pas pressé par le temps ; il monte sur une échelle branlante alors qu'il pourrait la caler ; il s'envole sur un avion qui n'est pas au point et que les techniciens condamnent... Bref il est un danger public.

— Sauf quand il est un héros, Docteur... Car tout de même, le héros est celui qui va au delà du risque normalement accepté.

— Le héros, dit le Docteur, est un homme qui accepte un risque mortel parce qu'il a, en l'acceptant, chance de sauver son pays, ou un être aimé, ou son honneur professionnel. Il juge, à tort ou à raison, ces grands résultats plus importants que sa sécurité personnelle... Vous admettez cela?... Or ce qui caractérise le patient atteint d'accidentite, c'est qu'il accepte des risques *gratuits*. Ni sa patrie, ni ses amis ne seront sauvés parce qu'il aura mis dix minutes de moins pour aller de New-York à Philadelphie, en brûlant les lumières. S'il le fait, ce n'est pas parce qu'il obéit à sa conscience, mais parce qu'il obéit à sa névrose.

— Soit, Docteur. Admettons l'existence de l'accidentite. Et quelle est, selon vous, l'origine de cette névrose, si névrose il y a?

Le Docteur se rassit, bourra sa pipe et l'alluma.

— C'est complexe, dit-il... Le plus souvent, le patient appartient à ce type décisif, cavalier, agressif qui, à la limite,

donne le criminel ou le héros, mais ne produit ici que le casse-cou. Pourquoi ce type se développe-t-il? Souvent parce que l'individu a été opprimé dans son enfance. Il a souffert d'une autorité trop sévère : parents, maîtres ; il reste impatient de toutes les barrières. Il brûle les lumières comme il sautait le mur. La vitesse lui donne un sentiment de revanche. La voiture qui lui barre la route est le père détesté, qu'il faut vaincre.

— Que de pères dans votre science ! dit Aurelle.

— Que de pères dans la nature ! dit le Docteur. Notre maître Adler disait que, par la vitesse, l'homme cherche à s'identifier avec Dieu. C'est une sensation enivrante pour le misérable bipède, si lent et si lourd, que nous sommes, que d'appuyer sur un levier et de bondir de village en village. L'avion ne donne pas tout à fait le même plaisir de compensation parce qu'il nous emporte hors du théâtre de nos souffrances, qui est le sol de la planète. De même que la lune paraît plus grande à l'horizon qu'au zénith, l'avion éveille des sentiments plus vifs au moment où il décolle et atterrit parmi les choses terrestres, que lorsqu'il plane au-dessus de nos douleurs parmi les nuages. Le conducteur de l'automobile qui fait du 130 à l'heure s'attribue la puissance de son moteur. Sa névrose ressemble à celle de l'ambitieux qui, pour compenser une infériorité, s'annexe et s'attribue la force d'un peuple ou celle d'alliés puissants. Hitler était atteint d'accidentite. Les circonstances, et une certaine adresse manœuvrière, avaient mis entre ses mains ce moteur puissant : la force allemande. Il se lançait à toute vitesse sur les routes de l'Europe, au mépris des lumières et des lois. Cela devait finir comme cela finit : il a brisé sa voiture, celle des autres, et s'est tué.

— *Eritis sicut dei*... Oui, c'est toujours l'appel du Malin. Mais pourquoi, Docteur, chez l'homme atteint d'accidentite, l'instinct de conservation ne joue-t-il pas? Pourquoi le casse-cou ne voit-il pas qu'il va, à la lettre, se casser le cou, ce qui mettra fin à sa courte ivresse?

— Parce qu'il désire se casser le cou, dit le Docteur. Oh ! il ne le sait pas. Si vous aviez dit à Hitler qu'il poursuivait l'échec, et cette fin misérable, il eût été indigné. C'était pourtant vrai. Tous les grands ambitieux auraient pu, un

jour, s'arrêter et jouir de leur victoire. Hitler, se fût-il tenu tranquille après le coup de Prague, que l'Europe fatiguée lui eût permis de digérer ses proies. Napoléon lui-même, infiniment plus grand a tenté le Destin. Il aurait pu faire sa paix avec l'Angleterre, trouver un compromis, puis consolider sa dynastie. Mais le Diable lui criait : « Plus loin ! Toujours plus loin ! »

— Tout César devient un Picrochole, dit Aurelle.

— *I beg your pardon?* dit le Docteur... Puis le moment arrive où, s'étant placé par sa folie dans une situation sans issue, le casse-cou souhaite le désastre, pour en sortir. Il se réfugie dans la mort comme d'autres dans la maladie. Vous m'avez dit vous-même, Aurelle, qu'après une crise émotionnelle vous avez eu un zona. Le zona est un exemple classique des maladies-refuge. De manière générale, la maladie est un système protecteur qui empêche le malade d'entrer en contact avec la situation génératrice d'angoisse. Quand tout allait mal, Talleyrand se mettait au lit. Mais *tous* les névrosés se mettent au lit dès que quelque chose va mal. Nous disons : « Il *fait* une maladie, il *fait* de la température... » Le terme est propre. Une femme (ou son mari) *font* une maladie pour reconquérir un époux volage. Tous les chirurgiens ont vu des maniaques de l'opération qui, périodiquement, venaient demander à la clinique, au bistouri, et même au danger de mort, une porte de sortie. Se dédire, s'excuser, renoncer, s'avouer vaincu, ces démarches sont insupportables à l'orgueil du Preneur de Risques : « Plutôt la mort, » dit-il. Et il cherche l'accident. Je dirais volontiers : « Il *fait* un accident. »

— Ce qui revient à dire que l'homme est un animal plus vaniteux que peureux.

— Vaniteux?... Peut-être... Disons plutôt que l'homme devient un animal courageux toutes les fois que l'image qu'il se fait de lui-même ne peut être sauvée que par le courage, ou même par la témérité.

— Et ne peut-on parler, Docteur, d'accidentites collectives?

— Bien sûr. L'Allemagne souffre d'accidentite depuis 1914. Elle a été blessée, on ne sait trop pourquoi, par l'attitude envers elle du reste de l'Europe vers la fin du XIX[e] siècle. Elle

a eu le malheur d'être gouvernée, en 1914, par un névrosé : Guillaume II. La défaite a communiqué cette névrose à tout le pays, qui s'est donné pour chef le plus accidentité des accidentités : Hitler. Après quoi le char de l'État allemand a, pendant douze années, été conduit par un fou. Si les jugements collectifs étaient rationnels, la leçon de 1945 aurait guéri l'Allemagne. Mais l'accidentite est un masochisme. Un peuple malade cherche la catastrophe, et il en jouit

— *Grâce à Dieu mon malheur passe mon espérance...*

— Exactement. *Le Crépuscule des Dieux* est un mythe germanique. Périsse l'Allemagne pourvu qu'en cet incendie du Walhall s'abîme aussi le reste du monde ! Le mort a le dernier mot, surtout s'il entraîne avec lui ceux qui auraient pu lui répondre ici-bas.

— Voilà le diagnostic, Docteur. Et le traitement?

— *My boy*, je ne puis passer ma vie à donner des consultations gratuites. Si l'Europe désire mes soins, qu'elle honore mes services !

V

L'HOMME ET SON IMAGE

> Il nous faut bien consentir que ce vieil être de la glace a des rapports terriblement étroits, quoiqu'incompréhensibles, avec ce qui le regarde et ne l'accepte pas.
>
> Paul VALÉRY.

— Le monde moderne, dit le Dr O'Grady, n'a qu'un rêve : c'est de retomber en enfance. Chez les Anciens, la vieillesse était honorée. Dans votre Paris, avant 1914, les rôles d'ingénues étaient distribués, comme il convient, à des actrices sexagénaires, qui savaient leur métier. « La jeunesse est une question de composition, » disaient alors les comédiens et ils avaient raison. Aujourd'hui, l'écran et le magazine divinisent la jeunesse. La radio demeurait le dernier refuge des visages ridés aux belles voix. Voici que la télévision va chasser les talents vieillis de cette ultime retraite. Consé-

quence : nos contemporains veulent se rajeunir, ce qui est un symptôme de *dementia præcox*. Tous vendent leur âme au Diable pour quelques jours de sursis. Les grands-mères ont des amants. Les grands-pères se promènent en *shorts* et subliment ainsi un désir refoulé de retourner au maillot. Les hommes d'État illustres, sur les plages, ont l'air de gros bébés et en sont fiers...

— Baudelaire, dit Aurelle, pouvait demander :

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides?

Mais nos anges pleins de beauté ne connaissent plus les rides. Nos vieilles femmes font niveler leur front, retendre leur visage, relever leurs seins, et ne croient plus lire dans les yeux avides, ni dans le miroir, rien qui les puisse chagriner.

— Vous parlez des riches, dit le Docteur. Car les Méphistophélès de la chirurgie n'acceptent pas les âmes en paiement. Les pauvres ont une autre ressource, qui est de ne pas reconnaître leur image si elle a trop vieilli. Là comme en toutes choses, la folie est un refuge. J'ai soigné jadis une sexagénaire qui, si je l'amenais devant un miroir, affirmait qu'elle y voyait sa sœur aînée. Cette sœur était morte depuis longtemps, mais ma patiente avait subi, dans sa vie intime, un traumatisme tel qu'elle voulait à toute force annuler les événements postérieurs à sa trentième année. Dans l'univers personnel où elle cherchait abri contre le réel, elle avait toujours trente ans. Elle ne pouvait donc, sans ruiner son système, se reconnaître en la face ridée que je lui montrais. Pourtant elle constatait, entre ce visage et le sien, une ressemblance qu'il fallait expliquer. D'où cette solution : ma sœur n'est pas morte et c'est elle que je vois dans le miroir.

— Que cela est étrange ! Et elle parlait avec cette sœur?

— Bien sûr ! Elle disait : « Tiens, c'est Betty !... Betty est rentrée... Bonjour Betty ! » Et elle souriait à l'image réfléchie et Betty lui rendait son sourire. Cela lui suffisait.

— Et qu'avez-vous fait, Docteur?

— J'ai essayé de la rattacher à son image, de les recoudre

l'une à l'autre, comme Peter Schlemil et son ombre. Par exemple, je nouais une fausse barbe à son menton et je la ramenais vivement devant le miroir. Elle se mettait à rire et disait : « C'est moi avec une barbe. » Le choc avait suspendu l'inhibition. Puis, très vite, elle oubliait. Si je la laissais reposer dix minutes et tentais une nouvelle expérience, elle regardait avec surprise la figure barbue. « Est-ce Daddy? » demandait-elle. J'enlevais alors la barbe. « Ah ! non, c'est Betty, » disait-elle. « Betty s'était mis une barbe... Bonjour, Betty. » Alors elle gesticulait et essayait de passer derrière le miroir.

— Et elle était de bonne foi?

— Qui est de bonne foi? dit le Docteur.

— Le cas est bizarre, Docteur. Mais il est vrai que la connaissance de sa propre image est, pour chacun de nous, imparfaite. Je me reconnais dans un miroir si je m'y vois de face, mais il m'est arrivé de me voir, par un jeu de réflexions multiples, en pied et de profil, dans la glace d'un vestibule, et de me demander avec curiosité : « Qui vient à ma rencontre? » Quand mon tailleur, ou mon coiffeur, me montrent ma nuque ou mon dos, pour me prouver la perfection de leurs coupes, j'ai toujours un moment de surprise. Un jour, un ami m'a fait voir un film qu'il avait pris dans son jardin, pendant une garden-party. Je reconnaissais tout le monde : « Voici Cocteau, » disais-je, « et Marie Bell... Voici Poulenc... et Louise de Vilmorin... » Un vieillard un peu courbé m'étonna. « Qui est ce vieux diplomate? » demandai-je. « Lequel? » — « L'homme au veston marron. Celui-ci. » — « Eh bien ! C'est toi, » dit en riant mon ami. Je fus stupéfait. Je ne me croyais ni si vieux, ni si distingué.

— Êtes-vous distingué, Aurelle? Je ne m'en étais jamais aperçu.

— Moi non plus, Docteur. Sauf ce jour-là... Vous souvenez-vous, Docteur, du peintre Beltara qui fit jadis les portraits de tous les membres de notre état-major? Chacun de nous trouvait admirables les portraits des autres. Mais non le sien. « C'est une diffamation, » disiez-vous devant votre image que je jugeais, moi, ressemblante... Et ce qui est vrai de l'image physique l'est aussi de l'image morale. Nous abritons en notre cœur, avec tendresse, le Personnage que

nous croyons être, mais nous sommes seuls à le croire. Chacun de nous serait stupéfait s'il assistait à une conversation sur lui de ses meilleurs amis, et j'entends de vrais amis. Quant aux ennemis, ils sont trop perspicaces pour être supportables.

— *Connais-toi toi-même,* dit le Docteur, est le plus condamnable des aphorismes. Nul ne peut se connaître lui-même. *Thank God!...* Ce serait un suicide universel. Demandez-vous, Aurelle, ce que serait l'impression de quelque Robinson qui aurait vécu vingt ans dans une île déserte, sans glace ni miroir d'eau, et que soudain l'on placerait devant son image. Il me ferait une crise de désespoir, car son vieillissement subjectif serait presque nul, son vieillissement objectif terrifiant. Nous sommes tous ce Robinson et l'île déserte est notre conscience.

— Il y a eu jadis à Paris, dit Aurelle, une femme très belle, la comtesse de Castiglione qui, au temps de sa vieillesse, avait interdit qu'on laissât entrer chez elle aucun miroir. Elle avait tant aimé sa beauté qu'elle ne voulait pas la voir se défaire.

— Ma folle patiente, dit le Docteur, pour rester jeune, agissait sur son propre esprit ; votre Castiglione atteignait le même résultat en agissant sur le monde réel. L'une supprimait le regard ; l'autre le miroir. C'est toute la différence entre la religion et la science.

Aurelle se leva et chercha un livre sur les rayons.

— Écoutez, Docteur, une phrase de l'*Invitée* de Simone de Beauvoir : *Françoise sourit, elle n'était pas belle, mais elle aimait bien sa figure, ça lui faisait toujours une surprise agréable quand elle la rencontrait dans un miroir. D'ordinaire, elle ne pensait pas qu'elle en avait une...* Et en effet, d'ordinaire, nous pensons peu à l'objet que nous sommes dans le monde. Nous sommes nous-mêmes un miroir qui réfléchit toutes choses, sauf lui-même... Ne trouvez-vous pas, Docteur, que le mot français *réfléchir* est beau?

— Ne soyez pas nationaliste, Aurelle. Le mot anglais *reflexion* a le même sens double, dit le Docteur. Cette idée doit être vieille comme le monde. D'où tant de légendes étranges sur des miroirs qui pensent par eux-mêmes et réfléchissent l'avenir. Relisez Dumas : Cagliostro et sa boule.

— Et d'autres légendes, dit Aurelle sur des images qui se détachent d'une glace et viennent se promener dans la vie. La rencontre de l'homme avec son image est un thème poétique. J'ai vu là-dessus un curieux ballet de Jean Genet sur une musique de Milhaud : *Adame Miroir*. Un jeune matelot dansait devant un jeu de glaces et devenait amoureux de lui-même.

— Le narcissisme, dit le Docteur, est une perversion fort connue. Léonard de Vinci dit quelque part : « L'amour, dans sa fureur, est chose si laide que la race humaine s'éteindrait si ceux qui le font se voyaient. » Léonard se trompe. Il y a au contraire de nombreux hommes qui trouvent un plaisir accru à devenir spectateurs de leurs ébats amoureux. « Moi ! Moi ! » se dit l'amant avec une ivresse de puissance. Dans la plupart des incestes, il y a un élément de narcissime comme on le voit si bien dans le cas de Byron qui n'aima jamais, en sa sœur Augusta, que lui-même.

— A la vérité, dit Aurelle, dans le mythe de Narcisse, le thème byronien me paraît renversé. Le narcissisme y est post-incestueux. C'est parce qu'il pleurait la perte d'une sœur jumelle, trop tendrement aimée, que Narcisse se pencha sur la source pour y retrouver, dans sa propre image, les traits de la morte.

— La morte, dit le Docteur, était son Moi passé. Qui de nous ne se préfère l'adolescent qu'il fut?

— Et que Narcisse, dit Aurelle, ait rejeté l'amour de la nymphe Écho est un autre mythe admirable, ne trouvez-vous pas, Docteur. C'est le refus, par le Moi, de l'Autre qui pourtant ne ferait que nous renvoyer, comme Écho, nos pensées. « Et qui donc peut aimer autre chose que soi-même? »

— Il *faut* aimer autre chose que soi-même, dit le Docteur. Il n'est pas vrai que l'Autre ne soit qu'un écho. L'Autre est un adversaire et c'est pourquoi Narcisse en a peur. Mais l'homme sain ne craint pas l'adversaire, qui est le seul ami possible. Votre Narcisse est un névrosé. S'il était venu me consulter, je lui aurais dit : « Cessez, mon ami, de vous chercher en vous-même. Quittez cette source ; vous finirez par y tomber. On ne se trouve que dans les autres. La sagesse est d'arriver à nous voir tel qu'*ils* nous voient. La vie ne doit pas

être un monologue. La passion, la folie et le gâtisme refusent le dialogue mais, hors des autres, il n'y a point de salut.

— Vous connaissez, Docteur, le *Narcisse* de Valéry : *O semblable et pourtant plus parfait que moi-même?*

— Je vous ai déjà dit, *my boy*, que ma connaissance de la poésie française ne va pas plus loin que Baudelaire et Victor Hugo. Ce qui est déjà très bien pour un Irlandais. Mais le vers que vous venez de citer me plaît. « Semblable et plus parfait, » oui, voilà le danger pour Narcisse, c'est-à-dire pour nous tous. Nous formons de nous mêmes une image que nous croyons ressemblante, et qui est trop parfaite. Le vieillard amoureux refuse de se voir dans le miroir des yeux de sa partenaire ; il y lirait, comme vous disiez tout à l'heure, « la secrète horreur du dévouement. » Il se voit jeune, ou au moins aimable. Le mal a ses degrés. Dans cette pièce américaine que j'ai vue l'autre jour avec vous et qui avait un titre bizarre... *What was it?*

— *Un tramway nommé Désir*.

— Correct... Eh bien ! l'héroïne, au premier acte, se contentait de corriger le miroir par le mensonge. La mythomanie, qui nous exaspère si souvent chez les femmes, naît d'un tel besoin. L'homme se dit : « Mais comment peut-elle raconter sa jeunesse sauvage et brillante quand tout le monde sait qu'elle est née dans un taudis? » C'est justement *parce qu'elle ne supporte pas* d'être née dans un taudis qu'elle invente des chevauchées et des palais. Au début, elle sait qu'elle ment. Si elle cesse de le savoir, alors elle passe de la mythomanie à la folie. La pente est douce de l'une à l'autre et le passage presque insensible. Il lui faut à tout prix une version d'elle-même qu'elle puisse accepter et adorer. Une de mes malades disait : « S'il n'y avait pas la réalité, je serais très bien. » S'il n'y avait pas la réalité, nous serions tous des demi-dieux, un mélange de Don Juan, de Bonaparte et de Tarzan. S'il n'y avait pas la réalité, ma vieille malade aurait pu continuer de croire impunément que le visage du miroir était celui de Betty. Mais il y a la damnée réalité !

— Est-ce bien certain, Docteur? dit Aurelle.

VI

HISTOIRE ET DUODÉNUM

> Le fameux grain de sable qui s'était mis dans l'uretère de Cromwell en serait aujourd'hui promptement évacué ; et quant au nez de Cléopâtre, c'est une affaire de chirurgie esthétique, assez banale en somme.
>
> Paul VALÉRY.

Les arbres du Bois ne portaient plus que de rares feuilles jaunissantes. Dans le vaste ciel, les nuages couraient du Mont Valérien à l'Arc de Triomphe, comme des Walkyries, parmi les éclairs. Le Dr O'Grady sortit sa pipe de sa poche, la bourra, se laissa tomber voluptueusement dans son fauteuil coutumier et, d'un regard de clinicien, soupesa son ami :

— Aurelle, dit-il, faites attention à vous-même ! Vous engraissez. Quel est votre poids?

— Quatre-vingts kilos, Docteur.

— Je ne connais pas les kilos, dit le Docteur. Je compte en *stones* et *pounds*, comme tout le monde.

— Bien, Docteur... Environ 176 livres anglaises.

— C'est beaucoup trop, dit le Docteur. Le danger pour vous, Français, c'est que vous savez trop bien faire la cuisine ce qui vous conduit à manger, non par nécessité, mais par plaisir. En Angleterre, le plaisir étant nul, nous gardons notre ligne. Cela vaut mieux.

— Pourquoi cela vaut-il mieux? Vous vous privez de joies innocentes. Qu'y a-t-il de plus charmant qu'un bon repas entre amis, arrosé de vins bien choisis que les convives savent louer avec poésie, et terminé par un fromage coulant, crémeux, tel que le camembert que je viens de vous offrir?

— Aurelle, dit le Docteur, le colonel Bramble vous aurait rappelé qu'un homme bien élevé ne vante pas son propre camembert. En outre, le plaisir pris à manger est toujours un mauvais signe. Le véritable voluptueux cherche des sensations plus fortes dont les excitations du palais ne sont que

de médiocres substituts. On dit que les bons coqs sont maigres, mais attention ! Ce n'est pas parce qu'ils sont maigres qu'ils sont de bons coqs, c'est parce qu'ils sont bons coqs qu'ils restent maigres. Pourquoi seraient-ils gourmands? La gourmandise est la consolation de l'impuissance.

— Ne peut-il arriver au contraire, Docteur, que les deux plaisirs se complètent? Un souper délicieux, avec une jolie femme, est un prélude.

— Un prélude qui risque de n'être suivi d'aucune après-midi faunesque, dit le Docteur. L'obésité n'est pas favorable à l'amour. Elle enlaidit ; elle fait le souffle court et les mouvements moins agiles. Don Juan n'aimait pas les sucreries.

— Qu'en savez-vous, Docteur?

— Je l'ai soigné. Tenez, tout dernièrement, en Amérique j'ai eu pour patient un homme d'État obèse. J'ai découvert qu'il l'était par compensation. Il vieillissait, perdait son prestige et s'abandonnait. Je lui ai rendu son agressivité ; je l'ai rejeté dans les batailles électorales ; il dépense plus de calories ; il a perdu dix livres ; le voilà rajeuni. Et c'est heureux, car il avait encore de grandes responsabilités... Je vous dirai en confidence, Aurelle, que la santé des hommes politiques américains m'inquiète. Pensez que la paix du monde, et incidemment notre vie à tous deux, dépendent de ces gens-là et voyez-les : Forrestal se jette par la fenêtre ; Sumner Welles tombe sans connaissance dans la neige ; Stettinius, homme en apparence beau et fort, meurt à quarante ans. Wilson et Roosevelt président, l'un et l'autre, aux destinées de la planète alors qu'ils sont déjà des hémiplégiques, avec toutes les déficiences physiques et morales qu'implique cet état. Ne pensez-vous pas que c'est terrifiant?

— Mais croyez-vous que ce phénomène soit propre à l'Amérique, Docteur? Chez vous Attlee n'est pas, que je sache, un homme bien portant.

— Pourquoi *chez vous?* Je suis Irlandais, dit le Docteur.

— Vous êtes sujet britannique. *Votre* chancelier de l'Échiquier a dû se préparer dans une clinique suisse au choc de la dévaluation. Chez nous, les évanouissements de ministres à la tribune de l'Assemblée ne sont pas rares. Quand les sessions des Nations unies ou du Conseil des Quatre réunissent,

en quelque Palais Rose, les maîtres du monde, les cuisiniers constatent avec désespoir que ces gouvernants sont tous au régime. Pas de friture, pas de café, pas de cigarettes. Des tubes de comprimés ou des boîtes de pilules surgissent parmi les verres vides. Ces surhommes sont fragiles comme des femmelettes. Churchill fume de gros cigares, mais il a de grosses bronchites. Molotov, avant d'être promu ou limogé, je ne sais, apparaissait surmené. Il semble que le métier soit malsain.

— Comment ne le serait-il pas? dit le Docteur. Un Clemenceau ou un Lloyd George pouvaient encore se croire puissants. Nous vivons en un temps où les chefs se sentent dépassés par les événements. Tous ces apprentis sorciers, entraînés par les forces qu'ils ont déclenchées, perdent pied. L'angoisse crible leurs estomacs et leurs intestins de profonds ulcères. L'épouvante fait monter leur tension. Ajoutez qu'ils sont mal protégés. Le moindre journaliste peut empêcher le plus grand ministre de dormir. Les souverains de jadis avaient moins d'ennuis avec leur pylore et leur duodénum parce que des lois de lèse-majesté défendaient leurs précieuses santés. Un pamphlétaire qui eût écrit sur Henry VIII le centième de ce que l'on a écrit sur Roosevelt aurait été pendu,coupé en quartiers et exposé tout sanglant à la fureur d'un peuple loyal. Voilà comme on fait les bonnes constitutions ; je l'entends au double sens du mot.

— Bravo, Docteur ! Vous devenez un expert en langue française. « Une bonne constitution, » dit notre Littré, « est celle où tous les viscères remplissent leurs fonctions avec aisance et activité. »

— C'est exactement ce que je souhaite, dit le Docteur.

— Vous ne demandez tout de même pas que soient rétablis, pour les pyloricides, l'écartèlement et la roue?

— Les méthodes me sont indifférentes, dit le Docteur. Je demande que les hommes au pouvoir puissent être critiqués, mais non persécutés. Surtout je voudrais que le corps médical pût garder l'œil sur eux. Pourquoi les Nations Unies ne me nommeraient-elles pas inspecteur des chefs d'État, avec pleins pouvoirs qui me permettraient d'exiger une démission avant l'irrémédiable insanité? Un court examen clinique

m'aurait suffi, dès 1931, pour juger Hitler impropre à gouverner. Que de tourments j'aurais épargnés au monde !

— Et qui inspectera l'inspecteur? dit Aurelle.

Il se leva et alla à la fenêtre. La tempête s'était apaisée ; le soleil émergeait des nuages. Dans les allées du Bois, les voitures d'enfants sortaient nombreuses du sol, comme limaces après la pluie.

— Vous posez, Docteur, un immense problème : celui du chef politique. Comment le choisir? Votre critérium semble être la santé. Mais il y en a d'autres : le génie, la modération, l'abnégation.

— A la vérité, dit le Docteur, je redoute particulièrement le génie. La politique est un art simple. Le chef idéal est un homme moyen. Voyez Truman. Quand le hasard d'une vacance prématurée le mit au pouvoir, toute l'Amérique dit : « Il n'a pas la stature d'un président des États-Unis ! » En fait il a été un chef honorable, populaire, adroit et courageux. Il a su changer d'équipe quand il le fallait. J'espère qu'il reste bien portant, donc modéré. Bref il réussit. Pourquoi? Parce que tout homme moyen (et j'entends par là ni stupide, ni génial) eût réussi. Ce n'est pas un homme qui fait le prestige de la Maison-Blanche ; c'est la Maison-Blanche qui fait le prestige d'un homme. La fonction transforme l'individu à ses propres yeux, et aux yeux des autres. Tel homme qui, dans une conversation libre, se montre timide, devient loquace et même éloquent lorsqu'il fait une conférence. Dès qu'il se voit sur une estrade, il sait que le public l'écoutera ; il prend confiance en lui-même. Ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs. Washington avait besoin d'être un homme extraordinaire pour créer le prestige de la Présidence, parce qu'il n'était pas encore appuyé par une tradition. Ses successeurs ont tous bénéficié d'un préjugé favorable.

— Peut-être, mais certains d'entre eux ont échoué tragiquement. Le prestige de la Maison-Blanche n'a pas sauvé Harding. Et comment pouvez-vous dire, Docteur, que la tribune fait l'orateur? Nous voyons que, dans une assemblée de 600 membres, on trouve à grandjpeine quelques voix éloquentes. La tribune ni l'auditoire ne leur manquent, mais le génie.

— *My boy*, votre ruse dialectique consiste toujours à me faire dire ce que je n'ai pas dit, et à réfuter triomphalement les absurdités que vous m'avez prêtées. Je ne soutiens pas que tout homme moyen fera un bon chef, mais que beaucoup d'hommes moyens révèleront, si on les met au pouvoir, des qualités de chef qui fussent toujours restées ignorées. Encore une fois je ne parle, bien entendu, que des chefs politiques. Lorsque le chef doit posséder une technique déterminée, le choix se trouve limité. Construire un barrage, organiser une armée, briser l'atome, il faut pour ces tâches des hommes de métier. Cela est si vrai que, dès le moment où la technique passe au premier plan, une transmission de pouvoirs s'opère spontanément. Un grand industriel est le patron de son chauffeur, mais que la voiture tombe en panne sur la route, c'est le chauffeur qui devient le patron. C'est lui qui décide, impose son jugement, modifie les projets. Dans certaines situations de guerre, le subordonné compétent assume en fait le commandement. Je me souviens d'un excellent roman américain, *Une promenade au soleil*, qui décrivait le débarquement en Italie d'un peloton d'infanterie. Le lieutenant ayant été tué, un sergent prend le commandement. Mais il est incapable de diriger une opération que l'isolement de sa troupe rend difficile. Que faire? Peu à peu, de ce désarroi, émerge un chef naturel, un caporal qui a le flair du terrain et du combat. Grâce à lui le peloton est sauvé, la ferme prise, la mission remplie.

— Vous reconnaissez donc, Docteur, qu'il y a des chefs naturels?

— Dans une situation déterminée, bien sûr! Vous ai-je jamais dit comment nous nous efforcions, au cours de la dernière guerre, de les découvrir?

— Qu'entendez-vous par *nous*, Docteur?

— Nous, médecins militaires... Vous n'ignorez pas que j'ai été médecin-général de 1940 à 1945, Aurelle?

— Je me mets au garde à vous, Docteur.

— Eh bien! nous formions, parmi les jeunes soldats, des groupes où ne se trouvait aucun chef de droit. Égalité de grade et d'âge. Nous leur demandions d'ouvrir une discussion sur un sujet de leur choix. Puis nous les laissions choisir le

sujet et, pendant le choix, nous les observions. Tout de suite l'un d'eux dirigeait le débat, suggérait des thèmes, aiguillait les volontés incertaines. Je notais ce nom. Le lendemain, je plaçais le groupe sans chef devant un problème de nature différente : organiser un départ, charger des voitures. D'autres hommes se dégageaient de la masse, ou parfois les mêmes. Ceux-là étaient les chefs naturels et nous en faisions des élèves-officiers. Après un examen médical, cela s'entend.

— Ah ! Docteur, vous êtes impénitent. Santé d'abord ! Pourtant Foch a conduit les Alliés à la victoire alors que sa prostate lui donnait mille tourments. Pitt était un malade triomphant. Roosevelt, atteint de paralysie infantile, n'en a pas moins soulevé un monde. J'entends bien qu'il a manqué sa paix, mais il avait gagné sa guerre étant déjà un grand malade.

— Il y a maladie et maladie, *my boy*. Celles qui laissent le cerveau intact peuvent libérer et stimuler la volonté ; celles qui atteignent l'intelligence disqualifient le chef. Cela est évident.

— Et qui tracera, Docteur, la ligne de démarcation entre la maladie exaltante et la maladie déprimante?

— Moi, dit le Docteur.

ANDRÉ MAUROIS.

LETTRE VII
A UN ENFANT DE CŒUR

Mon cher Pierre Schaeffer

Votre roman *Les Enfants de cœur* m'a touché, non certes en tant que roman : rien ne s'y adresse à l'imagination. Je doute même qu'un homme, fût-il très cultivé, s'il a grandi et vécu hors de l'atmosphère catholique, puisse bien entendre de quoi il s'agit. Quand je vous ai connu, vous sortiez d'une de nos grandes Écoles : de l'X, si je me souviens bien. Mais vous étiez surtout un scout ; vous poursuiviez sous le nom de « Routier » le rêve éveillé de votre enfance. La « Route », c'était le miracle de l'enfance prolongé au delà de la puberté. Vous portiez encore à vingt ans votre déguisement de petit garçon. Vous meniez la même ronde autour du même feu de joie et de la même soutane. Vous dirigiez l'équipe des « Rois Mages » et inventiez des farces et des mystères à l'usage des faux paysans de la grande banlieue. Aux « Rois Mages », l'esprit scout et l'esprit de l'X avaient formé un « précipité » d'une saveur singulière et qu'exprime à merveille ce propos que vous rapportez d'un de vos camarades : « Le Seigneur, c'est tout de même un type formidable ! »

Ai-je tort de reconnaître dans le Père qui attisait ce beau feu et que vous appelez le Père Diamant, le Religieux illustre dont la vie apostolique vient tout récemment, et par un providentiel détour, d'aboutir à Hollywood? Nous y reviendrons. Ce que votre livre décrit, c'est un « itinéraire de fuite ». Sans que vous l'exprimiez nettement, nous vous voyons, de page en page, vous arracher à l'enchantement de l'enfance prolongée. Vous découvrez tout à coup que vous êtes un

homme et que la vie est là, non pas simple et tranquille, mais dure, mais criminelle. Il semble bien que pour vous tout ce que l'Église met à la disposition des fidèles ait fait partie de cet enchantement dissipé. Dieu me garde d'avancer que vous vous êtes détourné de la Foi. Il n'empêche qu'en même temps que votre livre j'en ai reçu un autre qui est, paraît-il, devenu votre Bible, et dont vous avez désiré vous entretenir avec moi : les *Fragments d'un enseignement inconnu*. L'auteur, P. D. Ouspensky fut l'héritier spirituel de ce mystérieux Gurdjieff qui groupait au château du Prieuré, près de Fontainebleau, des disciples fanatiques : c'est là que Catherine Mansfield vint mourir, comme dans la bourbe d'un étang une biche blessée à mort.

L'aversion presque viscérale que je ressens pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à la théosophie, la méfiance que m'inspirent les tenants de la gnose et du christianisme ésotérique, voilà qui suffirait à m'interdire toute discussion avec vous sur cet « enseignement inconnu », avant une étude approfondie. Et d'ailleurs, tel n'est pas mon propos. Dans votre cas, cela seul me requiert : un jeune catholique, soumis à certaines méthodes d'apostolat auprès de la jeunesse étudiante, se détourne, vers quarante ans, attiré par une autre sagesse. Et encore une fois, il importe peu que cette sagesse nouvelle n'exclue aucune religion particulière ; le catholicisme seul ne vous suffit plus : voilà le fait qui nous concerne tous ; car il oppose un défi et une négation à la promesse qu'une femme de Samarie, et nous tous à travers elle, reçut du Seigneur, au puits de Jacob : « Quiconque boira de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif. »

Vous avez bu, et vous avez encore soif et vous penchez sur une autre fontaine votre visage déçu. Histoire mille fois répétée, me direz-vous. Mais non ! la plupart des êtres qui s'éloignent du christianisme n'en avaient pas vécu comme vous ; ils renoncent à ce qu'ils n'ont jamais réellement possédé. Vous, au contraire, que vous le vouliez ou non, vous incarnez une faillite : faillite d'une certaine méthode? J'entends bien que chaque cas de cet ordre devrait être étudié à part et exige le secret. Rassurez-vous : je ne veux pas vous entre-

tenir en public de votre vie personnelle, dont j'ignore tout. Il ne nous importe pas de savoir si vous avez manqué à la Grâce, ou si c'est la Grâce qui vous a manqué. Je cherche simplement dans la peinture que votre roman nous donne de ce petit monde scout et routier où vous avez grandi, ce qui était artifice.

Dans un chapitre des *Enfants de cœur*, vous rappelez qu'une nuit j'étais allé camper avec votre équipe et que j'avais assez déplu à vos camarades. Je me souviens comme ils m'avaient eux-mêmes glacé, moi qui suis tout de primesaut, qui contrôle si peu mes humeurs et dont on peut tout dire, sauf que je ne suis pas naturel. Or, ce qui me rendait leur atmosphère irrespirable, c'était précisément le manque de naturel, un comportement qui me paraissait à chaque seconde, machiné : scouts catholiques, mais tout de même garçons qui se voulaient libres et tirant sur leur bouffarde ; et votre aumônier, à la fois camarade et tenu un peu à l'écart, m'observait avec un sourire de coin, en gardant ses distances. La certitude d'appartenir à l'élite de l'élite (étant de l'X) s'alliait chez vous bizarrement à la crainte de n'être pas « à la hauteur ». L'esprit de corps du polytechnicien, l'esprit d'équipe du routier, la pratique de la vertu et de l'apostolat, entretenaient en vous tous, une visible et fort compréhensible satisfaction. Pourtant je vous sentais pleins de méfiance. Vous rôdiez à tâtons autour de certains livres. La littérature vous apparaissait comme un lieu de rencontre possible avec les esprits de l'autre race, avec « les fins qui ne sont que fins » dont parle Pascal ; mais il sautait aux yeux que vous n'étiez pas à votre affaire : empêtrés de vos complexes, cobayes tout désignés pour les expérimentateurs spirituels de l'espèce du fameux Père Diamant.

Dieu me garde, mon cher Pierre Schaeffer, de juger ce Religieux qui a consacré aux jeunes gens le meilleur de sa vie. Je ne doute pas qu'il en ait orienté un grand nombre vers la lumière, ce qui suffit à sa gloire en ce monde et dans l'autre. Il reste pourtant que vous étiez « préparés », en vue d'une certaine expérience qui réussissait ou ratait selon le cas. Je me rappelle un livre de ce Père (le récit d'un pèlerinage de routiers à Rome) où on le voit aux dernières pages prendre un garçon à

bras-le-corps et le jeter tout vif dans le brasier de Dieu. Je ne pus me défendre, à cette lecture, d'évoquer le taureau de Phalaris. Les visibles délices du sacrificateur que trahissait chaque mot, avaient éveillé en moi une inquiétude qui ne s'est pas dissipée avec les années.

Inquiétude qui ne touche pas à l'essentiel : le Fils de l'homme demeure toujours pour moi le Fils de Dieu ; c'est sur la méthode qui vous a été appliquée que je m'interroge. Ramené à sa donnée essentielle, le problème que je me pose à propos de vous est celui-ci : du point de vue de la Foi, il existe au départ entre la Grâce et chaque âme appelée, des échanges dont l'âme demeure le seul témoin et l'unique objet. C'est le « moi et mon Créateur » de Newman. Ce qui vient du dehors : exercices collectifs, rites d'un groupe, prétend aider à ce qui se passe au dedans. Mais dans quelle mesure l'expérience intérieure est-elle servie, est-elle faussée par ces initiatives? J'entends bien qu'elles ont pour but de susciter des sentiments qui peuvent ne pas exister encore : il s'agit de provoquer le dialogue entre la créature et le Créateur, rendre le cœur sensible à Dieu.

C'est dans ce sens que Pascal nous invite à incliner l'automate : « Car il ne faut pas se méconnaître, écrit-il, nous sommes automate autant qu'esprit. » Je regimbe ici contre Pascal. Il vient un moment, et vous en êtes un exemple, où l'esprit finit par juger l'automate auquel nous l'avons lié. L'automatisme scout n'a pas eu raison de votre angoisse. Vous vous êtes défié de votre vie religieuse dès qu'elle vous est apparue comme liée à un mécanisme mis au point par des spécialistes qui savaient en jouer, d'autant mieux qu'ils avaient affaire à un jeune gibier sans défense et sans ruse.

Il faut donc remonter à la source, en deçà de toutes les ferveurs provoquées. Il faut nous en tenir à l'unique authenticité de la Foi : la Foi dans les ténèbres, le crucifiant bonheur que le Christ annonce à Thomas : « Heureux ceux qui ont cru et qui n'ont pas vu... » qui n'ont pas vu, qui n'ont pas senti, qui n'ont pas touché, qui n'ont pas été illuminés. Tout ce qui est sensible vient de la périphérie et la concerne : Quelle est la part de Dieu dans ce qui est provoqué? Le moins authentique, dans l'histoire de Pascal, peut-être que

ce sont ses pleurs de joie. Ce dont vous vous êtes détaché, cher Pierre Schaeffer, ce n'est pas du Christ, mais d'un système d'émotions suscités à propos du Christ : c'est d'une technique. J'admets que chez des garçons frustrés des satisfactions de la chair, il paraisse nécessaire d'y substituer des contentements qui pour être spirituels intéressent aussi le cœur. Et je ne nie pas qu'ils puissent quelquefois venir de Dieu. Mais comment le savoir puisqu'ils sont le résultat d'un certain mode de vie : d'un automatisme? Peut-être au déclin de l'âge, sommes-nous mieux préparés à comprendre, dans la créature, la grandeur d'un amour qui n'attend de Dieu aucun échange sensible, qui n'exige pas de réponse. Certes, alors que dans l'amour humain, s'il l'éprouve encore, le vieillard n'ignore pas qu'il n'a rien à attendre, rien à espérer, s'il se tourne du côté de Dieu au contraire il garde sa foi en l'Amour infini dont il se sait l'objet, bien que de là non plus, rien ne lui vienne qui concerne le sensible.

Je crains que presque tout ce qui fut effusion dans notre vie religieuse, ne soit à biffer. Notre grandeur tient dans cet amour d'adoration que suscite en nous le *Deus absconditus*, le Dieu caché, le Dieu inaccessible, le Dieu insensible au cœur. A la limite, il y a l'étonnante parole de Dostoïevski dans une lettre écrite à sa sortie du bagne (et qu'il devait mettre, vingt ans plus tard, dans la bouche d'un de ses *Possédés*) : « Si quelqu'un me prouvait que le Christ est en dehors de la vérité et qu'il serait réel que la vérité fût en dehors du Christ, j'aimerais mieux alors rester avec le Christ qu'avec la vérité. » Et nous savons bien qu'aucune puissance au monde ne pourra nous apporter cette preuve, puisque le Christ est la vérité. Mais nous sommes résolus d'avance à n'être séparés du Christ par rien, quoi qu'il arrive, ni par son absence apparente, ni par son silence, et à n'avoir recours à aucun subterfuge qui puisse nous donner le change. C'est le cri de saint Paul que le dernier des chrétiens a le droit de reprendre dans les ténèbres de sa foi sans consolation : « Qui nous séparera de l'amour du Christ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? Mais dans toutes ces épreuves nous sommes plus que vainqueurs, par celui qui nous a aimés. Car j'ai l'assurance que ni la mort, ni la vie,

ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. » Il faudrait ajouter : ni le silence, ni la nuit.

Cher Pierre Schaeffer, à la pauvre alouette, une fois le miroir brisé, il reste le soleil du Christ que nos yeux de chair ne voient pas : ce soleil dans les ténèbres. Et la pauvre alouette continue de céder à l'appel du premier charmeur venu ; traînant encore à la patte les ficelles rompues du Père Diamant, elle volète autour d'un mystagogue. Mais notre histoire avec le Christ ne peut comporter que deux protagonistes : lui et nous, — et entre les deux un interprète, l'Église de Simon-Pierre, l'Église de l'imposition des mains, détentrice des maîtres-mots qui consacrent et qui délient.

Voilà, cher enfant de cœur, les pensées qu'a inspirées la lecture de votre livre au vieil enfant de cœur que moi-même je suis resté.

François MAURIAC

POÈMES

C'EST TOI QUI M'AS FAIT

C'est toi qui m'as fait : ton œuvre périra-t-elle?
Refais-moi maintenant car ma fin s'accélère,
Je galope à la mort, elle galope à moi,
Et sont tous mes plaisirs comme le jour d'hier ;
Mes yeux obscurs nulle part n'osent se tourner :
Le désespoir derrière et, par devant, la mort
Projettent la terreur ; ma faible chair pourrit
De son péché, ce poids qui l'attire en enfer.
Je n'ai que toi, là-haut, et lorsque tu permets
Que vers toi je regarde, alors je me relève ;
Mais le vieil ennemi subtil si fort me tente,
Que j'ai peine, tout seul, à tenir, fût-ce une heure.
Ta Grâce peut m'ailer pour prévenir son art,
Et toi comme un Aimant tirer mon cœur de fer.

VOICI LE DERNIER ACTE DE MA PIÈCE

Voici le dernier acte de ma Pièce. Ici
Le ciel fixe mon dernier mille, et ma très vaine
Course, encor que rapide, à ce minime espace,
Ce dernier pouce de l'empan, ce reste ultime.
Et Mort gloutonne, en un éclair, séparera
Mon corps, mon âme, et j'entrerai dans le sommeil ;
Mais l'éternel veilleur en moi verra la face
Dont la terreur déjà disloque mes jointures !

Alors, comme mon âme, au ciel son berceau, vole,
Et mon corps fait de terre en terre va dormir,
De même mes péchés — c'est bien leur dû ! — retombent,
Cherchant à m'attirer dans leur foyer : l'enfer.
Déclare-moi donc juste : ainsi purgé du mal,
Je laisserai le monde, et la chair, et Satan.

AH ! FAIS BRÈCHE EN MON CŒUR

Ah ! fais brèche en mon cœur, Dieu Trine ! Jusqu'ici
Tes coups, tes souffles, tes rayons ne sont que baumes.
Pour me mettre sur pied, terrasse-moi ; déploie
Ton bras pour me briser, broyer, brouir, refondre.
Je suis Ville usurpée dont un autre est le maître,
Et je peine pour t'y admettre ; hélas ! en vain.
Raison, ton gouverneur en moi, me défendrait,
Mais, captive, se montre ou faible ou déloyale.
Je t'aime tendrement, je voudrais être aimé,
Mais à ton ennemi j'ai promis alliance.
Désunis-moi, défais, romps à nouveau ce nœud.
Ah ! mets la main sur moi, jette-moi au secret:
Si tu ne m'asservis, jamais ne serai libre,
Jamais chaste, si tu ne me fais violence.

JOHN DONNE.
(Traduit par Jean Manbrino.)

John DONNE (1573-1631) élevé dans la religion catholique se convertit à l'anglicanisme en 1615, devint un prédicateur célèbre et mourut Doyen de Saint-Paul. Dans sa jeunesse il avait vécu dans le monde, beaucoup voyagé et participé à deux expéditions guerrières, à Cadix et aux Açores. A vingt-sept ans il s'était marié secrètement, avait été emprisonné sur la demande de sa belle-famille. Ses poèmes de jeunesse n'ont été vraiment connus qu'après sa mort, en 1633. Certains sont satiriques et de la plus classique inspiration mais écrits pourtant dans un style original, avec des coupes et des enjambements singuliers. Mais les plus importants sont ses poèmes d'amour et ses poèmes religieux. Hanté par le lien de l'amour et de la mort, il a voulu introduire la dimension de l'éternel au sein des plus passagères aventures. Et, au delà des jeux scholastiques et théologiques qui sont comme la carapace de sa poésie, il atteint souvent au plus émouvant dépouillement — à une profondeur lucide toute « moderne » que l'on retrouve aussi dans ses meilleurs sermons.

L'AMOUR A DÉSERTÉ LA TERRE

Vers l'entropie généralisée

L'Homme est le « vice-roi » de la Création qui lui a été commise pour « multiplier », remplir la Terre, « la soumettre » et « dominer sur tout animal ». Notre Terre est une symphonie inachevée, aussi l'homme doit-il non seulement — en premier — mettre en valeur en lui-même, l'Œuvre de la Création, développer son corps, son âme, et son esprit, mais encore continuer, autour de lui, l'œuvre de son Créateur, « hominiser » cette Création !

Comment se fait-il qu'aujourd'hui, au lieu d'être un *jardinier*, il donne l'impression d'être un *pirate?* et que sa conquête des choses se présente comme une guerre au Créateur?

Jusqu'à l'exacerbation de la période machiniste, on ne détruisait pas le sol, on ne tuait pas la terre « inconsciemment ». Au lieu des immenses déforestations américaines, les bénédictins aménageaient leur clairière, ensemençaient de poissons les lacs qu'ils creusaient, de céréales les champs qu'ils ouvraient progressivement. Certes, l'histoire a connu les dévastations méthodiques du Kharassan et de l'Afghanistan par Gengis-Khan et du Séistan par Tamerlan. Mais il s'agissait de guerre contre les hommes et non de volonté dirigée *contre* la Terre. Bien au contraire. « Lorsque Gengis-Khan eut conquis le Kan-Sou, ses généraux lui font observer qu'on ne sait que faire de toutes ces terres cultivées et que la conquête, dans ces conditions, est inutilisable. Le mieux serait, comme dans l'Inde orientale, de massacrer toute la population paysanne, pour que les champs laissés en friche puissent retourner à l'état de steppe, *à la dignité de pâturage* (1). » Pour ces nomades, il s'agissait d'une sage économie en vue du plus grand bénéfice des troupeaux mongols !

Depuis deux siècles, c'est inconsciemment, ou plutôt a-consciemment, que l'homme se comporte. Son exploitation à blanc du sol et de « l'herbe verte », son gaspillage des res-

(1) GROUSSET : *Bilan de l'Histoire.*

sources minérales, son esclavage des animaux et de ses semblables, sa peur des contacts et sa production d'ondes nocives de toutes sortes, son invention d'animaux mécaniques perfectionnés, sa pollution de sa propre atmosphère et de ses propres eaux, sa falsification de ses propres aliments, au lieu d'accomplir la Création, semblent au contraire conduire au Désordre, au retour à « La Terre informe et vide ».

Au lieu d'une Évolution toujours créatrice, tout semble régresser vers une Entropie généralisée, car le nivellement des valeurs organiques vers l'inorganique entraîne la dégradation des valeurs esthétiques et spirituelles. C'est un recul de mille millions d'années qui nous ramène à l'époque du Monde minéral antérieur à la cascade des résurrections de la Vie.

Que s'est-il donc passé et comment l'Homme, résumé du Cosmos, Microcosme, est-il en passe de détruire sa souche et de se détruire lui-même? Comment est-il donc devenu « le grand principe d'incohérence et de douleur » demandera A. Frank-Duquesne (1)?

Certes, dans l'histoire, ce n'est pas la première fois que l'homme rend esclaves ses semblables ou les animaux, ni qu'il dévaste la Terre. Mais c'est la première fois qu'il se chasse lui-même de son propre Jardin d'Éden.

Une telle imbécillité provient d'un manque d'amour et d'un manque d'amour généralisé. Jadis, en Islam, lorsqu'on bâtissait, on plantait des arbres, maintenant l'indigène, comme on dit, n'aime pas les arbres. On vous répète cela au Liban comme en Égypte, on vous le redira dans la Pampa comme au Mexique ou en Amérique du Nord.

L'Amour a déserté la Terre.

L'assassinat de la terre

Un coin de la Caroline du Sud, riche en minerais de cuivre, était couvert de forêts vierges jusqu'à ce que l'exploitation du minerai commençât. Lentement, la fumée a tué la végétation environnante, sur une superficie de 50 miles carrés. L'érosion est intervenue pour ravager ce territoire, qu'on ne peut même plus traverser à cheval, car les ravines qu'elle a creusées atteignent une profondeur de 3 à 6 mètres. L' « exploitation » a fabriqué un véritable désert (2).

(1) In son remarquable *Cosmos et Gloire*.
(2) *L'Expérience de la Tennessee Valley Authority*, par Douchon D. Dohtchevitch.

La ville minière de Duck-Town en a-t-elle profité? Non, car le limon glissant de versants dépourvus de protection est venu emplir les cours d'eau, tuant les poissons qui y vivaient. La rivière perdit toute la valeur qu'elle avait pour les hommes, pour les animaux et pour l'industrie, tandis qu'en aval de Ducktown le réservoir d'une centrale électrique s'embourbait. De toutes les ressources de Ducktown, *une seule :* le cuivre, avait été développée. *Toutes les autres avaient été détruites du même coup.*

L'expérience de la Tennessee Valley, que l'on présente souvent comme une entreprise prométhéenne, n'est nullement un acte positif d'hominisation, comme nos clairières bénédictines, mais tout simplement une cure, un essai de guérison, des blessures causées à la Terre.

Dans toutes les parties particulièrement pluvieuses des U. S. A. le défrichage des terres, a été effectué sans souci d'elles-mêmes. « Les grandes quantités d'eau absorbées auparavant par les vastes forêts se sont déversées sur les pentes douces des collines, et la terre emportée par les eaux fut jetée par elles à la mer... » Aussi : « En un an, jusqu'à 260 tonnes de terre par hectare furent lavées et emportées » à la mer d'après la Station expérimentale de Béthany (1).

A la mer sont jetées aussi toutes les richesses indispensables à la végétation. En notre civilisation hyper-urbanisée, tout est emporté vers les villes — comme jadis les esclaves — et tout y est détruit. Toutes les richesses contenues dans les graines telles que le blé, le froment, les plantes ligneuses ou huileuses, dans la viande, le lait, les os des animaux, sont détruites, brûlées ou ensevelies à jamais ou jetées dans les égoûts. Elles s'en vont à la mer, *Elles ne retournent jamais à la Terre.*

Le phosphore — dont les réserves mondiales sont limitées — est un aliment essentiel à la vie. On ne peut lui en substituer un autre, ni dans l'organisme des animaux, ni dans les plantes dont les racines, lorsqu'elles en sont privées, s'affaiblissent et ne tiennent plus au sol. Aussi les dirigeants de la T. V. A. ont-ils proclamé : « Nous avons traversé de nombreux âges, nous pouvons passer de l'âge charbon-acier (coal-steel age) à l'âge électricité-alliages (electricity-alloys age) mais nous ne pourrons jamais sortir de l'âge du Phosphore. » Le total des réserves de phosphore du monde serait vite épuisé si

(1) 130 millions d'hectares sont balayés chaque année aux États-Unis par les tempêtes de poussière. Un seul grand ouragan en 1934, emporta 500 millions de tonnes de terre meubles dans les États de Nebraska et de Dakota, le sol fut soulevé et emporté sur une profondeur allant jusqu'à 70 centimètres. laissant la roche à nu (R. Furon : *L'érosion du sol*. Payot 1947)

l'on se contentait de continuer à remplacer les pertes dues à la désorganisation actuelle de notre vie, par des extractions toujours nouvelles. Sachant cela, on ne sourit plus du Jaune faisant des kilomètres pour aller restituer à son champ les matières organiques qu'il lui a empruntées ; et clore ainsi le cycle de l'azote. Aucun engrais chimique ne peut remplacer les colonies microbiennes de « l'honnête et vivant fumier », ce qui commande donc un équilibre entre les Animaux et la Terre, qu'on ne peut escamoter.

En dehors de ces destructions imbéciles, les politiques agricoles dites rationnelles n'ont pas mieux réussi. Le coton a formé la base du commerce extérieur des U. S. A. C'est lui qui a créé « la balance commerciale favorable pendant des années » déclare D. Lilienthal, « c'est lui qui a permis la construction des chemins de fer transcontinentaux et de la grande industrie. Le Sud a nourri le nerf des industries de la nation. Mais le Sud a payé lourdement la rançon et sa contribution à l'ascension rapide des U. S. A. — *impossible à imaginer sans cette étrange plante* — lui a coûté cher. Les planteurs vendaient leur coton sur un marché mondial et ils achetaient leurs marchandises sur un marché protégé artificiellement. Et bien que l'on puisse défendre les avantages du protectionnisme pour le Sud, plus tard il fut clair que c'était négatif. C'est le sol du Sud qui a payé, car *avec chaque balle de coton emportée fut enlevée pour toujours une partie précieuse de la Terre.* »

« Ce fut la même chose pour le tabac et les céréales qui n'absorbent pas l'eau et épuisent les terres les plus fertiles (1). » Et aussi l'expérience confirme la lucide vision de l'économiste américain Carey. Celui-ci, il y a un siècle, avait dénoncé la fuite de la matière organique dans le circuit américain.

Et c'est la même chose en Amérique du Sud et en particulier dans l'état de Sao-Paulo où le café a latérisé les sols et où l'on voit la terre partir au fil du Grand Parana pour aller augmenter les limons du delta Argentino-Uruguayen du Rio de la Plata. Tandis que par suite de l'érosion éolienne, la Pampa argentine, elle-même, perd son extraordinaire fertilité.

Le même phénomène se produit en Chine. L'érosion s'aggrave. Dans le corridor du Kan-Sou — précisément épargné par Gengis-Khan — les pluies torrentielles des hautes montagnes emportent la couche superficielle très riche mettant à nu le lit de cailloux sous-jacent. De même, dans le Sét-

(1) Discours devant *The Institute of Public Affairs of the University of Georgia* du 29 août 1936.

chouan, le Kouang-Si, le voisinage de la Grande Muraille, etc...

La terre rouge de Madagascar, si poudreuse, a été latérisée. Le passage d'une auto y soulève un nuage de deux-cents mètres de long. Et la même chose commence à se produire en certaines parties de l'Afrique du Nord, telle cette route d'Oran à Tlemcen, toujours coupée par les pentes en friche qui s'écroulent. Au Liban, où il n'y a plus qu'un bosquet de cèdres, les terrasses négligées laissent fuir le sol. Et que dire de l'Afrique tropicale et de l'Afrique du Sud où le désert de Kalaari s'étend sans cesse ! Partout c'est l'érosion qui ravine les sols par suite de la déforestation, du surpâturage ou de la culture extensive.

Et là où la Terre est perdue, l'eau l'est aussi.

Il faut insister sur ces erreurs, car les Européens, travaillés par la tentation de l'exotique, imaginent les Amériques comme des Paradis où de jeunes premiers d'Hollywood obtiennent des résultats mirifiques sans payer de rançon.

Or la rançon est lourde, et le jardinier du Fleuve Jaune, comme notre hortillonneur picard, est autrement sage. La « religion du succès » commence à être sérieusement mise en doute dans le subconscient de l'américain. Il en sera bientôt de même de la religion prométhéenne soviétique, qui use pour l'instant des humus inexploités, mais s'engage dans la pente fatale des « transformations déterminées » avec la « génétique nouvelle » de Lyssenko ! La Terre se chargera de la ramener à la raison.

C'est pourquoi l'U. N. E. S. C. O. cette année a invité le Monde entier à réfléchir sur ce thème : *Les hommes et leur nourriture.* En premier, Aldous Huxley a dénoncé *la double crise.* Alors qu'actuellement les ressources mondiales ne suffisent pas à faire vivre la population mondiale, cette population ne cesse d'augmenter tandis qu'avec l'érosion croissante diminue la fertilité des pauvres 8 % cultivés de notre surface terrestre.

Les réponses de Sir John Russel ne sont absolument pas convaincantes. Néanmoins, on peut penser que l'augmentation de 200 millions d'individus en dix ans, ce qui conduirait à la masse monstrueuse de 3 milliards d'êtres humains en l'An 2 000, est une extrapolation erronée. J'estime que l'augmentation du chiffre traduit celle de la précision du recensement autrement dit l'accroissement de l'inquisition bureaucratique mondiale. Il y a tout de même eu « 100 millions de morts », ainsi que l'a dénoncé Gaston Bouthoul, lors de la dernière guerre. Aussi malgré l'accélération du vieillissement et la poussée reproductrice consécutive à toute guerre j'ai peine à croire à la réalité de ces 200 millions

d'augmentation. Le plus sage serait d'avouer une méconnaissance totale en ce qui concerne l'Asie tout entière.

Ceci posé, il n'en reste pas moins vrai qu'on peut se demander avec inquiétude si l'on ne va pas à une famine croissante avec l'accroissement de natalité des peuples asiatiques et nord-africains. Seules des méthodes de cultures antimodernes, antibourgeoises, anticapitalistes (1), des méthodes de jardiniers comme en ont créé les chinois ou les bantous peuvent augmenter la fertilité sans ruiner le sol et permettre de se nourrir *en travaillant de plus en plus*, soulignent tous les observateurs.

Car attention, la *spéculation* et la *monoculture* à usage d'exportation ne sont pas seules mortelles. L'augmentation du *rendement* le devient dès que l'on dépasse un certain optimum. Comment a-t-on pu imaginer autre chose qu'une courbe en cloche dans un fait biologique !

Lorsque le sol s'y prête, précise la F. A. O., « des ouvrages d'irrigation et de drainage bien construits déterminent un accroissement sensationnel de la production agricole. Dans certains cas, cependant, le prix de revient de la construction et de l'entretien de ces travaux dépasse la valeur de l'accroissement du produit et le résultat est une diminution du capital total, y compris la diminution de fertilité du sol due à l'accroissement de l'alcalinité et de l'érosion par le vent et l'eau (2). »

Aussi depuis cette année l'attention des gouvernements de toutes les nations est-elle attirée par la F. A. O : dès que l'homme détruit l'équilibre ancien des sols jeunes, *quelques années suffisent à amener* — par suite des modifications saisonnières dues aux cultures — *des changements qui, d'ordinaire, sont la conséquence d'une exposition millénaire* à des influences climatiques, biologiques et topographiques.

L'érosion est pire que la guerre. Telle est la réponse de la Terre à l'agression des exploiteurs. On peut rétablir des villes détruites, on ne refait pas un sol.

Le mépris de l'animal

Depuis longtemps, l'homme occidental a perdu sa fraternité envers les « âmes adolescentes » de la « Cité harmonieuse » de Péguy sur lesquels nous devrions exercer, avec bonté,

(1) N'oublions jamais que comme l'a dit Péguy « Moderne, capitaliste et bourgeois, » sont des termes exactement synonymes.

(2) *Conservation du sol.* Rapport de la F. A. O. de décembre 1948 à l'O. N. U.

notre « droit d'aînesse ». Et pourtant, chacun sait que celui qui vit avec des animaux familiers — lapins ou bambis, tortues ou autruches — développe ses qualités affectives. Il ne les développe, bien entendu, que s'il s'agit de groupes d'animaux suffisamment restreints, pourvu qu'il ait de ceux-ci une connaissance personnelle ; — l'échelle jouant là comme ailleurs.

Sans parler du tueur des abattoirs de Chicago, pour les « arreadores » de la Pampa, poussant devant eux les milliers de têtes de leur arreo noir et roux, il n'y a plus *des* animaux, il y a *du* bétail. Les grands nombres rendent impossibles toute affectivité et les cadavres des bêtes mortes — qu'on ne se donne même pas la peine d'enterrer — balisent leur passage. Comment pourraient-ils éprouver le même amour que celui de l'Arabe pour son chameau, de l'Esquimau pour ses chiens, du Chinois pour son grillon, de notre Berger pyrénéen pour ses moutons, sans parler du respect sacré de l'Indou pour tous les « vivants animés ».

Dans notre monde implacable, après l'homme, l'animal, lui aussi, deviendra un rouage dans une machine en acier et ce sera la traite mécanique. Il réagira, comme l'homme ; comme lui, il ne se « donnera » pas, retiendra son lait, tandis que s'il est en confiance, trait par une main amie, son rendement augmentera de près de moitié (1).

Quelle cruauté chez ces aviculteurs du Nord, qui, afin de forcer la ponte, soumettent à un éclairage aveuglant leurs petites poules blanches qui ne connaissent plus la nuit. Mais il suffit de lire les descriptions de nos physiologistes : coupeurs de pattes de grenouilles ou « décérébreurs » de chats, pour voir qu'ils ne le cèdent en rien aux exploiteurs des animaux. Aussi la vie leur cachera-t-elle toujours ses plus profonds secrets.

Quelle inconscience dans la récente campagne pour « l'insémination artificielle » ; s'imagine-t-on pouvoir berner la nature?

Ne peut-on juger de la bonté d'un homme suivant sa conduite envers les animaux : celui qui veut consciemment faire le mal les haît parce qu'eux restent toujours « dans leur ordre » et témoignent ainsi d'une muette réprobation à ses dérèglements.

Et la confiance que vous accordent des animaux non domestiques n'est-elle pas le plus doux témoignage pour l'homme?

(1) D'après des expériences poursuivies durant trente ans en Prusse sur un troupeau sélectionné voici les résultats : traite mécanique 7 litres ; main d'homme 11 litres, main de femme amie 12 litres.

Eux ne se trompent jamais, ni vos titres, ni votre richesse ne peuvent faire illusion. C'est à votre être propre qu'ils accordent leur amitié, c'est à votre bonté réelle qu'ils se confient.

Il suffit d'observer nos petits citadins dans un jardin zoologique. Combien ne pensent, bien à l'abri derrière une grille, qu'à exciter les animaux, et combien de parents leur enseignent-ils qu'ils ne sont que les créatures d'un même Père !

Quel rapport y a-t-il entre la Chasse des Magdaléniens — jadis nécessaire — et le forçage en Jeep des nancous que l'on fusille à bout portant?

Pourtant le grand poète libanais Khalil Gibran nous dit :

Plût au ciel que vous puissiez vous nourrir du parfum de la Terre et comme une plante, vous sustenter de lumière.

Mais puisqu'il vous faut tuer pour manger, et ravir au nouveau-né le lait de sa mère pour étancher votre soif, que ce soit alors un geste de dévotion.

Et que votre table soit un autel sur lequel les purs et les innocents de la forêt et de la plaine soient sacrifiés à ce qui est encore plus pur et plus innocent en l'homme.

Quand vous tuez une bête, dites en votre cœur :

Par la même puissance qui t'immole, moi je suis immolé et moi aussi je suis condamné.

Car la loi qui te livre à mes mains me livrera à une main plus puissante.

Ton sang et le mien ne sont que la sève qui nourrit l'arbre du Ciel (1)*!*

Et quasi des antipodes, les Navahos de l'Arizona lui font écho en répétant : Tout être vivant perpétue sa propre vie en absorbant la vie d'un autre être, l'essentiel est d'être en accord avec celui qui se sacrifiera en lui. Si vous cueillez une fleur, détruisant ainsi la beauté, agissez avec respect, excusez-vous par une courte prière, ou mieux chantez, pour vous faire pardonner en créant à votre tour de la beauté.

Comment retrouver nos frères

Comment retrouver les accents de François — le petit Français — d'Assise? Comment faire revivre « la mansuétude qu'a connue le XIIIe siècle, ce pouvoir de la bienveillance et de la pureté qui désarme la méfiance, endort la guerre

(1) *Le Prophète.*

invétérée que l'homme et la nature se font depuis la chute (1) ! »

Si les structures concentrationnaires atomisent l'homme, si la monoculture assassine la terre, *les grands nombres rendent impossible tout amour* entre l'homme et ses animaux domestiques. Il ne mérite plus ce beau nom de berger, il est un esclavagiste comme les autres. Les grands nombres entraînent cette perte de contact qui détruit le psychisme humain, d'ailleurs, autant qu'il rabaisse le règne animal (2).

Seules, des *réformes de structures* pourront fournir des conditions favorables à une nouvelle amitié. Toutefois, en attendant, il faut réapprendre aux hommes à aimer leurs frères cadets, leur apprendre à les connaître en les « nommant » par rapport à lui : l'aîné.

Que nous importe en effet, qu'il y ait des coelentérés, des échinodermes ou des bryozoaires? La seule classification qui puisse nous toucher est celle qui nous ouvre à des possibilités d'amour.

Il me semble que la plus simple vise à distinguer les *animaux « qu'on appelle sauvages »* et qui sont en réalité indépendants, *les animaux familiers, et les animaux domestiques*... et à constater l'absence de distinctions durables.

Il n'est guère d'animal, qui, de sauvage, ne puisse devenir familier y compris les scorpions, voire l'araignée veuve des tropiques. Toutefois les animaux venimeux étant écartés par prudence, ce ne sont pas les plus grosses bêtes qui seront les plus difficiles à apprivoiser — mais plutôt les plus craintifs, lièvres et antilopes. Cependant, il sera plus aisé d'avoir chez soi une tortue ou un serpent-corail qu'un rhinocéros — si délicatement puisse-t-il manger en votre main.

La distinction classique entre animaux *nuisibles* et *utiles* semble se dissoudre d'elle-même. Les reptiles sont évidemment nuisibles à celui qui se promène sans bottes en forêt ou sur des rochers, mais à l'Institut des Serpents de Saô-Paulo ils abandonnent sagement leurs gouttes de venin comme antidote.

Certes, le groupe des rongeurs — en pleine évolution et à rapide multiplication — nécessite des battues. Mais ne joue-

(1) Louis GILLET : *Sur les Pas de saint François*, 1926.

(2) Avant l'arrivée des Européens sur le continent américain, on estimait qu'environ 50 millions de bisons vivaient dans les plaines. En 1905, parvint la nouvelle à peine croyable qu'il n'en restait même pas 500 aux U. S. A. La création de parcs nationaux empêche la disparition de l'espèce, à l'heure actuelle l'effectif du troupeau des parcs-refuges est remonté aux environs. de 6 000. Ne parlons pas des bisons d'Europe, en nombre de 93 en 1947 (F. Osborn *Our Plundered Planet*, Little Brown and Co, Boston 1948.)

t-il pas son rôle. Tout comme le charognard qui, sur les terrasses de Lima ou les palmiers de Baranquilla, attend pour remplir sa mission de nettoyeur !

Parmi les feux d'artifices de la Création, parmi tous ces possibles qui suivent strictement leur moralité propre, comment nous ériger en juge, comment « séparer »? et Isaac de Ninive ne cessait-il pas de « prier aussi pour les animaux, même pour les reptiles » !

En liberté, les animaux d'espèces différentes ne semblent guère — en dehors des cas bien connus de parasitisme ou de symbiose — frayer ensemble et cela est confirmé par les lois de l'hérédité qui les régissent. En voisinage forcé, il se lie de véritables fraternités entre un kangourou et un cerf, un rhinocéros et un gnu. Vis-à-vis de l'homme — qui les résume tous — l'attraction est toujours positive. C'est purement une question d'amour de la part de l'homme qui entraîne, chez les mammifères supérieurs, autre chose que de simples réflexes conditionnés. Qui ne sait qu'un chien, un cheval peuvent pleurer quand on les quitte?

Cet amour dépend de l'homme et des idées qu'il projette autour de lui. Pourquoi le Chinois aime-t-il la cigogne immobile en quelque étang, parce qu'elle est pour lui le symbole du solitaire et du lettré? Pourquoi aimons-nous la coccinelle — qui est un véritable tigre pour les pucerons et les cochenilles — sinon pour sa petitesse et pour la beauté de ses sept points noirs sur fond rouge? Pourquoi aimons-nous les papillons, sinon pour leurs couleurs, les oiseaux pour leur chant, les lucioles parce qu'elles sont des étoiles filantes sur terre?

En général, ce sont les idées que l'homme se fait sur l'harmonie des formes qui le guide. Et celles-ci coïncident avec l'évolution des espèces. Il n'est que d'observer l'évolution des Proboscidiens, pour voir combien l'Elephas Anticus est plus élégant que le Mammouth. Cependant, l'exacte proportion des défenses n'est acquise qu'à notre époque. On trouve le même résultat en étudiant la morphologie du cheval dont la phylogénèse est particulièrement bien connue. Ce qui était « bon », à partir de l'homme, devient « très bon ». L'anthropomorphisme du milieu est préparatoire à l'hominisation de la nature par l'homme ; c'est la même force créatrice qui doit continuer vers « toujours plus de beauté ».

Presque toutes les bêtes peuvent devenir familières, quelques-unes sont domestiquées ou domesticables. La *domestication* pose de graves problèmes moraux. Tout d'abord, à leur ordre naturel nous substituons des « mœurs » hominisées leur créant des responsabilités, puis nous demandons à ces bêtes libres de partager notre faute, de « gagner notre pain

à la sueur de *leur* front ». Tout cela réclame, en échange de notre part beaucoup d'amour. On ne semble guère s'en rendre compte (1).

Au temps de Moïse, le bœuf était élevé à la dignité d'être raisonnable. Le *Livre de l'Exode* prévoit des dommages causés aux hommes ou à d'autres animaux par un animal « méchant », autrement dit susceptible d'un jugement moral à son égard, et en conséquence condamné comme une personne : « Si un bœuf frappe de sa corne un homme ou une femme et que mort s'ensuive, le bœuf sera lapidé et on n'en mangera pas la chair. »

A Sparte, nous rapporte Aristote, la Gérousie décida un jour de jeûne pour « tous les hommes et les animaux », mais si nous voyons, sur tous les continents, les bêtes associées aux sacrifices il est bien rare qu'on les associe aux joies et pourtant ne se joignent-elles pas à toute la Création pour chanter les louanges du Seigneur dans le « Cantique des Trois enfants dans la Fournaise »!

A notre basse époque, comment l'homme aimerait-il les bêtes, étant incapable d'amour puissant pour la « chair de sa chair »? La frigidité sexuelle que ne remplace point l'érotisme de notre civilisation aphrodisiaque n'est-elle point caractéristique de sa dégénérescence? Le mythe de Tristan et Iseult est devenu incompréhensible à nos contemporains, sans parler de sa transfiguration dans le « Soulier de Satin ».

A notre basse époque, comment l'homme aimerait-il les insectes? Tout d'abord ceux-ci — qui ne sont pas de notre milieu — présentent des mœurs cruelles qui rebutent. Puis ne lui a-t-on pas créé un complexe de peur vis-à-vis des microbes et parasites qu'il reporte sur toute l'extraordinaire faune des invertébrés? N'ai-je pas dû vivre dans une case en bois pour me désintoxiquer de l'hygiène pasteurienne, prendre l'habitude des fourmis dans mon sucre, des éphémères dans mon potage, des lézards qui venaient partager ma couche (2)?

Comment l'homme pourrait-il retrouver le contact, dans un apartement, en ville, « en enfer » comme dit Lin-Yutang? Comment pourrait-il « faire venir des oiseaux en plantant des

(1) Notons à l'Université de La Havane une salle d'opérations pour les petits animaux. Un haut-parleur permet à ceux-ci d'entendre la voix de leur maître — parfois à grande distance — afin de les rassurer pendant l'opération.

(2) Toutefois, un monument a été élevé, il y a une vingtaine d'années dans une petite ville de l'état d'Alabama à la gloire du *Ver* qui attaque les capsules de coton, en remerciement des services qu'il avait rendus en limitant efficacement la récolte...

arbres, faire venir des cigales en plantant des saules, faire venir des papillons en plantant des fleurs, faire venir les nuages en entassant des rochers, faire venir le vent en plantant des pins, faire venir la pluie en plantant des bananiers, » comme nous l'enseigne Chang Ch'ao !

Comment l'homme retrouvera-t-il ses frères, sinon hors de nos villes, sinon en se replongeant dans son cadre végétal (1) !

Plus besoin d'arbres!

L'une des grandes folies humaines consiste à vouloir abolir les saisons : ne peut-on pas manger des oranges en toute saison et même des fraises, grâce aux chaînes frigorifiques à basse température ! Ne peut-on également, par la climatisation, souffler le chaud et le froid, rendre l'hiver semblable à l'été, et même, dans la maison ou l'usine sans fenêtres rendre la nuit semblable au jour !...

Ignore-t-on ce qui se passe lorsque les variations extrêmes entre les saisons sont, sinon abolies, du moins très réduites. Ne connaît-on pas le climat des Iles où règne un printemps perpétuel... Nouveaux arrivants comme indigènes, privés de réflexes défensifs, voient leur personnalité se diluer. Le temps lui-même, n'étant plus rythmé par la nécessité de construire ou de planter avant les froids, se dissout. C'est un doux suicide, comme lorsqu'on s'ouvre les veines en un bain tiède... Fort heureusement, les Cyclones viennent, au bout de quelques années, rappeler tout le monde à l'ordre ; il faut recouvrir le toit des cases, refaire les fossés, les ponts, reconstruire et replanter. C'est le coup de fouet indispensable.

Pas de saisons, mais c'est nous ramener à l'Ère secondaire lorsque les insectes, n'ayant pas à hiverner, répétaient sans cesse les mêmes gestes jusqu'à ce qu'ils devinssent ces automatismes qui régissent la fourmilière ou la ruche.

Est-ce cela que l'on désire, le doux suicide ou l'automatisme? les deux sans doute.

Bien que soumis au raz de marée et au complexe de l'Ile,

(1) Lu à New-York River Side Drive, dans les jardins en bordure de l'Hudson l'affiche suivante : « Défense de donner à manger aux oiseaux en cet endroit ! » Qu'il s'agisse d'éviter la pullulation des rats contre lesquels New-York n'arrive pas à se défendre, par manque de chats, ce qui tempère votre stupéfaction, n'empêche pas de confirmer l'opinion de Lin-Yutang. C'est l'Enfer. Par contre à Boston, ville humaine et sensible, qui baigne encore dans la spiritualité, on ne s'étonne pas de voir les petits écureuils gris sauter, d'un bond, dans vos bras pour grignoter une friandise.

le Japon va nous donner au contraire une leçon. Si, pour l'exportation — à l'intention des barbares d'Europe, on fabrique en série des objets identiques et standard, le Japonais conserve à son usage interne ce qui fait la valeur de la Vie :

« L'expression des saisons est dominante et détermine *une production type pour chaque saison.* Ne cherchons pas, en hiver, des moustiquaires ou des stores en bambous, des zori en paille ou des étoffes aux dessins de fleurs de cerisier, des maillots de bain, nous les trouverons difficilement. Regardons les fleuristes : telle semaine des roses ; une autre des chrysanthèmes... Été, automne, hiver, printemps trouvent leur expression dans toute chose japonaise dans la maison, par l'arrangement des fleurs, par le kakémono pendu disposé dans le tokonoma : chapelle de l'art de la maison japonaise ; les objets, les fleurs, les tableaux aux effets toujours renouvelés sont en accord avec les sentiments du moment, en harmonie avec le cadre et en hommage à l'invité.

» A la cérémonie du thé, grâce au choix des kakémonos et d'objets usuels, les effets tantôt s'opposent, tantôt se complètent pour créer une harmonie. Certains de ces objets, sélectionnés par les grands Maîtres du thé valent quelques fois jusqu'à dix mille yens, bien que n'ayant aucune valeur intrinsèque ; mais choisi parmi un millier d'objets semblables, après avoir été regardé, retourné, caressé des mains et des yeux, l'élu devait contenir *quelque chose d'unique*, discerné par un Maître, un contact harmonieux s'était établi entre l'objet et l'homme.

» Dans le costume et la parure, mille fantaisies pour admirer aux dates fatidiques, les érables de Nikko, les fleurs de cerisier à la minute même de leur éclosion parfaite, les iris dans le jardin du Temple de Meizi, les azalées dans la montagne et à Tokio, au parc de Hama Rikyu, les glycines au Temple de Kameido. » Et Charlotte Periand conclut :

« Ajoutons à cela les nombreuses fêtes de campagne — fêtes du quartier, fête des garçons avec de grands poissons d'étoffe pendus au bout de longues perches, gonflés et ondulant au vent, fête des filles où l'on rend hommage aux poupées... autant d'occasions de se parer et d'*exprimer diversement le sentiment du moment en accord avec la tradition.* »

C'est bien là cette vie infiniment variée, subtile et changeante, qui influence au premier chef la production (1).

Une « production » épuisant les rythmes de la Création,

(1) *Bulletin de la Grande Masse* 1949.

satisfait à la Morale même du Cosmos. Qui nous empêche de la promouvoir? Mais ne lisons-nous pas que des savants des États-Unis escomptent, d'ici quelques mois, avoir réalisé la photosynthèse de la chlorophylle, captant ainsi l'énergie solaire, ce qui leur permettra de fabriquer par synthèse et à un rendement vingt fois supérieur tous les aliments... Ainsi, termine triomphalement l'auteur : « Plus besoin d'arbres dont le rendement chlorophyllien est si faible (1)... »

De la protection à la création harmonique

Face à ce mercantilisme grossier — qui nous fabrique un monde aussi laid que l'âme de ses promoteurs — c'est avec respect que nous devons admirer ceux qui, capables de transcender les valeurs purement matérielles du Cosmos, visent à *protéger les paysages* pour leur seule valeur esthétique.

A vrai dire, les premiers « Parcs nationaux » créés aux États-Unis ou les réserves de chasse du Kénya ou du Tanganyka, visèrent surtout à constituer des « réserves » où puissent vivre en paix soit les Indiens survivant aux massacres et à l'alcool, soit les espèces animales en voie de disparition. Il n'est pas jusqu'au *Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley qui ne prévoit une « réserve ethnographique ».

Cependant, au lieu de faire de ces réserves des lieux de méditation et de retour sur nous-même, sur notre hérédité animale, la publicité vous y invite à « prendre votre thé au son des rugissements de lions ». Faut-il ajouter que j'ai préféré prendre le frais au bord du lac Victoria plutôt que d'aller, en Jeep, faire fuir les gazelles et risquer de faire briser leurs faux-cols aux girafes, que j'avais survolées.

Des parcs nationaux sont constitués en Europe — dans la Camargue ou les Ardennes belges, par exemple, pour la protection de la faune et de la flore — mais, nulle part, on n'a compris le sens profond de la suggestion de Duhamel, à savoir crééer des « Parcs nationaux du Silence ».

Si l'on conçoit parfaitement qu'on puisse envoyer un homme débilité se reposer à la campagne, il va bientôt falloir « préparer l'avenir en exilant, sous un climat vivifiant,

(1) A noter que cette folie est surpassée par les partisans de Lyssenko en U. R. S. S. La revue *Europe* nous rapporte : « Notre camarade s'occupe des poissons. Quels problèmes résoud-il? Vous savez que les poissons à caviar vivent en mer dans les estuaires et fraient en haute rivière. Nous allons avoir maintenant partout des étangs et des réservoirs d'irrigation. Nous *voulons* y recueillir du caviar. *Il faut donc transformer les poissons.* » Sans blague, dirait Grock !

pendant une ou plusieurs générations, des familles fatiguées par la vie urbaine ». La constitution de ces Parcs au climat réparateur est de plus haute importance encore aux Amériques où le climat trop stimulant, trop chargé en radiations telluriques, (d'une action initialement heureuse) est dangereuse pour les jeunes générations qui — le subissant dès la gestation — *mûrissent trop vite*. Sans cette précaution, avec l'acclimatation complète de ces nouvelles générations — accentuée par l'arrêt de l'immigration — commencera le déclin américain comme il en a été des fragiles civilisations précolombiennes.

En dehors de ces immenses conserveries de faune et de flore ou de ces vastes « lieux de réparations » pour citadins qu'il faut promouvoir (1) il est des milliers et des milliers de paysages à préserver pour leur seule beauté : véritable richesse immatérielle qu'il a été difficile de faire admettre à notre basse époque. L'argument touristique est heureusement intervenu et a permis d'empêcher des déprédations de sites par des carrières ou des exploitations minières, des déboisements. Dans le Plan régional d'aménagement de Bristol et de Bath, on a même pu sauver les bords de la Severn de l'exploitation minière, car Patrick Abercrombie a réussi à démontrer que la valeur du paysage, en tant que richesse touristique, dépasserait, au cours des siècles, le prix du minerai enfoui dans le sol.

Tout plan d'aménagement régional ou local doit donc commencer par prévoir la préservation des sites. Cela va du chêne, du cèdre ou de l'ombu isolé, aux bosquets, rideaux d'arbres et forêts, des chemins creux bordés de haies vives aux ruisseaux bordés de saules, des allées d'ormes ou de palmiers royaux, aux masses rocheuses, aux torrents, aux lacs et bords de mer.

Un système de protection des sites, est un immense complexe d'éléments naturels qui doit ne présenter aucune solution de continuité. C'est comme une résille qui doit permettre à l'homme — et au gibier ne l'oublions point — de se promener à l'écart des secteurs urbains et technicisés.

Mais la protection — même doublée de reboisements à but esthétique, de créations de sentiers piétonniers de contemplation et de méditations en « paysages de solitude » tels que je les ai prévus dans l'aménagement de l'admirable

(1) Cf. Missenard, *A la recherche du Temps et du Rythme*. Plon 1940. N'oublions jamais que la supériorité intellectuelle de l'homme sur les primates s'explique par la lenteur de formation de son cerveau qui permet à l'enfant et à l'adolescent d'enregistrer beaucoup de choses soit par éducation, soit par expérience personnelle.

Baie d'Ajaccio — ne peut suffire. Il est indispensable que nous prenions vis-à-vis des paysages, du plus petit au plus vaste, une attitude beaucoup plus active.

Les Chinois, pour répondre à l'usage intensif de la campagne qu'exige leur surpopulation, on élaboré, au cours des siècles la pratique de l'esthétique du Feng-Shui, autrement dit des *Lois de l'Ordre de l'Eau et du Vent*. Leur système est basé sur la science de « l'adaptation de la résidence des vivants et des morts, aux « courants locaux du Souffle cosmique » — ce qui implique une connaissance profonde des microclimats, dans lesquels ils savent reconnaître les influences magnétiques, telluriques, cosmiques, etc... que cherche à re-déceler, de nos jours, la cosmobiologie.

La vénération du paysage naturel, combinée avec la nécessité de l'utiliser et de le modifier, est ainsi placée dans un cadre spirituel. Ce système, simple à l'origine, est basé sur l'action de l'eau et du vent sculptant la terre. Tel le « tai-tien » qui vient d'être appliqué à la Vallée du Tennesse et dans lequel les labours suivent les courbes de niveau, avec alternance annuelle des billons et des sillons.

Peu à peu, la pratique du Feng-Shui s'est élargie à tous les endroits où les traits topographiques, qu'ils soient naturels ou artificiels « indiquent ou modifient le Souffle spirituel universel ». La modification des forces naturelles, due à l'intrusion humaine, a des conséquences bonnes ou mauvaises suivant la nouvelle combinaison des formes produites. Les infractions à ces lois précises, ou leur oubli, sont toujours punies par la nature. Et P. Abercrombie reconnaît que les Chinois ont eu raison dans maintes circonstances.

Mais c'est peut-être dans l'aménagement du cadre immédiat de la maison que la pratique du Feng-Shui nous semble la plus précieuse. Certains jardins d'extrême-orient offrent un balancement entre les constructions et les arbres, les sentiers et les fleurs, le rideau d'arbuste et l'étang, qui ne provoque pas seulement une complète satisfaction visuelle, mais une euphorie générale (1). Le Feng-Shui permet en effet de déterminer la position exacte d'une maison par rapport aux arbres existants et suivant les essences et la taille de ces arbres de façon à *créer un milieu de détente psychique maximum, de bain d'énergie*, de recharge « d'orenda » diraient les Indiens Navahos.

Parfois, ce résultat a été naturellement obtenu par d'heu-

(1) Si l'architecture des États-Unis est profondément influencée par celle du Japon, d'une culture supérieure (comme Rome par la Grèce), il s'agit de tirer des jardins de l'époque Yédo une leçon plus profonde que formelle.

reuses associations végétales. Ainsi, au Jardin des Plantes de Rennes, deux coloniaux avaient détecté expérimentalement un banc d'où l'on goûte une sensation de bien-être inexprimable. Sceptique tout d'abord, le Directeur de ce Jardin, Louis Winter, a dû constater que « les arbres, arbustes et plantes vivaces étaient les uns et les autres plus robustes, les feuilles plus vertes, plus nuancées, plus luisantes, les troncs plus lisses et qu'effectivement ce coin de jardin offrait un véritable micro-climat de rémission psychique ».

Nos paysagistes doivent donc devenir « professeurs de Feng-Shui », comme les Chinois, en vue d'indiquer de quelle façon nous devons « sculpter nos cols », comment nos constructions, tunnels, routes, canaux, ponts doivent se conformer aux forces telluriques du globe et, plus encore comment nous pouvons obtenir de la végétation un véritable « soutien » psychique réparateur de notre vie mécanisée. Peut-être pourrai-je un jour exposer que l'harmonie esthétique réelle — traduisant un ordre de la Création — est le signe d'une éthique supérieure.

Vers une Morale du Cosmos

Sans avoir aucunement compris la portée spirituelle de ce que j'appelle : la Morale du Cosmos, les différentes nations commencent à s'apercevoir de l'effroyable destruction des sols qui s'est effectuée durant les derniers siècles.

Alors qu'en France, en Égypte, en Chine — pour prendre trois exemples sur trois continents différents — chaque fois que l'on a conservé les méthodes basées sur des millénaires d'expériences non seulement le sol a été conservé, mais l'humus sans cesse enrichi, en Amérique et en Afrique, on assiste à une véritable dégradation.

« Or, la grande leçon de l'histoire dans la conservation des sols et des eaux est très simple, les terres de n'importe quelle nation, de n'importe quelle région, sont *unes et indivisibles,* » Une nation ne peut conserver ses terres arables en faisant abstraction de ses montagnes et de ses forêts. La nature n'admet pas une division aussi arbitraire des différentes régions de la terre. Une agriculture saine est fonction d'une sylviculture saine et permanente, seul habitat protecteur pour la faune.

Des villes et des civilisations ont dégénéré et disparu à mesure que le courant d'eau utilisable, sans lequel l'homme ne peut survivre, se raréfiait pour se tarir enfin, par suite du mésusage de l'arrière-pays montagneux et forestier. « Nulle

part, (précise le rapport de la F. A. O.) on ne trouvera dans les annales de l'histoire d'exemple qu'une civilisation ait réussi à compenser par des constructions, fussent-elles les plus prodigieuses du génie rural, la carence des constructions naturelles dans les bassins hydrauliques des forêts. »

En matière de sol, ce n'est pas la géologie profonde, mais la géologie superficielle qui compte. Notre Terre est vieille, les roches-mères soumises aux actions des saisons, des eaux et de la végétation ont été insensiblement décomposées et leurs éléments d'origine redistribués. En outre, les parties aériennes des plantes tombant sur le sol constituent une couche superficielle, dite couverture morte, enrichie de matières organiques qui abrite d'innombrables *micro-organismes*, insectes et autres êtres vivants. Enfin, les plantes nourrissent directement les animaux et les hommes, qui modifient, eux aussi, les couches superficielles.

Aussi le climat et la végétation correspondante tendent à produire un même type de sol à partir des roches-mères diverses et à l'inverse, des roches-mères semblables peuvent produire des sols très différents quand elles sont en présence de climats et de végétations différentes — telle est la base de la pédologie reconnue, à la fin du XIX[e] siècle, par des savants russes.

Cette importance du climat vis-à-vis de la substructure est ce qui m'a le plus frappé dans mes voyages. C'est la position topographique, la latitude et surtout l'altitude qui déterminent de frappantes ressemblances entre les paysages.

La grande leçon du Cosmos, c'est la *variété* et la *complémentarité* des espèces. La monoculture pratiquée par les Occidentaux envahisseurs va directement à l'encontre de cette leçon et ceux-ci doivent reconnaître, à leur propre honte, que « l'ensemencement effectué, apparemment au hasard, par un grand nombre de peuplades primitives, de graines à maturité les unes hâtives, les autres tardives et de légumineuses avec les céréales et les plantes-racines constitue *une technique hautement perfectionnée et efficace* (1) qui résiste aux caprices du climat et aux ravages causés par les insectes nuisibles et qui, probablement, permet au céréales de profiter de la proximité des racines des légumineuses (2) ».

(1) Aussi lorsque le grand capitalisme américain veut s'emparer des « pays attardés » pour leur imposer — sous prétexte d'aide — sa motorisation et ses méthodes, il ne s'agit que d'un crime contre le sol, une fois de plus.

(2) *Rapport sur la Conservation des Sols*, de la F. A. O., Washington, Rome. (Décembre 1948.)

Bien plus, l'I. N. E. A. C. : Institut national pour l'Étude agronomique du Congo Belge, d'après des recherches expérimentales poursuivies pendant plus de quinze ans, a signalé, par exemple, que le choc direct de la lumière solaire, sous les tropiques, est néfaste à la productivité du sol — tout au moins pour les sols constitués à l'ombre des forêts. Aussi le mode d'exploitation doit-il être conçu de manière à tenir, dans toute la mesure du possible, la surface du sol à l'abri, des rayons du soleil, ce qui permet des micro-climats de température plus basse au niveau du sol et un meilleur développement des micro-organismes dans la couche superficielle.

Comprenons bien que *les grandes méventes* du blé, du coton, ou du café *qui consternent les nations américaines, grandes productrices, sont pour elles un bienfait*, « car il existe une certitude absolue à l'encontre de la monoculture dans les régions tropicales. » Ces grandes méventes, qui forceront d'ailleurs à diviser les terres sans révolte sanglante, conduiront à la polyculture et ainsi sauveront le sol (1).

Dans ces régions, la polyculture peut se présenter de façon encore plus complexe qu'en Europe et nous offre une image frappante de ce que peuvent être les associations végétales.

En effet, l'I. N. E. A. C. a révélé que, par exemple, « on peut *obtenir un rendement beaucoup plus considérable* en consacrant une certaine superficie à la *culture mixte* des haricots et du maïs, au lieu de diviser la même superficie en deux champs, l'un planté de maïs et l'autre de haricots. » Plus frappant encore est la « culture mixte du maïs, du riz, du manioc et des bananiers ». La culture mixte de ces quatre plantes donne un rendement supérieur à la culture séparée de celles-ci dans quatre champs différents.

Et, « lorsqu'on cultive des produits comme les agrumes, le caoutchouc, le cacao, l'huile de palme, il est plus avantageux de cultiver d'autres plantes, en même temps, *même* si ce sont des plantes sauvages qu'on ne récoltera pas (1). »

En outre, l'engrais chimique ignorant de la vie des sols et des micro-organismes doit rendre sa place à l'engrais

(1) N'oublions pas d'ailleurs que 10 % seulement des denrées alimentaires du globe reviennent au marché mondial. Le problème de l'alimentation du Monde n'est pas un problème d'exportation, mais de consommation sur place ou dans le voisinage immédiat.

(1) A la conférence récente de l'U. N. S. C. C. U. R. un agronome du Congo belge a décrit les méthodes bantoues de conservation des forêts, méthodes primitives mais si judicieuses qu'il les propose à l'attention des forestiers de toutes les régions tropicales.

organique, ce qui rétablit l'équilibre entre les règnes végétal et animal.

Ces expériences nous font entrevoir une immense harmonie entre les végétaux complémentaires et soulignent combien les méthodes basées sur la « spécialisation » et les « grands nombres » sont directement opposées à la Vie. Cette re-découverte, dans l'ordre agronomique, est une confirmation majeure de mes propres recherches de micro-association dans les domaines sociaux et économiques.

La polyculture mixte entraîne évidemment la supériorité de la main-d'œuvre humaine et de la « motorisation horticole » sur les vastes « Harvest combined » américains qui ont si bien su aider à ravager le sol de leur propre continent.

Or, précise Mumford, la fixation de l'azote est plus importante que toutes les machines agricoles de l'ère Mac Cormick : « Un champ de soja, dans un cas déterminé, peut remplacer un chemin de fer transcontinental, un stock à San Francisco, un port, une ligne de chemin de fer et une mine du Chili, sans oublier la main-d'œuvre nécessaire pour coordonner ces machines et ces appareils. »

Bien plus, la charrue en acier, avec soc à versoir, a bouleversé les conditions d'existence de la faune microbienne et, dans les sols délicats, (en Toscane par ex.) on en arrive même à retrouver les avantages de l'ancienne araire en bois qui aérait et ameublissait doucement le sol. La Terre est vivante, elle doit être caressée et non charcutée.

Irons-nous, en France jusqu'à pratiquer les méthodes de jardinage du paysan chinois, pour notre culture du blé, chaque famille pouvant assurer sa subsistance quelles que soient les convulsions planétaires — comme le suggère Marcel de Conninck? Nous ne le pensons pas, bien que la chose soit possible. Étant donné que par horticulture, on peut obtenir un rendement d'un kilo de blé par mètre carré, il suffirait de 6 ares par famille, soit les dimensions d'un jardin potager.

Nous voilà bien loin de la mystique des tracteurs, lancée par le grand commis... voyageur qu'est Jean Monnet. Irons-nous jusqu'à retrouver la sagesse de l'Année Jubilaire des Hébreux?

Quoi qu'il en soit, les études sur l'Alimentation et l'Agriculture montrent que le respect des lois du Cosmos conduit à la polyvalence et aux micro-associations, à la variété et à la complémentarité. Pouvait-on imaginer que la Morale du Cosmos n'aurait pas les mêmes bases que la Morale humaine?

L'homme vice-roi de la création

Face à notre écrasement par le « nouveau milieu » technique il ne s'agit pas de prêcher un simple retour à la Nature, celle-ci étant considérée comme un abri, une « poche marsupiale ». Il ne s'agit point de tomber dans l'équivoque romantique qui a « dé-surnaturalisé » les évangiles comme l'ont montré Maritain et Massis, ou dans la vieille divinité chtonienne de la Terre-Mère. Certes, la Nature est une matrice, mais non une matrice inerte comme une coquille, c'est un réservoir de puissance.

Qu'il n'y ait point de malentendu. Berdiaeff a raison de dire : « A présent, le temps est venu de découvrir et de réhabiliter l'homme, non plus à titre de fragment de nature et du monde objectivité, mais comme un être en soi, hors du monde des objets et des choses, dans son existence intime. » Il était sans doute nécessaire que l'homme se dégage de son inconscient proprement tellurique pour être plus sensible à un inconscient cosmique supérieur et en vue d'établir cette paraconscience qui inclut le Cosmos comme participation à l'Amour Infini.

Qu'il n'y ait point de malentendu, il ne s'agit point de retourner à la Nature, mais tout d'abord de la considérer sérieusement. « La considération sérieuse et réfléchie de la Nature est une occupation religieuse (1). » Et l'on a pu remarquer que tous les mystiques après leurs extases se tournent vers la nature. Rien n'est plus troublant que de voir bêtes et plantes poursuivre chacune « leur ordre », sans jamais faillir, malgré l'enchevêtrement inouï de leurs activités et l'inextricable complexité du milieu naturel, qui dépasse infiniment le mécanisme primaire attribué à la célèbre horloge de Voltaire. Mais la foi la plus puissante n'est-elle pas dans la « grain de senevé » !

Bien loin d'observer autour de nous cette méditation, nous sommes arrivés à l'époque prédite par Dostoïevsky : « Alors on partagera l'histoire en deux périodes : du gorille à l'anéantissement de Dieu, et de l'anéantissement de Dieu... au gorille. » Et Kirilov de prétendre : « L'homme sera Dieu et se transformera physiquement et l'univers se transformera. » Car l'on ne peut séparer les trois termes : Dieu, la Nature et l'Homme, ainsi que l'a lucidement montré Maurice Carrouges (2).

(1) *Précis de Théologie dogmatique*, par Mgr Bernard BARTMANN. Éd. Salvator, Mulhouse 1941.
(2) *La Mystique du Surhomme*. Gallimard 1948.

Cette révélation de la mort de Dieu et de la naissance du Surhomme — que Dostoïevsky doit à ses crises d'épilepsie et que Nietzsche proclamera avant d'être emporté par la folie — nous en voyons l'accomplissement dans cet « assaut général du firmament » par les marxistes comme par les biologistes faustiens, par les poètes surréalistes comme par les peintres abstraits.

Alors que l'intelligence fait de l'homme un sur-animal et non un sur-homme toutes leurs déclarations visent à transformer le Monde, à créer « de nouveau Cieux et une nouvelle Terre », à obtenir pour l'homme un « corps de gloire » *hic et nunc*, tout de suite, et sans subir le passage de la mort, par la seule Volonté de puissance. L'extraordinaire perspective du Christianisme (à peu près totalement oubliée), *la Résurrection de la Chair et la Gloire pour le Cosmos tout entier, dans le Christ total*, telle est — travestie par une anthropomystique anti-dieu — la religion prométhéenne de l'époque.

Les modernes sont pressés, ils ne peuvent attendre la « déification différée » promise aux chrétiens. C'est pourquoi nous voyons le chimiste américain vouloir « supprimer les arbres », les disciples de Lyssenko vouloir « transformer les poissons » et Le Corbusier vouloir « changer les hommes » pour les rendre « conformes » aux dimensions de ses cellules d'asile.

C'est ainsi que les chrétiens — tombés dans un moralisme sirupeux — ayant perdu la Vision finale, se sont laissé dérober cette immense espérance par les prométhées modernes. Or, si cette vision céleste a été abandonnée parce que lointaine, inaccessible, invraisemblable disons-le, combien paraît-elle encore plus invraisemblable et inaccessible sur le plan terrestre. Les échecs les plus cuisants du stalinisme comme des poètes surréalistes se chargent de le montrer.

Mais les hérésies ont toujours servi à prendre une conscience plus claire de la voie droite. N'est-il pas étonnant que cette dénaturation de la Parousie par les marxistes ait rappelé les chrétiens les plus lucides à leur propre trésor et qu'actuellement la « glorification du Cosmos » redevienne, sous la puissante impulsion d'Albert Frank-Duquesme, une perspective centrale.

Faut-il faire remarquer que la spiritualisation du travail trouve en cette glorification ontologique son fondement majeure. « Les pensées qui se rapportent au pressentiment de cette vocation et qui sont éparses chez Rousseau, George Sand, Tolstoï, Proudhon, Marx, dans les encycliques des papes et ailleurs, sont les seules pensées originales de notre temps, les seules que nous n'ayons pas empruntées aux

Grecs (1). » Mais spiritualiser le travail, glorifier le Cosmos, qu'est-ce sinon un chant d'amour, une prière continue? Faut-il rappeler le Chant de nuit des bergers Navahos : « Tout commence en beauté, tout finit en beauté. »

Que l'homme arrache donc « les épines et les chardons », transforme la savane en un jardin, mais toujours par amour, sans jamais mépriser sa « famille ».

Nous sommes ainsi conduit à une double spiritualisation de la matière et du travail. Par la technique on peut infuser à la matière, des valeurs de spiritualité, à la condition primordiale de rendre cette matière davantage créatrice. Telle est le but fondamental de l'organisation polyphonique. Tout au contraire lors de ces derniers siècles nous avons assisté à une dégradation de la matière organique d'une part, et de l'autre à une régression propre des techniques, de moins en moins créatrices. L'Art seul, quand il reste Art, en transformant la matière amorphe en formes plastiques provoque la création-seconde (2) de nouvelles formes-actes, capables de créations-tierces : la beauté créatrice ainsi fabriquée ayant une quadruple action sur l'artiste et la matière d'où elle provient ainsi que sur le milieu et le public dans lequel elle surgit.

Ainsi, et seulement lorsque l'homme n'enchaîne pas de l'être dans des combinaisons de matière destructrices, il participe à la glorification du Cosmos.

Dans ce cas seul, j'y insiste, on peut parler d'une montée du Monde vers Dieu, d'un progrès valable pour la Christianisation. Est-il besoin de souligner que toutes nos techniques modernes doivent être rajeunies dans le Christ, pour pouvoir ainsi mériter le nom de progrès.

Si la création a besoin de l'homme pour la spiritualiser, s'élever avec lui, l'homme n'a pas moins besoin d'elle aujourd'hui.

En littérature, on reconnaît la femme à la manière dont elle décrit un arbre et toute forme organique qui apporte sécurité et beauté. De même, on décèle l'homme à « sa description des courbes, à la vive impression que les masses arrondies et les lignes harmonieuses exercent sur lui » — et Étienne de Greef souligne : « Il serait enfantin de ne voir ici qu'un vague

(1) *L'Enracinement*, par Simone Weil.

(2) Nous ne pouvons ici montrer que l'homme n'est cause première de création première que lorsqu'il fabrique du néant. Aussi l'homme est-il bien le Père de toutes ces combinaisons de matière qui augmentent la néantisation. Quel peut être le sort de l'être plein, de l'être réel ainsi enchaîné dans ces entreprises, de la matière « bonne » oblige à la complicité... c'est l'esclavage des « fils de Dieu »...

symbolisme, qu'un ensemble d'évocations sexuelles imprécises. »

Pour nous désintoxiquer de notre agitation urbaine en « milieu inerte », *nous avons besoin d'un continuel face à face avec la Création*, pour y retrouver en ses formes organiques, en ses arbres et en ses courbes les sentiments d'accueil, de sécurité, de correspondance intime que réclame notre psychisme.

« L'art de la simple ligne droite, des carrés et des rectangles est un art inhumain » non seulement parce qu'il a perdu toute échelle depuis un demi-siècle, mais parce qu'il a rejeté toutes ces formes « où notre âme s'applique et boit la vie ». L'art de notre basse époque est un art de ressentiment où l'artiste lui-même n'exprime plus que du mépris pour son semblable. Rien de plus frappant en peinture. Après la brève mais véritable résurrection due aux Impressionnistes, en contact direct avec le grand air (1), la désarticulation picturale s'est effectuée d'un coup. Dans une exposition de ces « blasphèmes » picturaux contemporains parmi tant de corps mutilés, de morceaux de réalité décomposée, seuls les paysagistes conservent une vision amicale de l'objet, seuls les Marquet prolongent le chant d'amour de Chardin et de Corot.

C'est donc bien dans un face à face avec Dieu, un contact renouvelé et intime avec la Création que les artistes seront capables de retrouver un art neuf et pur, un art de grand air et qu'en conséquence les hommes seront capables de retrouver une culture véritable, car l'Art reste le baromètre véritable de la Culture.

L'Amour a déserté la Terre. Les hommes ont cru pouvoir séparer la grâce de la nature, or la grâce ne peut que couronner la nature et la jeune paysanne cueillant des bleuets pour orner son corsage, ou l'autel de la Vierge du village, sait cela, comme saint François lisant l'invisible dans le visible.

La Morale du Cosmos c'est la plus facile à retrouver ; la Nature est accueillante et douce, comme un sein de femme. Cette morale n'a quasi besoin du gendarme pour être appliquée, après une ré-éducation nécessire, mais aisée, car toute notre hérédité tellurique nous y convie. Elle est même plus facile à pratiquer que la Morale sociale faite de contre-instincts ; à vrai dire elle est inséparable de l'Amour et sa Révélation

(1) Rien de plus symbolique que l'œuvre de Van Gogh ; cet ancien pasteur connaît tout d'abord le sinistre Borinage et la lèpre industrielle, Londres et les usines sans fenêtres éclairées au gaz. Puis brusquement c'est la Provence et la flambée mystique dans le soleil. Son génie se réveille au contact de la nature intacte. On n'a pas assez montré les deux faces : industrielle et agricole de son œuvre.

a précédé, de longtemps, celle de l'Agneau. Elle conduit à cette infusion de valeurs toujours créatrices qui entraîne un renouvellement continu et de la matière et de l'homme. N'ayons donc aucune inquiétude, l'Amour peut, de nouveau visiter la Terre.

GASTON BARDET.

JULIETTA

(Fin) (1)

Il s'assit dans un fauteuil profond, renversa la tête, ferma les yeux, laissa pendre ses bras et demeura ainsi, sans bouger jusqu'au moment où le bruit d'un pas dans la cour le tira de sa méditation. C'était le jardinier qui tournait autour de la voiture et regardait la maison. Landrecourt ouvrit la fenêtre et l'appela. « Ah ! justement, Monsieur, dit-il, en voyant la voiture j'ai bien pensé que vous étiez là. » Landrecourt lui répondit qu'il repartirait dans la soirée mais qu'une jeune fille habiterait la maison, qu'elle y serait seule et qu'il faudrait lui apporter le matin des provisions de la ferme : — « Comme pour moi, » dit-il.

— Une parente? Une malade, peut-être? demanda le jardinier?

— Oui, c'est cela, une parente, elle est délicate, soignez-la bien, surtout.

— Comptez sur moi, soyez tranquille ; les malades, je connais ça. Faudra-t-il que ma femme vienne aider?

Landrecourt le remercia puis il referma la fenêtre, retourna à son fauteuil et reprit le fil de sa méditation. Julietta, chez elle, dans une pose identique, rêvait. Rosie, dans sa chambre, s'attardait volontairement à sa toilette et il était plus d'une heure lorsque, élégante et fraîche, elle le rejoignit à la bibliothèque.

— Je vous ai fait attendre, dit-elle, mais ne me grondez pas. Partons. Où allons-nous? A notre petite auberge? J'aime les endroits où je suis connue.

— Alors, n'hésitons pas, fit-il, et ils partirent.

Julietta ne riait pas. Elle pensait au baiser que lui avait donné le prince d'Alpen et comprenait comment un cadeau en nous éclairant sur la personne qui nous le fait, peut

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 25 et 26.

nous éloigner ou nous rapprocher d'elle, et comment plus un cadeau est le fruit d'un choix sincère, plus on s'expose en l'offrant. Elle devait raconter un jour que le prince lui apparut alors sous la forme d'un paquet. — « Oh, le beau paquet. — Oui, je suis le prince des paquets. — S'il en est ainsi, et je le crois, vous devez contenir un trésor? — Je suis à vous. Déliez-moi. — Je veux bien. Oui, oui, je veux. Vous me plaisez, prince des paquets. Vous me tentez. — Alors n'hésitez pas. Je m'offre à vous. Je m'ouvre facilement. — Ah qu'il est amusant de dénouer vos ficelles ! Oh, l'agréable rumeur ! — Ce sont mes promesses, adorable Julietta. — Vos promesses, vos promesses portent-elles des couronnes qui brillent? Des couronnes de certitudes? — Faites encore un geste bien doux et vous verrez. — J'approche, j'approche, je brûle. Oh ! ciel, que vois-je là? — C'est mon trésor. Prenez. Puisez. Il est à vous ; c'est mon intimité. — Ciel, je ne veux pas de ce cadeau-là. Non, non, je n'en veux pas. Adieu. — Fiancée capricieuse, cruelle jeune fille, comment vous fuyez et me laissez défait? »

« Oui, défait, c'est bien cela » pensa Julietta qui, regardant autour d'elle, se mit à réfléchir aux conséquences de ce baiser qu'elle avait souhaité recevoir et qu'elle avait reçu du prince. Alors elle prit une plume et écrivit : « Votre baiser, cher Hector, votre cadeau d'intimité était un explosif qui a fait sauter le vaisseau de nos fiançailles. De toutes les épaves ne surgit pas un Robinson Crusoë. Portée par un courant jusqu'aux rives de l'inconnu, j'allais y organiser ma solitude lorsqu'en pleine nuit arrivèrent des visites : un homme et une femme, naturellement. Des naufragés, me dis-je, ou peut-être des promeneurs? et, pour en avoir le cœur net, je m'élançais vers eux. Mais avant que la femme ne m'ait vue et craignant sans doute de sa part quelque question jalouse, l'homme me jeta dans un grenier et fit ainsi de moi sa Crusoëe. Dès lors contrainte à m'installer en cachette je compris que les moyens des pauvres sont des moyens de fortune. Voilà ce que mon hôte me donna, malgré lui, pour me venger car j'étais furieuse, pour les taquiner car il le méritait, pour m'amuser et inventer ma vie.

Ce qui est caché est toujours important pour celui qui le cache, et si je crois les liens plus solides d'un être à un objet que d'un être à un autre, c'est que l'objet ne parle pas. On se sent maître du motif sans conscience, de la raison inanimée incapable de se dévoiler elle-même. Moi je suis un secret qui parle, une menace menacée d'émotion, une douceur appelant ou refusant les soupirs. Celui qui me cache, en faisant de moi son secret a fait de nous un couple qui n'existe que pour

nous deux. Je voulais inventer et je suis inventée. Nouvelle, secrète, je perdrais mon importance en perdant celui qui me l'a donnée. « Il n'y a pas de fumée sans feu » m'a souvent dit ma mère. La foi comme les nécessités imaginaires serait donc les fumées s'élevant du foyer des certitudes? »

Julietta écrivit encore au prince qu'elle était toute environnée des fumées du soupçon, qu'elle avait le soupçon d'aimer et qu'elle était au désespoir. Puis se rappelant les paroles de Mme Valendor : « Raisonner n'est pas de ton âge ; c'est quand tu raisonnes que tu embrouilles tout, » elle posa sa plume et soupira. En vérité Landrecourt avait fait d'elle ce que, depuis l'enfance, elle avait rêvé d'être : un secret ; et elle aurait voulu qu'il l'aimât pour toujours en la détestant tout le temps ; qu'il ne comprît jamais les raisons qui le forceraient à l'aimer et que, sans cesse porté vers elle par l'amour, il fût sans cesse inquiété par le bonheur de la trouver et de la retrouver sous une forme et en un lieu qu'il ne prévoyait pas. Il dirait tantôt : « Je vous croyais perdue, » tantôt : « Vous m'avez fait peur, » et tantôt : « C'était toi. » Alors elle dirait : « Oui, c'est moi. »

Ainsi l'enfant aime-t-il à étonner et à faire peur et, fier de son double pouvoir de surprendre et de rassurer, il éprouve le sentiment de la victoire en criant : « C'était moi. » Mais en se dévoilant il continue d'être la source de l'émotion, il a créé l'imprévisible, le doute, le mystère, on le croit capable de tout et il occupe la pensée.

Certes Julietta occupait la pensée de Landrecourt mais il pensait aussi aux conséquences du mensonge qu'il avait fait à Rosie. Par ce mensonge il avait mis Julietta en évidence, pour lui-même et lui seul, sur une scène interdite aux regards et offerte à une action, sans limite de temps, dont ils étaient les uniques personnages. Il lui avait ouvert un enclos en marge de l'ordinaire où elle avait installé sa chambre comme un enfant se construit au jardin le repaire de ses vœux, la cabane où il est le maître, où il exerce sa fierté, et où il demande à passer la nuit comme si les heures du sommeil et du rêve devaient consacrer la réalité de son entreprise et celle, plus importante encore, de son libre individu. Landrecourt en cachant Julietta lui avait permis de se montrer à lui dans toute la grâce de son jeune âge, avec tous les esprits de son caractère et toute la fraîcheur de ses dons pour la première fois exprimés, et il est vrai qu'il ne pouvait passer le seuil de cette chambre, qu'une distance sans mesure séparait de toutes celles où il était entré jusqu'alors, sans en subir le charme, c'est-à-dire sans reconnaître ou ressentir la présence de l'insaisissable dans un fait accompli. Julietta lui

apprenait l'accord entre la main et l'objet, elle lui faisait éprouver la protection des choses dont l'exigence est satisfaite, elle lui donnait envie de pleurer de rage et de rire d'attendrissement et il se disait que cette chambre de fortune était, peut-être, la seule au monde où chaque nuit, en son noir, ne porterait pas le deuil du jour tombé. Mais encore, et surtout, en cachant Julietta, en appuyant sa main sur sa bouche lorsque l'avant-veille au soir, elle venait à sa rencontre prête à lui dire : « Je me cache, » il avait formé entre eux ce lien prodigieux de l'inquiétude qui depuis lors, les unissait. Inquiet il ne pouvait ni aimer, ni se réjouir, ni respirer librement ; le présent importunait sa pensée tendue vers les révélations de l'avenir, vers Julietta qui seule détenait le pouvoir de le rassurer et de le faire souffrir ; et maintenant tandis qu'il déjeunait face à face avec Rosie et la regardait sans l'écouter, elle lui parut soudain vivre d'une vie commune qui l'apparentait à d'autres belles femmes qu'il avait cru avoir oubliées pour toujours alors que Julietta créait une vie privée, un air et un parfum n'évoquant pour lui ni souvenirs ni lointain cousinage.

« Rit-elle encore » pensa-t-il et il crut entendre ses éclats de rire quand il lui annonçait l'arrivée du prince d'Alpen. « Et pourquoi riait-elle? »

Julietta ne riait pas, mais à présent elle souriait, soupirait, se levait, et, renonçant à réfléchir davantage aux conséquences du baiser que lui avait donné le prince, elle prenait une petite boîte et descendait l'emplir de poudre qu'elle vola chez Rosie. Prévoyante, elle coupa en deux un bâton de rouge à lèvres, se parfuma les cheveux et retourna chez elle. Un peu plus tard, à la bibliothèque, elle choisissait un grand nombre de livres et d'albums qu'elle emporta bien vite à sa chambre. On ne sait si elle avait vraiment envie de lire ou de regarder des images, mais il est certain qu'elle voulait éblouir. « Je pense à tout, se dit-elle, je déconcerte le hasard. » Plus tard encore, après avoir lavé à l'office la vaisselle de ses repas, elle prit au salon quelques menus objets d'agrément, un tapis de table et une collection de coffrets de nacre, sertis de bronze, et ornés de vues de Vienne. « Il faut bien amuser la lumière » pensa-t-elle cherchant peut-être une excuse à ce dernier larcin. Non seulement le jardinier ne sembla pas surpris lorsque, panier au bras, elle entra au potager pour y cueillir des pommes et du raisin, mais encore il vint à elle en s'essuyant les mains et en soufflant comme s'il l'eût longtemps attendue et il l'accompagna pas à pas, l'aidant de ses conseils et lui demandant des nouvelles de sa santé. Il lui fit même cadeau d'un petit melon : « C'est le dernier, dit-il,

vous m'en direz des nouvelles, monsieur votre cousin en a bien profité cette année. » Julietta comprit à ces mots que cet homme avait été faussement renseigné sur son compte. Elle lui posa avec habileté quelques questions concernant Landrecourt qu'elle fit mine de connaître à merveille ce qui prêta aux propos qu'ils échangèrent alors l'apparence d'une conversation. Elle apprit ainsi que Landrecourt était connu dans tout le pays pour son intelligence autant que par sa brillante carrière et que son père, un diplomate, avait épousé une étrangère, une belle jeune fille blonde dont la douceur inspirait l'amour. « Même quand on la voyait, lui dit le jardinier, même quand je lui parlais elle était tout aussi loin, ou tout aussi près si vous voulez, que le Bon Dieu. M. André est son portrait. Mais au lieu de vivre tranquille il ne pense qu'à voyager en bateau, sur la mer, au pôle nord, au pôle sud, au diable. Il faut croire que la géographie le tient. C'est le sang étranger ». Julietta apprit encore que la vie d'ordinaire à la maison des Saules était un tourbillon : des artistes, des savants, des officiers de marine qui riaient de bon cœur et de belles dames qu'on entendait le soir faire de la musique et chanter. Selon le jardinier, Landrecourt était un homme comme on n'en voit pas deux, un homme comme on n'en fait plus : « Il trouve le temps de tout faire, dit-il, tout, sauf de se marier. On dirait qu'il ne veut pas choisir, et pourtant il a le choix. »

— C'est sans doute ce qui le gêne, remarqua Julietta. Mettez-vous à sa place.

— Je suis déjà marié, répondit le jardinier, c'est peut-être pour ça que j'y vois plus clair. Pourtant, continua-t-il, il ne faut jurer de rien ; voilà déjà un moment qu'on parle de mariage, on parle, on parle, mais vous devez en savoir plus long que moi.

— Moi? fit Julietta. Je sais tout.

— Je ne suis pas curieux, affirma le jardinier, on peut tout me dire je n'entends rien.

Julietta prit soudain le ton des confidences, elle baissa la voix, imprima son regard dans celui de cet homme puis leva les yeux au ciel et lentement déclara que Landrecourt était secrètement marié à une femme esquimau, une coquette, dont il avait plusieurs enfants pris dans les glaces.

— Je m'en doutais, fit le jardinier, je lui ai parlé tout à l'heure mais il n'y était pas ; il était comme absent, il avait l'air...

— Glacé? demanda Julietta.

Il hésita : « Oui, glacé, glacé. Maintenant je comprends pourquoi. »

Julietta aussitôt parla d'elle : « Je suis fatiguée. Le seul mot d'automne me pèse sur le cœur, merci, au revoir et à demain. » Le jardinier la remercia de la confiance qu'elle venait de lui témoigner, il bomba le torse et, sûre d'avoir en lui un allié, un ami pour toujours, elle rentra sans se presser comme une jeune dame regagne sa maison pour lire, se reposer et faire un peu de toilette avant le retour de celui dont elle gouverne l'impatience et le cœur ; mais ce n'était qu'apparence car elle se demandait si Landrecourt viendrait lui dire au revoir et ce doute la taquinait et la fatiguait à tel point qu'elle ne trouvait même plus la force de s'en moquer. Pour s'en distraire elle essaya de finir sa lettre au prince d'Alpen ; néanmoins comme sa plume se refusait à tracer autre chose que des points d'interrogation, elle crut plus raisonnable de s'abandonner à l'humeur de son doute et d'attendre l'arrivée de Landrecourt en se répétant : « Il est parti pour de bon. »

Cependant, Landrecourt et Rosie se levaient de table. L'aubergiste, encouragé par elle, ayant fait à lui seul les frais de la conversation, ils avaient déjeuné sans presque se parler. Après avoir raconté ses débuts difficiles, les nombreuses opérations subies par sa femme et les nombreux succès que ses enfants remportaient à l'école, il avait apporté un journal que Landrecourt n'osait lire à table et que, de temps en temps, il tâtait dans sa poche anxieux de savoir s'il y trouverait quelques lignes de nature à l'éclairer sur une personne dont il cherchait le nom. Qui était cette jeune fille? S'il se refusait à l'aimer, il ne pouvait se défendre d'éprouver même un certain plaisir à l'idée qu'en son absence elle resterait seule chez lui, chargée du double poids de la présence et de l'inconnu, dans cette chambre sentimentale qu'elle avait inventée. Rosie, le voyant songeur l'avait cru triste et profitant d'un moment où l'aubergiste était allé chercher la photographie de sa fille, elle lui demanda : « Vous êtes triste, André? »

— Non, répondit-il, je suis jaloux, » et il avait eu vers elle un mouvement de tendresse qu'elle ne repoussa pas tout à fait, mais qu'elle écarta gentiment avec un sourire confus : « Vous m'intimidez. » dit-elle.

Après quoi, il s'évoquèrent des souvenirs et revinrent plusieurs fois au début de leurs amours, aux soirées chez leurs amis près du Jardin des Plantes, aux promenades le long des rues la nuit, et ils parlèrent de toutes ces heures comme si de les rappeler allait les faire renaître chargées des émotions et des simplicités de leur passion d'alors. Le cœur de Landrecourt se serra lorsque au moment du départ, Rosie dit à l'aubergiste : « Au revoir, ce sera notre dernière visite pour

cette année » et tout à coup, il eut peur à l'idée de rentrer chez lui. Il aurait voulu enlever Rosie et l'emmener n'importe où sans se préoccuper de leurs bagages et sans se soucier de la venue du prince.

— Ne rentrons pas, dit-il, faisons une promenade.

— Une toute petite promenade, répondit-elle. Il est déjà tard, Hector peut arriver d'un instant à l'autre et que ferait-il s'il trouvait la porte fermée? Je lui ai promis que nous repartirions vers six heures et que nous dînerions en route. Il veut être à Paris ce soir. André, n'oubliez pas que si vos valises sont prêtes, les miennes ne le sont pas.

— Je vous aiderai, venez, promenons-nous un peu.

Il la conduisit dans la direction opposée à la maison des Saules, vers les ruines de ce château, dont il lui avait parlé et où, le soir, pendant son enfance, il entrait à cheval avec ses parents. « Nous mettions le couvert par terre sur une dalle et, pendant que nous dînions, les chevaux regardaient par les fenêtres. Quand nous partions, il faisait nuit mais ma mère, malgré l'obscurité, cueillait les quelques fleurs qui poussent au pied des murs et en faisait de petits bouquets qu'avant de s'en aller elle déposait sur les tombes. Mon père qui l'attendait pour l'aider à monter à cheval lui disait toujours : « Venez donc, c'est bien assez, croyez-moi. Je n'en demanderai pas tant, » et je sentais que cette habitude qu'elle avait de s'attarder le touchait, l'impatientait et le portait à l'aimer davantage. Bien que jeunes encore, ils avaient atteint ce moment de leur vie où le bonheur, par sa durée, inquiète et où chaque geste, gardien de quelque souvenir, ravive les premières émotions. » Rosie n'écoutait pas. Elle regardait sa montre dont les aiguilles semblaient avancer plus vite que de coutume et croyant que Landrecourt allait oublier l'heure, parlerait trop longtemps, l'entraînerait trop loin et l'obligerait peut-être à visiter les ruines, elle essayait d'attirer son attention tantôt par des soupirs tantôt en tapotant la vitre à côté d'elle. Bientôt, n'en pouvant plus, elle rassembla son courage et dit : « Je veux rentrer, nous sommes au bout du monde. »

— Pas encore, répondit-il, mais c'est au bout du monde que je voudrais vous emmener. » Il était sincère. Non seulement il craignait de la perdre, mais encore il eut le sentiment qu'elle lui appartenait et qu'il l'aimerait simplement à l'avenir telle qu'elle était et sans la juger. Croyant retrouver alors son amour et sa raison, il ne vit plus en Julietta que folies, incertitude et risques de dangers et d'elle il se méfia, comme de tout ce qui l'attirait vers elle et ses jeux de mystère.

— Fuyons, dit-il et il continua sa route.

Mais Rosie crut à une taquinerie et se fâcha : « Je ne trouve pas cela drôle, je veux rentrer, dit-elle, j'ai horreur des ruines et tout cela m'ennuie. » Il s'arrêta net puis fit demi-tour et ses pensées comme influencées par ce geste, firent demi-tour aussi et s'éloignant de Rosie se rapprochèrent de Julietta.

Ainsi rentrèrent-ils assez tristement à la maison des Saules. Quelques oiseaux voletaient dans la cour, Sultan devant la porte, dormait couché sur la robe de chambre noire. « Ma robe de chambre, ma robe de chambre ! » s'écria Rosie. Ils sortirent de voiture, chacun par une portière, et appelèrent ensemble : « Sultan ! Sultan ! Viens ici, sale bête » cependant que le chien, éveillé au bruit de leur arrivée, s'enfuyait en traînant la robe. Landrecourt voulut le poursuivre, mais Rosie le rappela : « Laissez, laissez, cria-t-elle, j'en ai fait mon deuil. »

Elle monta à sa chambre et demanda ses valises : « Je veux être prête quand Hector arrivera, vous m'aiderez, n'est-ce pas? » dit-elle. Il fit oui de la tête et courut à la lingerie où vivement il déplia son journal. « Julietta Valendor n'a pas été retrouvée. Les possibilités d'un enlèvement se précisent. La police continue ses recherches. » « Julietta, Julietta, » murmura-t-il comme pour connaître le goût de ce nom que sa lèvre prononçait pour la première fois « Julietta » puis il remit le journal dans sa poche avec l'intention de le lui apporter et de la confondre. Néanmoins, il lui fallait d'abord s'occuper de Rosie qui déjà vidait la commode et l'armoire de sa chambre et jetait ses vêtements, tantôt sur le lit, ou sur la table, tantôt sur le sofa ou à terre.

— Comment allons-nous faire tenir tout cela dans ces deux valises? Je vous le demande? dit-elle. Regardez-moi, j'ai une mine de l'autre monde, je n'ai plus figure humaine. Ah ! non, je ne veux pas qu'Hector me voie dans un état pareil. Aidez-moi, je vous en prie. » Elle posa son nécessaire sur une chaise à côté d'elle, s'assit à sa coiffeuse, refit son maquillage tandis que Landrecourt rampait, à quatre pattes, de meuble en meuble et rangeait les vêtements dans les valises. Toute occupée, semblait-il, aux soins de son visage, elle n'en regardait pas moins sa montre à chaque instant : « Hector est en retard, c'est curieux, je n'y comprends rien, il est l'exactitude même. Mon Dieu ! pourvu qu'il n'ait pas eu un accident » disait-elle. Elle rangeait ses objets de toilette et Landrecourt ayant terminé les bagages était assis au pied du lit : « Un accident? Pourquoi voulez-vous, ma chérie, qu'il ait eu un accident? Il a probablement été retenu à Paris et il aura essayé de nous appeler pendant que nous

étions en promenade. Mais qu'importe, nous partirons, répondait-il lorsqu'ils entendirent le bruit d'une voiture.

— C'est lui, c'est lui, s'écria Rosie. Venez vite, venez.

— Je viens, répondit-il. Toutefois ne voulant pas troubler leurs effusions, il la laissa sortir et la suivit lentement.



Le prince était à peine descendu de voiture, que Rosie déjà lui sautait au cou : « Hector, mon petit Hector, quelle joie de vous revoir ! Voilà qui est gentil !

— Toujours aussi belle? fit-il en l'écartant un peu pour mieux la regarder. De plus en plus belle, je vois. De quoi vous plaignez-vous? »

Landrecourt alors apparut sur le seuil et s'avança vers eux. Le prince d'Alpen lui sourit aimablement : « Enchanté, monsieur, » dit-il.

— Enchanté, répondit Landrecourt. Ils se serrèrent la main et entrèrent à la maison.

— Un mystérieux ébéniste a démeublé le salon, expliqua Rosie, on ne peut plus s'y tenir, venez, allons plutôt à la bibliothèque.

— Quelle agréable pièce, dit le prince qui s'arrêta un instant à la porte, et que de livres !

— André, oh ! regardez où sont les albums? oh ! regardez, on dirait qu'il manque des livres? Landrecourt fit semblant de ne pas entendre et répondit au prince : « Oui, c'est une assez bonne bibliothèque, une pièce idéale pour lire et travailler. Mon père était historien. »

— Historien? Historien, voilà qui est intéressant, mon père l'était aussi et je préfère les mémoires, et la poésie à toute autre lecture, déclara le prince en s'approchant des livres dont il lut à haute voix quelques titres. J'entends que vous pensez à vendre cette maison, mais vous ne vous séparerez pas de votre bibliothèque, je suppose. La maison? Vraiment?

— Demandez à Rosie, » répondit Landrecourt.

Le prince dit alors que Mme Facibey était une enfant gâtée mais qu'il fallait en rendre ses amis responsables, puisqu'ils avaient pour habitude d'acquiescer à tous ses désirs : « Vous-même, monsieur, n'est-ce pas pour elle que vous songez à quitter votre toit? Croyez-moi, jamais, vous ne convaincrez Rosie de vivre à la campagne. N'est-ce pas, ma belle? » Il se tourna vers elle et la secoua gentiment par le bras. « Allons, soyez sincère, lui dit-il, et ne me reprochez

pas de dire la vérité. » Puis s'adressant à Landrecourt il ajouta : « Je connais de longue date cette ravissante dame, mais elle-même ne se connaît pas. »

Landrecourt éprouva de la sympathie pour le prince, il devina en lui un homme que Rosie n'avait pas découvert, mais il fut jaloux de la façon dont elle acceptait sa franchise comme il l'était de leur amitié qui reposait sur des secrets, peut-être, et sur des souvenirs qu'il ne partageait pas. Certes le prince d'Alpen avait plus d'indépendance, plus de grandeur aussi et plus d'intelligence que n'en avait Rosie et il n'était pas de caractère à dédaigner ou à critiquer quiconque ne vivait pas selon les règles d'une petite société que, sans la mépriser, il regardait avec assez de hauteur. Élevé dans la croyance de tout ce qu'il représentait, il était enclin à ne croire qu'en lui-même sans pour cela se détourner d'autrui. De son éducation, basée sur des traditions anciennes, se dégageait ce charme un peu déconcertant, un peu intimidant aussi, qui provient d'un mélange de réserve et d'autorité.

Fort instruit, curieux de la nature comme des réussites des recherches et des conflits humains, tout lui était sujet d'en apprendre davantage et, s'il aimait les femmes comme un spectacle, un ornement et un délassement, il préférait, en général, les hommes pour la conversation. Les gens qui le connaissaient peu se demandaient s'il était frivole par tristesse, triste par frivolité, ou frivole par goût. Ce n'était ni ceci, ni cela : le prince d'Alpen était un homme sérieux. Triste, il s'enfermait car la frivolité ne l'eût pas distrait d'une raison chagrine, et frivole il sortait de chez lui sitôt que son humeur l'y poussait simplement. Les femmes l'aimaient pour sa fortune, son titre et sa belle apparence, mais lui, détaché de ce qu'il apportait à l'amour comme de ce qu'il en recevait, choisissait, et changeait et aimait toutes les femmes ce qui ne manquait pas de décevoir chacune. Marié, ce serait un homme assez sévère gouvernant son épouse dans un domaine clos. Toutefois, ses nombreuses aventures avaient lassé, sinon sa fantaisie, du moins son application à combler les vœux d'un certain ordre ; il ne s'attardait plus à rechercher les nuances. Le prince d'Alpen avait donné tant de baisers qu'il ne gardait d'aucun le souvenir précis et il y avait longtemps que les lèvres qui se prêtaient, se donnaient ou s'abandonnaient aux siennes n'en recevaient, en retour, que l'immuable baiser de son plaisir à lui. Il venait aujourd'hui au secours de Rosie comme il se serait arrêté et dérangé sur sa route pour remettre à l'eau un poisson qu'une lame aurait rejeté loin du rivage. Il savait qu'un homme et une femme peuvent s'attirer l'un l'autre

sans être, pour autant, destinés à se convenir ; que le dépit, dans ce cas-là, surgit des liens qu'ils voulurent établir et que leur naturel, masqué par la passion, démasqué par la lassitude ou le moindre incident, apparaît alors avec toutes les exigences de la réalité, accentuant les défauts, les divergences et les contradictions, parlant de sacrifice, éveillant les reproches, attisant les rancunes et jetant un jour cruel sur les meilleurs souvenirs.

— Si j'avais une maison comme celle-ci, dit le prince à Landrecourt, et si j'en puis juger par cette seule pièce, je ne la vendrais pas.

— C'est pourquoi vous devriez l'acheter, déclara Rosie avec beaucoup d'assurance.

Le prince, remarqua le sourire contraint de Landrecourt. Il engagea la conversation sur les multiples mérites de la vie à la campagne, et alla jusqu'à dire que l'amour avait besoin d'espace et de très grands paysages pour pouvoir s'y mieux perdre et mieux s'y retrouver et que les citadins ne savaient pas aimer comme on s'aime loin des villes. Ces propos tenus avec légèreté, amusèrent Landrecourt au point que son esprit, un instant, s'éloigna de Julietta.



Julietta était partie. En entendant Rosie crier : « Hector, Hector, voilà qui est gentil, » en entendant la réponse d'une voix qu'elle reconnut bien : « De plus en plus belle je vois. De quoi vous plaignez-vous? » elle vit le malheur et se sentit perdue. Ainsi Landrecourt ne lui avait pas menti, ainsi la livrait-il à celui qu'elle fuyait. Elle mit dans sa poche l'argent que, l'avant-veille, il lui avait donné pour poursuivre son voyage, écrivit sur un papier, qu'elle posa bien en évidence : « Je ne vous croyais pas si méchant, » envoya quelques baisers autour d'elle, prit une pomme, ouvrit la porte et descendit prestement jusqu'au premier étage. Là, penchée sur la rampe, elle écouta un moment, puis risquant le tout pour le tout, elle se jeta, ou plutôt elle plongea, dans l'escalier, entra à l'office, sortit de la maison par la porte de la cuisine, courut à la voiture de Landrecourt, y monta, referma la portière sans bruit, et doucement, silencieusement, se mit en route et disparut.

A la bibliothèque, Landrecourt proposait au prince de se rafraîchir.

— Oui, c'est cela, buvons quelque chose, buvons n'importe quoi, disait Rosie, mais vite, vite, André, ne nous attardons pas.

— Eh bien ! pendant que je prépare n'importe quoi, comme vous dites, faites donc visiter la maison au prince, elle n'est pas grande, ce ne sera pas long et dans quelques minutes, nous nous retrouverons ici.

— Parfait, répondit-elle, dépêchez-vous.

Il les laissa seuls et courut chez Julietta.

— Quel homme charmant, dit le prince à Rosie.

— Oui, charmant, charmant, fit-elle, puis elle ajouta : « Je n'ai pas la moindre intention de vous faire visiter cette maison, mais venez, montons à ma chambre et bavardons un peu pendant que je mettrai mon chapeau ».

Landrecourt entr'ouvrait la porte de Julietta : « Je connais votre nom, disait-il. Vous n'avez pas été retrouvée, vous inquiétez et vous vous appelez Julietta. » Tout en parlant, il ouvrait grand la porte et répétait : « Julietta, Julietta, je viens vous dire au revoir. » Mais elle n'était pas là. « Elle se cache, » pensait-il, lorsque son regard tomba sur le papier qu'elle avait posé au bord de la chaise longue : « Je ne vous croyais pas si méchant. » Il lut et relut ces mots, il ne voulait ni comprendre, ni croire, mais le silence déjà lui montrait l'abandon : « Elle est partie, murmura-t-il, il ne me reste que son nom. » Il froissa le papier dans son poing, puis le jeta à terre et sortit sans refermer la porte de la chambre.

Tête penchée, dos voûté, il descendait à pas lents, faisant une courte pause sur chaque marche comme un homme oppressé sous un lourd fardeau, quand, au moment d'atteindre le palier du premier étage, il entendit parler le prince d'Alpen qui se trouvait alors dans la chambre de Rosie dont la porte était ouverte et proche :

— La mort est parfois moins triste que l'abandon, disait-il, elle ne blesse pas la dignité. S'il vous aime encore, il souffrira beaucoup.

Landrecourt descendit une marche.

— Je sais, je sais, répondait Rosie, je l'aime et je ne l'aime plus, vous connaissez cela? Vous comprenez pourquoi je vous ai appelé au secours?

Landrecourt descendit encore une marche.

— Mais parlez-moi plutôt de vous, continuait-elle. Pourquoi avez-vous rompu vos fiançailles?

— Ce n'est pas moi, je crois, répondait le prince.

Landrecourt fit un pas de plus.

— Comment, ce n'est pas vous? Si ce n'est pas vous, c'est elle ! Hector, c'est incroyable ! Quelle folle ! Rompre avec vous que toutes les femmes veulent épouser? Ah ! si j'avais été à sa place. » Elle rit un peu et d'une voix plus tendre, câline et persuasive continua : « Nous serions très heureux

tous les deux. J'imagine très bien notre vie tous les deux. Nous ferions, je crois un excellent ménage tous les deux et, du reste, Hector, mon chéri, pourquoi pas? »

— Pourquoi? répondait le prince, mais parce que vous ne m'aimez pas, Rosie, et que moi j'aime Julietta. Regardez donc devant vous : les plus beaux hommes de la terre vous appellent et vous tendent les bras.

Landrecourt continua lentement de descendre dans sa maison qui, maintenant, lui semblait pleine de brume.

Lorsque plus tard, apportant des rafraîchissements il entra à la bibliothèque où le prince et Rosie l'attendaient, elle lui demanda de se dépêcher un peu.

— Il est six heures, mon petit André, lui dit-elle. Où diable dînerons-nous?

Il cita les noms de plusieurs auberges sur la route, puis la pria de servir les boissons pendant qu'il irait chercher les bagages. Le prince insista pour l'aider. « N'oubliez pas d'éteindre les lumières André, conseilla-t-elle. Vousr rappelez-vous notre arrivée? Ce n'était qu'avant-hier soir cette fenêtre éclairée? Il y a de cela un siècle, il me semble. Le temps a vite passé.

— Un siècle? Vous ne paraissez pas votre âge, répondit Landrecourt.

Ils se mirent tous trois à rire et les deux hommes riaient encore, mais sans gaîté, en traversant le vestibule. « Vous ne pensez pas sérieusement à vendre votre maison? demanda le prince à Landrecourt. Croyez-moi, il ne faut se soumettre aux caprices des femmes que lorsqu'ils ne nous sont pas contraires.

— J'ai encore beaucoup à apprendre, confessa Landrecourt et il soupira. On se croit à l'abri du malheur et l'on s'aperçoit que le malheur vous abrite.

— Philosopher n'est qu'une façon de raisonner la mélancolie, reprit le prince d'Alpen. Il faut avoir le courage de faire valoir ses goûts; c'est plus important pour le bonheur que l'esprit de sacrifice.

Tout en descendant les bagages et tout en les groupant dans le ves ibule, ils parlèrent de se revoir à Paris et Landrecourt invita le prince à faire un séjour à la maison des Saules. Il répondit qu'il viendrait plus tard; « en plein hiver, lorsque la campagne couve le frisson des couleurs. » Mais Rosie, impatiente, appelait et criait : « Venez. Que faites-vous? Je meurs d'ennui. » Ils la rejoignirent, elle leur tendit à chacun un verre qu'ils burent d'un trait, puis elle leur donna quelques ordres au sujet des valises et ils sortirent ensemble.

— André, André, votre voiture a disparu, s'écria-elle sur le pas de la porte.

— Ma voiture ! fit-il, eh bien...

— Vraiment, dit le prince, c'est assez étonnant.

— Est-ce le chien, l'ébéniste... commença Rosie.

— Oh ! je vous en supplie, coupa Landrecourt et, s'adressant au prince d'Alpen, il reprit : « Je vais vous demander de me déposer en ville et de continuer votre voyage sans moi. Il faut que je m'occupe de cette affaire sans tarder. »

Il ferma la porte de la maison et monta en voiture à côté de Rosie qui se trouva assise entre le prince et lui.

— Vous ne m'en voudrez pas de vous laisser seul? dit-elle. Si je ne tombais pas de fatigue je resterais avec vous, mais André, j'ai besoin de repos, et puis, à quoi vous servirais-je? Je ne ferais que vous encombrer.

— M'encombrer n'est pas le mot, cependant je trouve que vous avez raison de partir. Il est possible, du reste, que je vous rejoigne dès demain.

Tout le long de la route, ils ne parlèrent que de vols, d'assassinats et de cambriolages et Rosie disait sans cesse : « Vous me faites peur, j'ai déjà eu assez peur, taisez-vous, croyez-moi, ouf, ouf. » Ils s'arrêtèrent, en ville, devant le commissariat de police. Landrecourt embrassa Mme Facibey qui lui tendait les bras : « Au revoir, bon voyage, belle Rosie, je suis désolé, désolé, navré du souvenir que vous emportez de chez moi. »

— N'y pensez pas, André, je me suis beaucoup amusée quand même. Vous êtes un amour et tout est bien qui finit bien.

— Au revoir, cher ami, lui dit le prince, je n'oublie pas votre invitation et, dans tous les cas, nous nous reverrons bientôt.

— A bientôt, oui, oui, je l'espère, à bientôt. »

Landrecourt resta un moment sur le trottoir à agiter son chapeau dans la direction de la voiture qui s'en allait, puis il regarda l'heure et se dirigea tranquillement vers la gare.

De loin, parmi d'autres voitures, rangées là sur la place, il reconnut la sienne et n'en fut pas surpris. Les portières étaient fermées, mais le mouchoir de Julietta, noué aux quatre coins, était suspendu à l'une des poignées et contenait les clefs. Tête basse, il monta en voiture et repartit rageusement pour la maison des Saules. Mais, au fur et à mesure qu'il s'éloignait, les raisonnements de la tristesse vinrent éclairer ses pensées et il ralentit d'allure. Quelle leçon donnerait-il à Julietta en se détournant d'elle maintenant? se demandait-il et quelle leçon se donnerait-il à lui-

même en abandonnant une poursuite qui lui tenait à cœur ? Il s'arrêta, indécis encore, mit ses bras en croix sur le volant et y laissa reposer son front. Et puis tout à coup il se redressa, secoua la tête comme un baigneur sortant de l'eau et retourna vers la ville, en effrayant les gens qui sursautaient, se cabraient et poussaient des cris sur son passage. Il débouchait ainsi sur la place de la gare lorsque sa voiture se mit à hésiter, à ne plus avancer que par à-coups, après quoi elle fit encore quelques mètres et guidée le long du trottoir, elle s'immobilisa tout à fait. Alors il partit en courant, traversa la gare, bouscula plusieurs personnes et passa sur le quai.

Assise sur un banc sous un lampadaire, Julietta lisait et croquait une pomme. Landrecourt s'approcha d'elle, lui arracha sa lecture et sans un mot, sans même la regarder, l'entraîna par la main. Il avait l'air de conduire une aveugle. Quelques passants l'aidèrent à pousser sa voiture jusqu'au garage le plus proche, il fit emplir le réservoir d'essence et, toujours silencieux, ils se mirent en route vers la maison des Saules.

— Voilà, dit-il au bout d'un long moment.

— Et votre fiancée? demanda-t-elle.

— C'est vous, répondit-il.

— Je m'en doutais, oui, je le pensais bien, murmura Julietta. C'est moi, votre invention, votre secret.

— Mon secret, je ne veux rien d'autre. Il lui prit la main et l'appuya sur son cœur : « Mon secret, je n'avais pas grand espoir de vous retrouver, dit-il. Je vous croyais partie pour Paris en voiture. »

— Il n'y avait plus d'essence, la nuit venait, j'ai craint de manquer d'argent en route, expliqua-t-elle et j'ai jugé plus prudent de prendre le train.

— Mais pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

— Le prince d'Alpen, répondit Julietta, c'est lui que je fuyais, ce n'est pas vous. Et comprenant qu'il ne jouait pas à l'innocent, elle lui raconta comment elle s'était fiancée au prince et comment, n'osant rompre, elle avait profité d'une occasion qui lui permettait de disparaître sans avoir à s'expliquer.

— Mais alors ce n'est pas moi qui vous cachais c'est vous?

— L'un et l'autre, dit-elle.

— Quel homme charmant, ne cessait de répéter Landrecourt, tandis que Julietta lui racontait son histoire. C'est à lui que je vous dois.

— C'est aussi à votre boîte.

— C'est donc aussi à...

— Oui, dit-elle, et ils recherchèrent ensemble chacun

des petits faits dont la succession les avait fatalement amenés l'un vers l'autre.

— Si je n'aimais pas du tout Hector, je n'aurais pas eu peur de le peiner. Je lui écrirai demain. Je l'aime et je ne l'aime pas, vous comprenez?

— Et moi?... demanda-t-il sans achever sa phrase.

Elle lui répondit que l'amour se mesurait aux regrets qu'on éprouve comme à ceux que l'on souhaite inspirer : « Pourquoi aurais-je voulu me faire regretter? » dit-elle.

Ainsi, se confiant l'un à l'autre, arrivèrent-ils à la maison des Saules. Julietta, dans le vestibule, abandonna Landrecourt au pied de l'escalier : « Ne venez pas maintenant, attendez un peu, laissez-moi le temps de me préparer à vous recevoir, » et sans se retourner vers lui qui soupirait et l'appelait, elle disparut vivement au haut des marches.



Bien que la chambre de Julietta fût une chambre sans heures, il était tard et la soirée finissait. Pieds nus, revêtue d'un peignoir neigeux, et portant à son décolleté un bouquet de feuillage, Julietta étendue sur la chaise longue drapée de rouge ressemblait à la reine de l'hiver voyageant en traîneau au bord de l'horizon. La lumière des bougies et les ombres profondes, les fleurs et leur parfum, les plats chargés de fruits, de gâteaux ronds et de compotes, étaient là comme les attributs d'un pays inventé. Landrecourt, assis auprès d'elle sur la chaise longue, l'écoutait lui raconter un épisode de leur vie future : « Alors nous rentrerons à la maison en suivant le sillage du premier souffle frais et nous trouverons devant notre porte les empreintes de l'automne. D'une fenêtre, un enfant nous criera : « L'automne est arrivé » et vivement refermera la fenêtre.

— Julietta, Julietta, murmura Landrecourt.

Elle le regarda et se tut. Une pensée plutôt qu'un sourire entr'ouvrit ses lèvres, elle posa près d'elle le petit écran japonais dont elle jouait en parlant et, dans un mouvement très naturel et enfantin, se redressa, mit ses bras autour du cou de Landrecourt et lentement se laissa retomber sur les coussins en l'attirant à elle. Ils se confièrent alors tous les secrets et tous les aveux condamnés au silence et que seul le silence des baisers révèle.

Quand ils s'écartèrent l'un de l'autre, leurs traits et toute leur attitude exprimaient le recueillement.

La tête inclinée, les paupières baissées, Landrecourt appuya ses coudes sur ses genoux et se cacha le visage dans ses

mains. Julietta au même instant, et sans ouvrir les yeux, porta sa main gauche à ses lèvres et, de sa main droite, reprit le petit écran japonais dont elle se couvrit la figure. Ils restèrent ainsi longtemps à méditer sur leur naufrage.

— Tout le monde est mort, chuchota-t-elle.

— Non, répondit-il, mais nous sommes passés d'un côté de notre vie où il n'y a plus que nous deux.



Depuis la disparition de sa fille, Mme Valendor trouvait convenable de tenir constamment un mouchoir à la main et croyait faire preuve d'à-propos en lisant *Albertine disparue*. Dans sa chambre à coucher, maintenant décorée de photographies de Julietta à tous les âges, ce livre était posé sur sa table de chevet. A peine visible dans la pénombre matinale, elle était au lit et dormait lorsque la sonnerie du téléphone l'éveilla. Elle prit à tâtons le récepteur et cria : « Julietta ! Quoi? Où es-tu?... Ah ! Où? Je ne connais pas. Oui, je t'écoute. Mais non, mais non, je ne peux pas tomber, parle, je suis au lit. Où croyais-tu donc me trouver à cette heure-ci? Ah... Oh... Non? Tout cela est très joli mais... Ne t'emballe pas. Eh bien ! tu en as de la chance et lui, ce monsieur, il en a du courage. C'est tout ce qu'il faut, dis-tu? Ah ! ma pauvre tête... Le prince? Inutile, il a rompu. Laisse-moi donc tranquille avec ta chance. Quoi? Oui, oui, Ah ! ma pauvre tête. Oui, oui, j'arrive. » Elle reposa le récepteur, le reprit aussitôt et, sans dévoiler le lieu où se cachait sa fille, informa la police que Julietta était retrouvée. Elle se leva, poussa quelques cris, passa la matinée dans l'agitation la plus grande et vers onze heures, partait pour la gare et montait en taxi lorsqu'elle se trouva face à face avec le prince d'Alpen qui, justement, venait chez elle prendre des nouvelles de Julietta. C'était l'heure de sa promenade et il était à pied. « Je n'ai pas le temps d'avoir de secrets pour vous, lui dit-elle, ma fille est fiancée à un M. Landrecourt, c'est chez lui qu'elle se cache depuis deux jours et je vais, de ce pas, la rejoindre. »

Le prince d'Alpen laissa tomber un très petit bouquet qu'il tenait à la main et continua sa promenade.



A la même heure et pour la dixième fois, Mme Facibey voyait s'ouvrir la porte de sa chambre et un grand et dixième bouquet s'avancer vers elle orné d'un petit papillon messager :

« Belle Rosie, je suis à vos pieds. Robert. » « Enfin vous voici revenue infidèle fidèle. Georges. » « A ce soir, à demain, à toujours. Guillaume. » Et Rosie souriait à l'avenir retrouvé. Elle attendait le coiffeur.



Sur le quai de la gare Mme Valendor, sans perdre des yeux le porteur qui la précédait acheta la première édition d'un journal du soir, puis monta dans le train, entra dans un compartiment et, avant même de s'asseoir, déplia le journal. Le porteur, après avoir déposé les bagages dans le filet, attendait son pourboire et la regardait fixement. Il toussa. Le sourire aux lèvres, l'air éberlué, elle abaissa son journal :

— Eh bien ! fit-elle, qu'attendez-vous?

D'un geste du menton, il montra les valises, et regarda ensuite le creux de sa main.

— Ah ! ma pauvre tête, dit-elle, ah ! oui, je savais bien que j'oubliais quelque chose.

— Quelque chose? Quelqu'un, rectifia le porteur, qui empocha son dû et sortit.

Toujours debout au milieu du compartiment et le dos au couloir, elle avait repris sa lecture et la contemplation de sa photographie soulignée de ces mots : « Une heureuse mère, » lorsqu'un gros monsieur d'une soixantaine d'années, rose, jovial et soigné, portant lui-même un sac de voyage aux serrures bien astiquées, entra dans le compartiment. Il voulait évidemment s'asseoir à l'une des places de coin, près des fenêtres, dont Mme Valendor barrait l'accès. Il attendit un moment, salua le dos de la voyageuse et dit à tout hasard : « Je vous demande pardon. »

Mme Valendor se retourna : « Oh ! fit-elle, je vous demande pardon.

— Je vous en prie, je vous en prie, répondit le gros monsieur. Quelle place désirez-vous occuper?

— Celle que vous voudrez, répondit-elle.

Le gros monsieur, assez surpris, recula d'un pas, se cabra et les doigts écartés montra les deux places : « Mais, madame, dit-il, c'est à vous de choisir. »

Avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre, le train partit brusquement, la projetant, titubante, contre la poitrine de ce gros monsieur qui ne put mieux faire pour la soutenir que de la serrer dans ses bras. « Je suis confus, » lui dit-il, en l'aidant à s'asseoir.

Elle rajusta son chapeau : « Il n'y a pas de quoi, fit-elle,

sans vous je serais tombée, » et elle sourit à cet homme aimable qui, maintenant assis en face d'elle, la caressait des yeux. On voyait qu'il la trouvait jolie, élégante, parfaite d'âge et bien tournée et, tandis qu'il contemplait tour à tour chaque détail de son costume, ses narines palpitaient un peu aux effluves du doux parfum que répandait le mouchoir dont elle s'éventait le visage. Consciente d'être admirée, feignant de s'intéresser au paysage, elle tourna le journal de façon que le gros monsieur ne pût faire autrement que d'y remarquer son portrait. C'est ce qui se passa et le regard ébahi du voyageur allait et venait de Mme Valendor à la photographie lorsque leurs yeux se rencontrèrent.

— Je ne me trompe pas? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle, c'est moi.

Ils engagèrent conversation, firent connaissance et se plurent beaucoup. Il l'invita au wagon-restaurant, elle accepta et dès la fin du déjeuner, après s'être raconté bien des choses tantôt simples, tantôt intimes, ils abordaient les confidences qu'on se fait entre amis de toujours. Le gros monsieur pelait une poire en regardant Mme Valendor.

— Attention, dit-elle, vous allez vous couper.

Il posa son couteau sur l'assiette : « On doit vous faire beaucoup de compliments », dit-il.

— Pas tellement, je vous assure.

— Ah ! je ne vous crois pas, » s'écria le gros monsieur Mais elle insista : « Pas tellement, pas tellement, je vous assure, c'est pourtant vrai ».

— Il me semble vous connaître depuis vingt ans et vous aimer, vous aimer, comme au premier jour, dit-il.

— Moi aussi, il me semble vous connaître comme au premier jour, il me semble vous connaître sur le bout des doigts, » répondit-elle.

Il lui prit les mains et déposa de petits baisers au bout de ses dix doigts, après quoi il coupa la poire en deux : « A votre choix, » fit-il.

— Eh bien ! voyez-vous, déclara Mme Valendor comme si elle revenait soudain à la réalité, il y a dans cette histoire de ma fille une chose qui me peine, et qui me peine beaucoup, et c'est qu'elle m'ait menti.

— Menti? Comment cela?

— Écoutez-moi : elle ne voulait pas du prince d'Alpen, bon. Elle s'est enfuie, bon. Elle a cru me faire peur, bon. Son imprudence a bien tourné, parfait. Mais alors, pourquoi chercher une excuse à sa fuite? Pourquoi me raconter cette histoire de porte-cigarettes oublié dans le compartiment? Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter des histoires de porte-

cigarettes en or qu'on laisse traîner sur une banquette! En or, insista-t-elle, en tapotant et mettant sous le nez du gros monsieur les bracelets d'or encerclant son poignet.

Mais le gros monsieur, qui étant très bon, estimait que la crédulité était une forme de la bonté, encouragea Mme Valendor à faire confiance à sa fille.

Comme ils regagnaient leur compartiment, une enfant de cinq à six ans marchant à quatre pattes les arrêta dans le couloir. Mme Valendor se pencha pour la prendre par le bras et l'écarter un peu : « Pardon, petite fille, » dit-elle. Au même instant, des appels répétés : « Clémence! m'entends-tu? Clémence! où es-tu? Clémence! viens ici tout de suite, » leur firent tourner la tête et Mme Valendor, stupéfaite, reconnut la vieille dame qui voyageait avec elle trois jours auparavant.

— Je vais retrouver ma fille, lui annonça-t-elle aussitôt.

— Bien sûr, bien sûr, répondit la vieille dame, nous avons l'une et l'autre charge d'âmes. J'emmène ma petite fille se reposer à la campagne. Clémence! viens ici, viens là. Nous irons tout à l'heure vous faire une petite visite. Clémence! Et tenant l'enfant par la main, elle rentra dans son compartiment.

— Que le diable l'emporte, grommela le gros monsieur. Qui est-ce?

— Une vieille folle, répondit Mme Valendor, pendant que la petite fille demandait : « Mémé, qui c'est, cette dame? » et que la grand'mère répondait : « Une pauvre folle, mon enfant. »

Debout l'un près de l'autre dans le couloir de leur voiture, Mme Valendor et le gros monsieur fumèrent une cigarette, échangèrent leurs adresses, se promirent de se revoir, se jurèrent de ne pas s'oublier. L'avenir les tentait. Ils s'y voyaient rajeunis, et Mme Valendor, sans le vouloir, compara ce nouvel ami, qui lui était devenu si cher, à un bon oreiller ou à un lit de plumes roses où se jouait le soleil du soir.

— Je me demande ce que ma fille fait à cette heure-ci? dit-elle.

— Elle vous attend, elle va vous embrasser, alors que moi, hélas! au prochain arrêt, dans dix minutes, je vous quitte.



Julietta et Landrecourt, eux aussi, pensaient à l'avenir et s'y voyaient sans âge. Serrés l'un contre l'autre ils flânaient en la ville. Arrêtés maintenant à la devanture d'un antiquaire, Julietta appuyait sa joue sur l'épaule de Landrecourt.

— Nous sommes seuls pour deux heures encore, murmura-t-elle.

— Nous sommes seuls pour toujours, répondit-il, mais ces deux heures-ci ne nous suffiront pas pour remeubler le salon.

Elle se pressait à ses côtés avec un air d'abandon qui avait beaucoup de grâce et la faisait ressembler à une convalescente. « Le bonheur rend malade, dit-elle, je ne m'en remets pas. »

Les passants les remarquaient et souriaient à les voir comme on sourit aux amoureux qui ne se soucient pas de cacher leur amour. Un jeune homme assez triste, s'arrêta derrière eux et les regarda dessiner deux cœurs entrelacés dans la buée que leur souffle déposait sur la vitre, puis il s'éloigna tête penchée, comme s'il souffrait d'un souvenir.



Cependant, la vieille dame et sa petite fille étaient venues rejoindre Mme Valendor et le gros monsieur dans leur compartiment. Elle les gênaient et ils n'osaient plus se parler.

— Je suis désolé de vous quitter, chuchota le gros monsieur.

— Moi aussi, répondit Mme Valendor.

— Les vieux amis se retrouvent toujours, aussi longtemps qu'ils sont assez jeunes, remarqua la vieille dame, puis elle gronda sa petite fille qui tantôt marchait à quatre pattes, tantôt jouait à dénouer les lacets de ses souliers.

Comme le train ralentissait le gros monsieur tira de sa poche son porte-cigarettes et le glissa sous lui. « Hélas ! » dit-il.

— Déjà ! murmura Mme Valendor.

La vieille dame alla dans le couloir se pencher à une fenêtre. Mme Valendor se leva ; le gros monsieur s'effaça pour la laisser passer et dès qu'elle fut sortie, il prit son chapeau et son sac et la suivit jusqu'à la portière du wagon.

— Au revoir, au revoir, lui dit-elle.

Le gros monsieur la regarda, descendit sur le quai, leva la tête, et l'air grave et drôle, il agita son index et gronda :

— Prenez garde, prenez garde, je suis très amoureux.

— Oh ! amoureux, quel grand mot ! s'écria-t-elle, tandis qu'il s'éloignait à pas rapides.

Mélancolique alors elle regagnait sa place lorsqu'elle fut arrêtée, dans le couloir, par la petite fille qui, suspendue au bras de sa grand'mère, appelait : « Mémé, mémé, regarde, mémé, regarde donc, » et cherchait à lui montrer le porte-cigarettes oublié, semblait-il, par le gros voyageur. Mme Va-

lendor s'en empara vivement, descendit du train et courut vers la sortie : « Monsieur ! Monsieur ! » Toutes les femmes se retournèrent, mais aucun homme ne parut entendre. « Eh ! Monsieur ! Monsieur ! » cria-t-elle jusqu'au moment où, à bout de souffle, elle tira le gros monsieur par la manche et lui tendit la boîte. Il leva haut les sourcils, glissa la boîte dans sa poche et prit les mains de Mme Valendor : « Oh ! fit-il, est-ce possible? Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter des histoires de porte-cigarettes en or qu'on laisse traîner sur une banquette. »

— Lâchez-moi, lâchez-moi, voyez donc, le train part, lâchez-moi, dit-elle et elle se débattit.

— Vous lâcher? Vous? Jamais, jamais de la vie, répondit-il.

— Comment jamais de la vie? Vraiment? fit-elle. » Et nez à nez ils riaient aux éclats lorsque les deux valises de Mme Valendor tombèrent devant eux sur le quai. Ils se ressaisirent, ils crièrent : « Merci ! Merci ! » mais, à l'une des fenêtres du train qui déjà roulait vite, ils ne virent plus qu'une petite main gantée de gris s'agiter en signe d'adieu ou de bénédiction.

LOUISE DE VILMORIN.

(Copyright by Editions Gallimard).

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

L'AIGLE, MADEMOISELLE... (1)

I. — Sous les trous du manteau.

Sade est une des références-clefs de la critique littéraire actuelle en ce qu'elle a de plus convenu. Ajoutez au *divin* marquis le comte de Lautréamont, un peu de Rimbaud (vrai ou faux), Kafka, naturellement, enfin quelques notions de surréalisme et d'existentialisme (chrétien excepté) et vous aurez l'inventaire presque complet des rares bouées qui surnagent du grand naufrage de la culture dont la noire lumière de Sade serait en quelque sorte l'un des phares. Lorsque Sainte-Beuve, rapprochant en une même condamnation Sade et Saint-Just, écrivait du second que chez lui aussi *les vices honteux avaient précédé les vices féroces*, il manquait sans doute de justice et pour Saint-Just et pour Sade. Et Jules Janin faisait preuve de plus d'iniquité encore au sujet de ce dernier personnage dont les rêveries, écrivait-il, *n'auraient pu être inventées par un sauvage ivre de sang humain et d'eau forte : à l'heure qu'il est, c'est un homme encore glorifié dans les bagnes, il en est le dieu, il en est le roi, il en est l'espérance et l'orgueil.* Mais, ainsi qu'il arrive souvent, la postérité a corrigé cette démesure, en ce qui concerne Sade aussi bien que Saint-Just, au prix d'un aussi grave déséquilibre en sens contraire. Laissons là le bel Archange de la Guillotine, qui n'est pas aujourd'hui notre sujet, pour en venir à l'Ange noir du Désir qui, refusa précisément contre toute attente la Guillotine et ses pompes et ses œuvres. Les lettres inédites de Sade présentées sous le titre *l'Aigle, Mademoiselle...* par M. Gilbert Lely un an après les morceaux choisis de son *D.-A. F. de Sade* (2) nous y convient.

A en croire M. Lely, *l'exceptionnelle révélation lyrique que*

(1) Lettres publiées pour la première fois sur les manuscrits autographes inédits, avec une préface et un commentaire par Gilbert Lely. Éd. Georges Artigues.

(2) Éd. Pierre Seghers.

constitue cette correspondance ne le cède peut-être pas, quoique sur un tout autre plan, à la découverte au début de ce siècle du rouleau des « 120 Journées de Sodome ». Ne vous étonnez pas du ton exorbitant de cette déclaration. Il est celui des critiques contemporains, beaucoup plus nombreux qu'on ne pense, dont l'athéisme hautement proclamé a dû être compensé de façon plus ou moins consciente par la divinisation de quelque mortel privilégié. « Lorsque, le samedi 21 novembre 1942, écrit M. Lely, après avoir franchi vers 15 heures la ceinture fantomatique du haut village de La Coste, je me trouvai pour la première fois au pied de la façade orientale du château de Sade, un saisissement inconnu me fit chanceler dans la blancheur. *Je vis le cœur du marquis de Sade.* Et je compris qu'il y avait dans ce cœur *quelque chose* que tout le monde ignorait et dont nulle preuve ne pouvait établir la mystérieuse existence. » Voilà donc la révélation, la foi, la vision — et qui rendent inutiles les preuves de l'existence du dieu. Et comme une Église n'existe pas (encore) dans la religion sadienne pour canaliser de si heureuses dispositions mystiques, voici les pires errements (très proches de ceux de Breton, qui, étant le pape de son Église, était le seul des surréalistes à ne point disposer de garde-fous) : « Rapporterai-je ici, dans cet ordre d'illumination, continue M. Lely, qu'en revenant quelques semaines plus tard d'un autre pèlerinage à La Coste avec une amie dont les yeux sont des losanges d'espérance, je feignis durant le trajet d'être *le marquis de Sade fugitif* et de me justifier de tous les prétendus crimes au nom desquels j'étais poursuivi? Or, lorsque j'eus adressé récemment à celle que je viens de dire le texte de la « Grande Lettre » de Sade, elle me fit savoir, en me témoignant sa surprise et son émotion, qu'elle avait retrouvé, dans cette confession du marquis, le *ton* de l'étrange discours par moi proféré il y a six ans sur une route d'amandiers... »

Les œuvres du marquis de Sade ont été publiées ces dernières années non pas tant sous le manteau que sur le pavois. Ou alors sous un manteau si curieusement troué que l'effet atteignait à la fois au comique et à un degré de plus dans l'obscénité. Ce qui donnait par exemple ceci dans les extraits des *120 Journées de Sodome* choisis par M. Lely pour son *D.-A.-F. de Sade :* « Pour sa femme, il fallait des hommes qui lui [..........................], et, pour sa fille, il en fallait qui, en la troussant [......................................], afin qu'il put le contempler à son aise, et qui ensuite lui [..........................]. » Ayant relu pour ma part des éditions non expurgées des *120 Journées*, de *la Philosophie dans le boudoir* et de *l'Histoire de Juliette*, il me parut une fois de plus difficilement compréhensible qu'ait semblé si riche à de bons esprits l'effarante monotonie de cet érotisme appliqué, presque toujours, non seulement sans grandeur, mais encore sans génie, même et surtout dans le Mal. Non qu'il faille dénier à Sade une certaine grandeur et, assurément, du génie. Je dirai tout à l'heure dans quel sens, fort aidé en cela par les inédits présentés par M. Lely. Mais certaines mises au point sont d'abord nécessaires.

II. — Un malheureux écart.

Les plus tristes aveux du principal intéressé quant aux filles *dont il se servit* (l'expression est de lui) après se les être fait servir, parfois contre leur gré ; un pieux complément au *Tableau des femmes ayant eu des rapports amoureux avec Sade*, dressé amoureusement naguère et avec la même piété par le même exégète ; en marge de ces commentaires exaltés de M. Lely de sordides rapports policiers dont la précision administrative et l'abjecte écriture ne laissent plus la moindre place à la poésie et au rêve ; les seules noblesses enfin, mais réelles et admirables, du malheur, de la captivité et de l'injustice dignement supportées : voilà ce qui frappe en premier lieu dans ces lettres adressées par Sade du donjon de Vincennes et de la Bastille entre 1777 et 1785. En plus de leur verve merveilleusement lyrique jusque dans l'injure et l'obscénité, ces pages toutes en justifications, revendications, imprécations, supplications, exagérations (comme on en peut attendre d'un prisonnier traité avec une telle iniquité et d'autant plus qu'il se mêle quelque paranoïa à son cas) nous sont malgré tout d'un précieux enseignement quant au personnage si peu connu du marquis. Et surtout une nouvelle occasion nous est donnée grâce à elles de réfléchir sur l'extraordinaire situation faite depuis quelques années en France à cet insolite héros.

Que les surréalistes de la Belle Époque (qui, comme l'autre, redeviendra un jour à la mode et servira de décor à des cabarets très sérieusement réintitulés *Maldoror*), dans leur désir de provocation, beaucoup plus que de réelle subversion, aient choisi Sade pour le premier de leurs dieux, rien de plus naturel. Mais il apparaît plus étonnant et même proprement extravagant que cette divinisation totalitaire (dans la mesure où elle n'admet point la moindre réserve) soit continuée aujourd'hui par des critiques qui, en ayant dans leurs méditations, aux plus nobles aspects de la pensée et de la vie se présentent à nous en moralistes. C'est ici que commence l'imposture majeure, une parmi beaucoup d'autres de notre époque, mais non la moindre sur le plan intellectuel.

Avant l'œuvre il y a la vie. « M. de Sade, écrit le marquis de lui-même, a fait ce que tout l'univers a fait, il a vu des filles ou déjà débauchées, ou fournies par une maquerelle et alors la séduction ne le regarde plus. » Quant à l'essentiel, elle ne regarde que lui, au contraire, et nous nous ferions scrupule de porter le plus petit jugement sur ce problème par excellence sacré des rapports d'un homme avec sa conscience, si de maladroits disciples n'essayaient de transmuer en honneur la honte. Disciples du reste tout intellectuels (ils ne feraient pas de mal à une mouche) d'un maître qui l'était presque autant. « Oui, je suis libertin, je l'avoue; j'ai conçu tout ce qu'on peut concevoir dans ce genre-là,

mais je n'ai sûrement pas fait tout ce que j'ai conçu et ne le ferai sans doute jamais. » Voilà donc l'œuvre définie par son auteur et par lui limitée à la portion d'expérience personnelle qu'elle implique. Ce que l'on devait appeler *sadisme* est ainsi jugé par Sade dans les *120 Journées de Sodome : le malheureux écart qui nous fait trouver des plaisirs dans les maux d'autrui*. Ce *malheureux* semblera malheureux à beaucoup des actuels thuriféraires du marquis. Mais pourquoi ce qui est objectivement le Mal changerait-il de signe lorsque c'est Sade qui, d'aventure, l'accomplit?

M. Gilbert Lely est sévère pour ceux de ses prédécesseurs qui ont refusé de réaliser cette transmutation. Par exemple pour Jean Desbordes et son « soi-disant » *Vrai visage du marquis de Sade :* « Ce livre, à peu près dépourvu de références, est désordonné, jacassant et respire la profanation. Les réflexions de l'auteur y ressortissent au journalisme et l'on y relève à chaque page les plus impudentes railleries et les expressions écœurantes, tout à fait incompatibles avec le sujet qu'il avait l'honneur de traiter... » Notons d'abord qu'elles ne sont pas d'un journaliste, mais d'un poète ces deux phrases de Jean Desbordes, choisies parmi beaucoup d'autres de la même inspiration, à propos de l'hommage reçu de « ses sujets » par le seigneur de La Coste : *Contemporaine de Tristan et de Guillaume d'Orange, la formule magique a traversé les âges pour venir consacrer ce prince des contes de fées que le destin comble de prévenances. Pourtant, qui pourrait croire qu'à la manière antique, ce jeune homme ne monte si haut que pour que les siècles à venir le voient mieux trébucher?* Dénonçons ensuite (au risque de nous exposer nous aussi au mépris de M. Lely) cette curieuse référence à l'honneur en un tel sujet. Mais il fallait que Sade fût préalablement dignifié jusque dans l'indignité pour que nos modernes exégètes, *qui sont tous des moralistes*, pussent en conscience s'occuper de lui. Il fallait pour qu'il leur devînt possible de l'admirer là où il est admirable qu'ils réussissent à rendre également estimable ce qui ne l'était pas. J'ai démonté naguère, à propos d'André Breton, le mécanisme de cette opération. Je disais : mieux valait ne point plaider cette mauvaise cause et puisque un dieu ne peut se trouver en difficulté avec la justice des hommes, le plus simple était en effet de l'en tenir quitte. De quel droit Breton choisirait-il d'honorer dans un de ses dieux certains attributs à l'exclusion de certains autres? Le voici acculé à l'une de ces contradictions qui le déchirent d'autant plus qu'il ne se les avoue pas à lui-même. Le voici obligé, lui qui aime la Nature jusqu'à l'idolâtrie (c'est le plus grand de ses dieux), lui qui s'est mis corps et âme au service de l'homme, le voici réduit à louer les pages de *la Nouvelle Justine* où les héros de Sade apparaissent « guidés par leur haine commune de la nature et des hommes ». L'excuse qu'il se donne à lui-même ne doit pas plus le satisfaire que nous : *Certes l'homme ne consent plus ici à s'unir à la nature que dans le crime : resterait à savoir si ce n'est pas encore une façon des plus folles, des plus indiscutables, de l'aimer...* »

III. — Les chercheurs de trésor.

Ceux-là mêmes qui ont accordé au pouvoir créateur de l'imagination une telle place dans leur système, regrettent donc, sans oser se l'avouer, que Sade ait le plus souvent imaginé et non effectivement accompli ce qu'il a décrit. Et cela même que le marquis a indubitablement réalisé et qu'en leur conscience d'honnêtes bourgeois les surréalistes réprouvent de tout leur cœur et de toute leur chair, ils en créditent, au delà même de son compte, la chair, le cœur et la conscience de Sade, mais après l'avoir sublimé, afin qu'il en sorte moralement (pour tout ce qu'il a réellement fait) plus grandi qu'amoindri. Et nous songeons à Descartes, posant au début de sa quatrième *Règle pour la direction de l'esprit :* « Les mortels sont possédés d'une si aveugle curiosité, que souvent ils conduisent leur esprit par des voies inconnues, sans aucun motif d'espérance, mais seulement pour voir si ce qu'ils cherchent n'y serait pas, comme quelqu'un qui brûlerait d'une envie si folle de découvrir un trésor qu'il parcourrait sans cesse les chemins, cherchant si par hasard il ne trouverait pas quelque chose qui aurait été perdu par un voyageur... » Ce que faisaient, du temps de Descartes, *presque tous les chimistes, la plupart des géomètres et beaucoup de philosophes* et qu'ont seul osé continuer après lui les occultistes, fut la méthode choisie de façon délibérée par ces héritiers des occultistes que furent précisément les surréalistes. En ces *méditations obscures qui troublent la lumière et aveuglent l'esprit* que stigmatisait Descartes, Breton et ses amis, anticartésiens déclarés, voyaient au contraire le plus sûr moyen de *vraie* connaissance, celle où (je cite la célèbre déclaration du « Second manifeste du surréalisme » *la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement.*

C'est ainsi que nos chasseurs de trésor se sont adressés à Sade pour voir si ce qu'ils espéraient ne s'y trouverait point par hasard. Et s'ils sont allés à ce nouveau dieu, on peut dire, en paraphrasant le Pascal du *Tu ne me chercherais pas...* que c'était pour l'avoir préalablement choisi comme tel, non par raisonnement (ce qui leur faisait le plus horreur), mais par un acte de foi (ce dont ils croyaient avoir le plus horreur)... Ils ne cherchent pas à savoir si ce qu'ils ont vu dans Sade ou décidé d'y voir, s'y trouve vraiment, ni si la transmutation du Mal en Bien qui leur est chère n'a, généralement comme en ce cas particulier, le moindre légitimité. Les surréalistes et leurs continuateurs (ou plutôt ceux qui, ayant ruminé ce que l'on a appelé le *maigre foin* de leur doctrine en ont fait la matière indéfiniment redigérée de leurs réflexions) ont donc supposé le problème résolu. D'où le dogme actuel de l'excellence de Sade, et de son excellence dans le Mal, dogme si établi que nul n'éprouve plus le besoin de le défendre et que célèbrent les chefs de cette arrière-garde qui, en retard de vingt ans, se

croient naïvement à la pointe de l'audace et empêchent sinon la naissance du moins la reconnaissance et la connaissance d'une nouvelle avant-garde.

IV. — Sade aussi sage que sadique?

Nous n'oublions pas que ces lettres publiées par M. Lely sont d'un prisonnier. Mais leur auteur, confirmant tout ce que nous savions de ses bien compréhensibles fureurs, s'y montre trop volontiers violent, il s'emporte trop souvent au delà de toute prudence pour que le calcul soit la seule raison de ce que nous y trouvons de relativement *conventionnel* et qui nous apparaît fondamental chez lui au même titre que la révolte. Aussi sage que sadique, tel est peut-être Sade, en définitive. Tels sont du reste plus ou moins tous les hommes dont la passion dominante, quelle qu'elle soit, n'est jamais continue.

Que découvrons-nous, à lire cette correspondance? La confirmation, tout d'abord, des mises au point effectuées par M. Lely lui-même dans son ouvrage précédent et dont il faut lui reconnaître le mérite. Il y mettait en effet l'accent sur l'humanité, la générosité, la tendresse dont témoignent maints chapitres de l'histoire de Sade ; il dénonçait *cette opération fallacieuse qui consiste à identifier l'écrivain à ses héros* (...), *les circonstances mêmes de sa vie ne cessant de nous le révéler si peu conforme au personnage monstrueux de la légende;* il admirait qu'*à partir des éléments rudimentaires de sa maigre algolagnie* il ait pu édifier *sans le secours d'aucun précurseur un musée gigantesque de la perversion sado-masochiste.* Mais les lettres aujourd'hui publiées nous permettent d'y regarder de plus près. Que voyons-nous que ne voit pas M. Gilbert Lely? Un homme qui connaît comme tel les vices de sa nature, les juge avec une certaine sévérité sans toutefois les prendre au tragique, n'y apercevant rien qui le déshonore mais rien non plus qui l'honore. Un seigneur en plus d'un sens assez petit-bourgeois lorsqu'on songe au siècle où il vivait et que, par exemple, préoccupe au plus haut point la tenue de sa femme : « (Ayez) la gorge extraordinairement couverte et non indécemment débraillée comme l'autre jour, et que la couleur de la robe soit on ne peut plus sombre... » (Il existe une lettre à sa femme du combien plus *divin* Mozart qui est à peu près de la même encre.) L'intervention de la jalousie sous sa forme la plus exaspérée — mais aussi la plus classique — ne rend que plus naturels les termes qu'emploie Sade pour exprimer ses convictions d'honnête homme. Tel n'est pas l'avis de M. Lely qui croit pouvoir faire à ce sujet une supposition fort gratuite : « On peut dire qu'il n'est pas impossible que le marquis ait cultivé avec complaisance sa jalousie afin de féconder les seuls plaisirs qui lui fussent permis par la représentation de l'adultère supposé de Mme de Sade. » On trouve toujours plus fanatique que soi et de semblables commentaires ne manqueront point d'apparaître

profanatoires aux exégètes de demain, pour peu qu'ils se soient dégagés du conformisme actuel qui rend Sade d'autant plus aimable que le sont moins ses actions.

Donc, le respect et le besoin de la fidélité, de l'honneur, voilà ce que nous trouvons chez le correspondant de *l'Aigle, Mademoiselle...* Et Dieu appelé en témoignage. Car cet impie par excellence et que ses disciples d'aujourd'hui ne chérissent que dans la mesure où il est athée, c'est lui aussi qui écrit cette *Prière du soir* dont voici les édifiantes premières lignes. (Que trois mois seulement séparent la rédaction de ce texte du *Dialogue entre un prêtre et un moribond* situe et ce dialogue et cette prière, sans que rien ne nous autorise à ne pas prendre la seconde au sérieux comme le souhaiterait M. Lely) :

O mon Dieu je n'ai qu'une grâce à vous demander, et vous ne voulez pas me l'accorder quelques instantes que soient mes prières; cette grâce, cette faveur insigne, serait ô mon Dieu, de ne pas choisir pour mes correcteurs des hommes encore plus méchants que moi, de ne pas livrer celui qui n'est coupable que de très ordinaires, de très minces écarts à des coquins endurcis dans le crime, qui se moquant de vos lois se font un jeu de les enfreindre à tous les instants du jour. Mettez ma destinée ô mon Dieu entre les mains de la vertu, elle est votre image sur terre, et ce n'est qu'à ceux qui la respectent à se mêler de réformer le vice. O le meilleur des êtres, etc...

Cette *Prière du soir* se terminant par les mots *fructus belli,* c'est-à-dire *les fruits de la guerre,* M. Lely croit être en droit de commenter : « Cette expression signifie sans doute dans l'esprit de Sade : à quels moyens de défense me vois-je réduit ! Pour marquer le degré d'injustice de mes ennemis et flétrir leur cruauté, je suis contraint de me servir d'une notion que j'abhorre ; pour faire éclater leur hypocrisie, il me faut les combattre avec leurs armes hideuses, invoquer ce Dieu absurde au nom duquel ils osent me persécuter... » Curieuse paraphrase ! *Fructus belli* pourrait aussi bien ou aussi mal être interprété dans un sens tout chrétien : voici ce qu'a produit une minute de repentir ; voici les fruits du péché... Le blasphème n'a du reste de sens que si Dieu a quelque existence aux yeux de qui le profère. Dénier tout reste de foi en Sade, c'est le priver de la possibilité même du démoniaque ; c'est ôter à la grandeur qui est la sienne sa dimension la plus tragique. Il est pour le moins étrange que nos modernes contempteurs de la divinité ne s'en soient pas avisés. *Tout ce que signe Sade est amour,* écrit audacieusement M. Gilbert Lely. Si nous acceptons ce postulat, de quel droit exclurions-nous de cet amour l'amour obscur de Dieu qu'a si bien reconnu en lui dans *Sade mon prochain,* M. Pierre Klosowski : *Ainsi la conscience athée née de l'âme blessée de Sade cherche à en renier l'immortalité avec l'existence de Dieu, tout en obéissant au chagrin de cette âme reniée...* Le livre de M. Klosowski que la partialité de Breton lui fait dire *perfide* est justement considéré par M. Lely comme un *bouleversant hommage* à Sade. Le même M. Lely a beau dès lors mettre « prière » entre guillemets et parler avec mépris de « l'idée de

Dieu », il ne peut faire que Sade n'ait écrit cette *Prière du soir* et qu'il ne l'ait adressé à Dieu même. Cela ne doit pas nous faire oublier qu'il se nomme lui-même, en un autre endroit de cette correspondance, *philosophe athée*, ce qui n'était guère original en son siècle. Je veux dire : quant à l'expression. Car l'impitié dont témoignent à diverses reprises les lettres et l'œuvre de Sade est d'une nature autrement plus grave que celle d'un Voltaire ou d'un Diderot dans la mesure où elle est précisément de nature métaphysique.

V. — La critique au millimètre.

Cela dit, et qu'il fallait dire, il y a de la vraie grandeur chez Sade. Celle d'abord qu'a bien vue Maurice Heine d'avoir su *sauvegarder sa liberté dans le libertinage.* Ce qui rejoint le jugement d'Apollinaire sur *l'esprit le plus libre qu'on ait encore vu.* (« En tout cas, le corps le plus enfermé, » commente Jean Paulhan en songeant aux trente ans que le marquis passa en prison.) Nous n'irons pas jusqu'à dire avec André Breton que Sade *allie une imagination sublime à une conscience philosophique de premier ordre.* Mais son génie, pathologique dans ses origines, poétique dans sa forme et scientifique dans ses conséquences est incontestable. (Il est notamment remarquable, comme on l'a souvent noté, d'avoir systématiquement entrepris la description des anomalies sexuelles un siècle avant Havellock-Ellis, Krafft-Ebing et Freud.)

Mais la vraie grandeur de Sade est à nos yeux celle qu'a reconnue Jules Monnerot, à savoir *l'honnêteté intellectuelle.* Elle explique notamment la merveilleuse délicatesse de certaines de ses lettres à sa femme, d'autant plus émouvante qu'elle succède à des accès d'une obscénité exacerbée. Elle explique la dignité qu'il conserve en dépit des outrages dont il est abreuvé. *Ce n'est point ma façon de penser qui fait mon malheur, c'est celle des autres. L'homme raisonnable qui méprise les préjugés des sots devient nécessairement l'ennemi des sots; il doit s'y attendre et s'en moquer* (...). *Si donc, comme vous me le dites, on met ma liberté au prix du sacrifice de mes principes ou de mes goûts, nous pouvons donc nous dire un éternel adieu, car je sacrifierais plutôt qu'eux, mille vies et mille libertés si je les avais. Ces principes et ces goûts sont portés par moi jusqu'au fanatisme, et le fanatisme est l'ouvrage des persécutions de mes tyrans. Plus ils continuent leurs vexations plus ils enracinent mes principes dans mon cœur, et je déclare ouvertement qu'on n'a pas besoin de me jamais parler de liberté si elle ne m'est offerte qu'au prix de leur destruction...* Voilà qui a du ton, surtout de la part d'un embastillé. Voilà qui est malgré tout à l'honneur de cet ancien régime dont les injustices s'alliaient, on le voit, à un certain respect de la liberté fondamentale. On imagine mal un condamné d'au delà le Rideau de Fer gardant le pouvoir physique et moral d'écrire et d'envoyer de telles lettres.

Il n'est pas besoin pour aimer Sade, si on l'aime, de le chérir jusqu'en ce qu'il a de haïssable. Il a su montrer assez de raison, dans le sens le plus noble du terme, pour qu'il soit nécessaire de l'aller aussi admirer en sa folie. Peut-être fallait-il néanmoins ces excès pour que fût possible cette *revanche de Sade* dont parle quelque part André Breton ; disons plus simplement : pour que la question pût seulement se poser un jour de lui rendre justice. S'il en était ainsi l'idolâtrie de ses disciples actuels n'aurait pas été inutile et nous devrions les remercier de leur fanatisme. Telle sera donc en définitive notre position au regard de M. Gilbert Lely : toute de gratitude. Et d'autant mieux que cet exégète ne se laisse aller qu'exceptionnellement à sa passion pour se contenter en général de nous donner le plus grand nombre de détails possible sur les faits évoqués par son héros dans ses lettres. J'ai eu tort, tout à l'heure, d'ironiser, ne fût-ce que légèrement quant au *Tableau des femmes ayant eu des relations amoureuses avec Sade.* Il serait également fâcheux de sourire cette touchante minutie dans la recherche et la confrontation des documents qui fait donner à M. Lely la taille du marquis *à deux dixièmes de millimètres près* (1 m. 6802). L'amour rétrospectif d'un grand mort estime également important tous les renseignements le concernant. Trop précieux et toujours trop rares sont les travaux érudits de cette sorte pour que nous chicanions leurs auteurs sur tels ou tels excès dans la précision. C'est grâce à leurs recensements que se forme notre jugement, qui leur doit presque tout même s'il infirme le leur.

CLAUDE MAURIAC.

LA LITTÉRATURE A LUNA-PARK (1)

Gaëtan Picon a beau nous affirmer, au début de son livre (2), qu'il n'est pas ignorant de la littérature moderne, je n'en suis pas aussi certain que lui. Il est difficile d'aller plus loin dans la confusion, impossible de mélanger avec plus d'allégresse les auteurs trop malheureux pour tomber dans son encrier. On ne se doutait évidemment pas que les romans de Valery Larbaud et ceux de Joseph Delteil étaient de la même farine. Eh bien ! voilà : c'est chose faite. On ne s'attendait pas à trouver les noms de Marcel Aymé, de Charles Plisnier et d'Edmond Buchet sur la même page. On n'avait pas remarqué non plus à quel point Anouilh et Salacrou se ressemblaient. Et nous étions assez frivoles pour supposer que l'œuvre de Jacques Lemarchand était toute opposée à celle de Vian. Nous étions bien abusés. Ah ! Gaëtan Picon a

(1) Parc d'attractions, qui s'ouvrait sur des miroirs truqués et se terminait par des montagnes russes. On y goûtait des sensations.

(2) *Panorama de la Nouvelle Littérature française.* (Éd. Gallimard).

raison de nous avertir d'une *certaine métamorphose de la littérature.*

A côté de ces privautés, l'auteur du *Panorama* montre une préférence politique. Les écrivains qui n'ont pas pris le maquis, comme Brasillach, Chardonne, Maurras, etc... ne sont pas cités ou traités de lâches (Montherlant). Ceux qui l'ont pris, comme Sartre, Charlie Chaplin, Malcolm de Chazal, ont droit à un meilleur traitement.

J'ai commencé par l'exposé des ignorances et du parti pris, avec l'idée que Picon y trouverait une sorte d'excuse. Car ce n'est pas le plus grave. Il nous déclare qu'il présentera la littérature sous une optique résolument moderne, *sur le coup,* ajoute-t-il avec ce langage viril qui est celui des bons ouvriers de la pensée. On a l'impression que Gaëtan Picon vit sur l'idée naïve qu'il existait autrefois des gens assez pervers pour écrire de belles phrases sans signification. Avec horreur, il parle des œuvres qui sont devenues *un objet de jouissance esthétique.* Quelle immoralité ! Dieu merci, aujourd'hui, des garçons décidés s'emploient à ne plus faire de phrases. *Un style sans style,* voilà le secret. Et ailleurs il parle de cette *limitation de l'esprit qui était celle de la rhétorique traditionnelle.* Ah ! il y a bien une solution, c'est le lettrisme. Merveille des merveilles, Picon croit tout à fait en ce garçon, bien oublié de nos jours, qui s'appelait Ison ou Isou. Il y voit *un ferment d'insolence et d'héroïsme.* (Décidément, cet Isou n'est pas un lâche comme Montherlant !) Mais, à la réflexion, l'auteur du *Panorama* est saisi d'une crainte : *que le mot soit mort, peut-être; ce qu'il y a de sûr, c'est que la lettre ne peut pas remplacer le mot.* Voilà une de ces conclusions en fusée, qui donnent à réfléchir. Je comprends maintenant le malaise de Gaëtan Picon. Comme il doit être difficile d'écrire avec tous ces mots cadavériques ! A peine trois d'entre eux : « message », « valable » et « authentique » semblent encore de bons vivants sous sa plume. Il est vrai que notre critique n'en reste pas là. Il cite.

Mais ces citations lui sont un nouveau malheur. Elles nous rappellent que Michaux compose admirablement son œuvre, que Bernanos se confie à une certaine phrase barrésienne, que Sartre obéit dans *les Chemins de la Liberté* à une rhétorique constante, héritée de Joyce. Pour finir dignement, Gaëtan Picon cite une trentaine d'articles, intitulés *Documents* (1). Les mêmes principes de vertu civique ont guidé ce choix, le même hasard. La réponse de Monnerot à Merleau-Ponty est donnée, mais celle de Mauriac à Camus est ignorée. Quelques personnes croyaient avoir lu des articles de François Mauriac dans *le Figaro* ou dans *la Table Ronde.* Leur bonne foi avait été surprise. Ce qu'il y a de vivant, ce qui est moderne, ce dont tout le monde parle, c'est Julien Benda.

Car nous touchons à la plus étrange mystification du livre de Gaëtan Picon. Il nous assure qu'il ne parlera que des écrivains « actuels », mais on s'aperçoit vite d'une chose : cette actualité

(1) Nous voici aux montagnes russes.

est un brevet distribué à gauche et parfois à droite, avec une ingénuité désarmante. Paul Valéry est actuel. C'est *le Montaigne de notre temps.* (Mon Dieu ! Comme il se serait amusé !) Saint-John-Perse est actuel. On ne savait pas, mais c'est fait. Marcel Jouhandeau croyait se moquer des temps présents. Il se trompait. Avec Ramuz et Julien Green, il sera du XXe malgré lui. On ne saurait s'y opposer. Picon le pense, Picon le veut et le siècle parle à travers Picon.

Seulement, je m'excuse (et je m'empresse de dire que je n'y suis pour rien), il y a un petit ennui. C'est que les écrivains « engagés » manifestent assez mal leur influence. J'entends bien que Sartre détermine peut-être le style de *France-Soir*, mais je suis de ces esprits attardés qui considèrent *France-Soir* comme un mauvais poète. Si nous songeons à quelques œuvres plus marquantes, parues ces dernières années, le tableau change complètement. C'est Dostoïevski qui compte pour Louis-René des Forêts. C'est Proust qui intéresse Jacques Lemarchand. Il est quand même trop drôle de penser qu'aux yeux de Gaëtan Picon la littérature *doit* aller à l'objet, abandonner les phrases, être actuelle, etc... et que ses trois espoirs reconnus, ses favoris sont Jean Genet, Noël Devaulx et Julien Gracq dont le seul point commun est précisément l'usage d'une belle phrase, longue et nuancée, qui vient de notre tradition classique. C'est encore Julien Gracq, qui vient de dénoncer, dans un article remarquable, la prétention moderne de transformer les écrivains en monstres apprivoisés, en fakirs ou en demi-dieux.

J'ai l'honneur de connaître Gaëtan Picon. Ses excellents travaux (1) n'annonçaient pas du tout un livre de cette espèce. Je sais que beaucoup de bons esprits, un jour, sont très sensibles à la honte de passer pour rétrogrades. C'est la maladie infantile de certains mouvements politiques. C'est en tout cas le péché constant du *Panorama*. Je crains bien que Bernanos, Malraux et Michaux (2) ne s'ennuient dans ce volume. Ils vont s'en retirer, un matin, sans prévenir personne. Nous aurons la surprise de retrouver à leur place, aux mêmes chapitres, les noms de Ferdinand Fabre, Paul Adam et Anna de Noailles. Et Gaëtan Picon, tout à coup, s'appellera Gustave Planche ou Paul Souday (3).

ROGER NIMIER.

(1) « André Malraux » Éd. Gallimard. « Georges Bernanos » Éd. Robert Marin.

(2) Car il reste à l'auteur la sagesse de les aimer.

(3) On n'écrit jamais un livre sans penser à un lecteur idéal. Le *Panorama* a trouvé le sien. Non, il ne s'agit pas d'un jeune provincial facile à surprendre, ni d'une demi-mondaine qui veut ouvrir un salon : il s'agit de M. André Rousseaux. Mais, Gaëtan Picon est un homme de valeur et, encore une fois, son livre est une mauvaise aventure. L'article de M. Rousseaux, au contraire, est une divine surprise. Ah, ces maurrassiens !

AUX FRONTIÈRES DU NÉANT ET DE LA FOI

Nous qui, de la foi, n'avons que la nostalgie continue...

Claude MAURIAC.

Il n'est peut-être pas d'aventure intérieure plus troublante — plus singulière, à la fois, et plus complexe — que celle de l'incroyant qui se met à douter de son incroyance. Je parle ici de l'incroyant par manque de foi et non par (pétition de) principe, de l'incroyant qui se borne à *constater* son manque de foi, sans pour autant décréter l'absurdité de la foi et son manque d'objet. Au demeurant, je me méfie toujours un peu de l'incroyance satisfaite, qui se donne les gants, ou le masque, de la « bonne conscience » : il m'étonnerait, il me semblerait un peu inhumain qu'elle ne s'accompagnât pas, quoi qu'elle en ait, de quelque nostalgie, de quelque désespoir, — au moins de cet « inespoir » qui en est l'inéluctable corollaire.

Si une *Weltanschaung* résolument matérialiste peut combler la raison, comment le ferait-elle pour cette part de nous-même qui a besoin de croire à autre chose qu'à une réalité à soi-même limitée? Et comment fonderions-nous en vérité notre vie intérieure si elle ne tenait ses données que de la seule intelligence? L'incroyance débouche nécessairement dans un nihilisme moral qui ne saurait honnêtement être qu'absolu (si Dieu n'existe pas, tout est permis, disait Kirilov). Car si rien n'a de fin, rien non plus n'a de sens, et les éthiques ingénieuses qui, voyant dans le mythe de Sisyphe l'image même de la condition humaine, imaginent Sisyphe heureux, j'ai peur qu'elles témoignent d'une trouble complaisance à soi-même, et d'une assez discutable duperie morale. Il faut avoir le courage de le dire : Sisyphe, l'homme absurde, l'homme de l'Absurde, ne saurait être heureux qu'au prix d'un aveuglement volontaire mal conciliable avec la conscience de sa condition. Et Sisyphe se donnant une morale fait irrésistiblement penser au condamné à mort occupant ses derniers jours à l'étude des langues étrangères... Pourquoi ce rocher supplémentaire à pousser sur les pentes du Tartare? Pour satisfaire ce besoin de croire auquel, en fait, il n'est d'autre renoncement que le suicide? Mais l'invention de cela qu'on pourrait appeler une « foi de remplacement » (qu'elle soit d'ordre éthique, esthétique, philosophique — ou,

suprême dérision, politique) ne fait que déplacer le problème, ce problème qui tient tout entier dans l'aveu de Flaubert : « Au fond je suis un mystique, et je ne crois à rien. »

Ce « mysticisme athée », traduisant essentiellement, je le répète, le besoin de croire à *quelque chose*, qui habite tout homme, nous savons qu'il peut prendre mille aspects. Le poète, disait Bremond, est un mystique qui trahit. Et non seulement le poète, mais tout artiste, ajoute Charles Du Bos, parlant dans son émouvant *Journal* (1) de « la presque monstrueuse et quasi continuelle surabondance d'émotion religieuse dépensée sur tous objets profanes (...) non seulement dans toutes les zones de la poésie, de la musique, de l'art, du sentiment, des relations avec les êtres, de la vie en général... » Et Robert Aron : « On pourrait faire une anthologie de l'incroyance, qui, tout en étant sans Dieu, resterait pourtant religieuse. »

Du Bos définit admirablement la position, ici considérée, de l'incroyant doutant de son incroyance sans pour autant réussir à la transmuer en foi, et devenant ainsi l'un de ces *Frontaliers du Néant* dont parle Robert Aron dans un précieux petit livre dont on va reparler (2). Il faut citer le *Journal* : « Je suis tout ensemble le plus religieux et le plus incrédule des êtres, porté d'une part à donner irrésistiblement une valeur religieuse à toutes les impressions les plus intenses et les plus élevées de ma vie — par où je veux dire que d'elles-mêmes ces impressions accèdent aussitôt au plan religieux — et d'autre part incapable de foi au point de ne pas parvenir à comprendre quel peut être pour d'autres le contenu du terme. Car quand je dis — et j'hésite souvent à le dire, et j'ai tort d'hésiter puisque c'est vrai (je me demande même dans quelle mesure ne joue pas ici un respect humain qui ne m'est en rien coutumier) — quand je dis que je crois en Dieu, je veux dire que je sens Dieu en moi, ce qui peut-être équivaut simplement à ceci que, dans mes meilleurs moments, ces moments s'inscrivent d'eux-mêmes dans la zone religieuse ; c'est pourquoi, quand je dis cela, je doute encore si j'accomplis un acte de foi véritable. Car l'acte de foi véritable, *ne serait-ce pas de pouvoir dire « je crois en Dieu » quand on ne le sent pas en soi?* Et c'est de cela que je ne suis nullement certain d'être capable. Je rejoins ici un courant de pensées que je développais naguère dans mon *Pascal* lorsque je disais que, dans le domaine religieux, Pascal était la proie du besoin

(1) Éd. Corrêa.
(2) Éd. de Flore.

AUX FRONTIÈRES DU NÉANT ET DE LA FOI

Nous qui, de la foi, n'avons que la nostalgie continue...

Claude MAURIAC.

Il n'est peut-être pas d'aventure intérieure plus troublante — plus singulière, à la fois, et plus complexe — que celle de l'incroyant qui se met à douter de son incroyance. Je parle ici de l'incroyant par manque de foi et non par (pétition de) principe, de l'incroyant qui se borne à *constater* son manque de foi, sans pour autant décréter l'absurdité de la foi et son manque d'objet. Au demeurant, je me méfie toujours un peu de l'incroyance satisfaite, qui se donne les gants, ou le masque, de la « bonne conscience » : il m'étonnerait, il me semblerait un peu inhumain qu'elle ne s'accompagnât pas, quoi qu'elle en ait, de quelque nostalgie, de quelque désespoir, — au moins de cet « inespoir » qui en est l'inéluctable corollaire.

Si une *Weltanschaung* résolument matérialiste peut combler la raison, comment le ferait-elle pour cette part de nous-même qui a besoin de croire à autre chose qu'à une réalité à soi-même limitée? Et comment fonderions-nous en vérité notre vie intérieure si elle ne tenait ses données que de la seule intelligence? L'incroyance débouche nécessairement dans un nihilisme moral qui ne saurait honnêtement être qu'absolu (si Dieu n'existe pas, tout est permis, disait Kirilov). Car si rien n'a de fin, rien non plus n'a de sens, et les éthiques ingénieuses qui, voyant dans le mythe de Sisyphe l'image même de la condition humaine, imaginent Sisyphe heureux, j'ai peur qu'elles témoignent d'une trouble complaisance à soi-même, et d'une assez discutable duperie morale. Il faut avoir le courage de le dire : Sisyphe, l'homme absurde, l'homme de l'Absurde, ne saurait être heureux qu'au prix d'un aveuglement volontaire mal conciliable avec la conscience de sa condition. Et Sisyphe se donnant une morale fait irrésistiblement penser au condamné à mort occupant ses derniers jours à l'étude des langues étrangères... Pourquoi ce rocher supplémentaire à pousser sur les pentes du Tartare? Pour satisfaire ce besoin de croire auquel, en fait, il n'est d'autre renoncement que le suicide? Mais l'invention de cela qu'on pourrait appeler une « foi de remplacement » (qu'elle soit d'ordre éthique, esthétique, philosophique — ou,

suprême dérision, politique) ne fait que déplacer le problème, ce problème qui tient tout entier dans l'aveu de Flaubert : « Au fond je suis un mystique, et je ne crois à rien. »

Ce « mysticisme athée », traduisant essentiellement, je le répète, le besoin de croire à *quelque chose*, qui habite tout homme, nous savons qu'il peut prendre mille aspects. Le poète, disait Bremond, est un mystique qui trahit. Et non seulement le poète, mais tout artiste, ajoute Charles Du Bos, parlant dans son émouvant *Journal* (1) de « la presque monstrueuse et quasi continuelle surabondance d'émotion religieuse dépensée sur tous objets profanes (...) non seulement dans toutes les zones de la poésie, de la musique, de l'art, du sentiment, des relations avec les êtres, de la vie en général... » Et Robert Aron : « On pourrait faire une anthologie de l'incroyance, qui, tout en étant sans Dieu, resterait pourtant religieuse. »

Du Bos définit admirablement la position, ici considérée, de l'incroyant doutant de son incroyance sans pour autant réussir à la transmuer en foi, et devenant ainsi l'un de ces *Frontaliers du Néant* dont parle Robert Aron dans un précieux petit livre dont on va reparler (2). Il faut citer le *Journal* : « Je suis tout ensemble le plus religieux et le plus incrédule des êtres, porté d'une part à donner irrésistiblement une valeur religieuse à toutes les impressions les plus intenses et les plus élevées de ma vie — par où je veux dire que d'elles-mêmes ces impressions accèdent aussitôt au plan religieux — et d'autre part incapable de foi au point de ne pas parvenir à comprendre quel peut être pour d'autres le contenu du terme. Car quand je dis — et j'hésite souvent à le dire, et j'ai tort d'hésiter puisque c'est vrai (je me demande même dans quelle mesure ne joue pas ici un respect humain qui ne m'est en rien coutumier) — quand je dis que je crois en Dieu, je veux dire que je sens Dieu en moi, ce qui peut-être équivaut simplement à ceci que, dans mes meilleurs moments, ces moments s'inscrivent d'eux-mêmes dans la zone religieuse ; c'est pourquoi, quand je dis cela, je doute encore si j'accomplis un acte de foi véritable. Car l'acte de foi véritable, *ne serait-ce pas de pouvoir dire « je crois en Dieu » quand on ne le sent pas en soi?* Et c'est de cela que je ne suis nullement certain d'être capable. Je rejoins ici un courant de pensées que je développais naguère dans mon *Pascal* lorsque je disais que, dans le domaine religieux, Pascal était la proie du besoin

(1) Éd. Corrêa.
(2) Éd. de Flore.

de sentir et que, déserté par la grâce, il lui semblait toujours perdre pied et ne plus croire à rien. » N'entend-on pas dans ces mots l'écho humain du « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé », et du « Je crois, Seigneur ; venez au secours de mon incrédulité », sublimes paradoxes du doute et de la foi également incertains?

On me dira que j'anticipe, faisant de l'incroyant douteur ou inquiet, de l'homme qui, ainsi que l'écrivait ici même Claude Mauriac, « n'a de la foi que la nostalgie continue, » un chrétien qui ne se connaît, qui ne se reconnaît pas encore comme tel. Il est bien évident que « le vrai christianisme n'est pas concevable sans la foi » (Du Bos), que le Pari pascalien n'est pas toujours possible, et l'on ne saurait confondre avec la foi, le malaise, l'angoisse, le désespoir (ou l'espoir...) que suscite, chez l'incroyant, le sentiment d'une intolérable déréliction... Prenons donc différemment le problème.



« Peut-être — écrit Du Bos — le vice dernier de notre esprit est-il non point tant de vouloir la cohérence que d'être assuré que notre esprit même est capable de toujours percevoir la cohérence quand il s'agit du plan qui entre tous nous transcende. » Cette « cohérence » (comment ne nous ferait-elle pas penser à cela que Charles Morgan — autre « mystique athée » — appelle *the Singlemindness*, l'Unité de l'esprit?), ce n'est qu'à la faveur d'un orgueilleux malentendu que nous la demandons à la seule raison, nous arrêtant « au seuil dont le rationalisme verrouille brusquement l'accès entre l'immatériel et nous » (Robert Aron). Et ce malentendu, ou ce « vice dernier de notre esprit », il se pourrait que le premier grand responsable en fût Descartes : c'est à le démontrer que va s'employer l'auteur des *Frontaliers du Néant*.

Le *Discours de la Méthode*, qu'est-ce d'autre que le fruit d'une orgueilleuse *extase de la raison?* Elle éclate à chaque pas : « Par méthode j'entends les règles certaines et faciles, grâce auxquelles tous ceux qui les déservent exactement ne supposeront jamais vrai ce qui est faux, et parviendront, sans se fatiguer en efforts inutiles mais en accroissant progressivement leur science, à la connaissance vraie de tout ce qu'ils peuvent atteindre... Je puis établir pour règle générale que toutes les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies... Toute idée étant un ouvrage de l'esprit, sa nature est telle qu'elle

ne demande de soi aucune autre réalité formelle que celle qu'elle reçoit et emprunte de la pensée ou de l'esprit dont elle est seulement un mode... etc. etc. » Sur de telles propositions se fondent trois siècles d'idéalisme rationaliste, révérant en celui qui les a formulées l'initiateur de la pensée moderne, sans considérer qu'il l'a, du même coup, vouée au dessèchement, par « une tentative désespérée pour s'installer en dehors du mystère ». C'est ce que nous rappelle Robert Aron.

Et finalement, c'est à la science moderne que l'auteur des *Frontaliers du Néant* en appellera pour rendre à ce mystère ses droits et ses pouvoirs : il n'est sans doute pas de langage qui, plus que le sien, puisse au cœur de l'homme du XXe siècle faire germer à nouveau un doute fécond... Je n'entreprendrai pas ici de suivre pas à pas Robert Aron dans sa démarche singulièrement attachante, ni d'énumérer les hauts témoignages qu'il invoque (1), sur lesquels il fonde sa conviction que « le surnaturel (et c'est une révolution comparable dans l'ordre de la pensée religieuse à celle que Copernic effectua dans celui de l'astronomie), ce n'est plus dans l'au-delà qu'il nous faut maintenant le situer, mais, de façon précise et assurée, dans l'en-deçà : en deçà de notre existence d'êtres vivants et d'organismes évolués se trouvent les sources, les réserves, malaisées à percevoir, des mystères qui nous agitent (...) ; en deçà de nos consciences nous commençons à sentir affleurer les éléments de la morale et ceux de la religion les données de l'éternité ». Me sera-t-il permis de dire que, pour nous que n'habite ni ne hante l'esprit scientifique, l'œuvre romanesque d'un Graham Greene, par exemple, sur un plan qui est le nôtre, nous parlant un langage qui est le nôtre, nous a parfois donné le sentiment, au moins la prescience, de ce mystère où, ainsi que disait encore Charles Du Bos, « il s'agit moins de l'intervention d'un univers nouveau que du sens nouveau et partout imputé et perçu comme visible, de l'univers quotidien et coutumier » ? Mais nous ne pouvons ici qu'esquisser les données d'un problème beaucoup trop vaste, beaucoup trop grave, beaucoup trop essentiel pour être épuisé en quelques pages. N'oublions pas que, comme le rappelle Robert Aron, « c'est de *salut* qu'il s'agit... »

(1) Il s'agit de ceux de Lecomte du Noüy (p. 145), d'Alexis Carrel (p. 146), de Louis Broglie (p. 163), particulièrement significatifs, et de ceux de Metalnikof, Vendryès, etc.



En somme, à l'incroyant, qu'il le soit par ce « vice dernier de l'esprit » que dit Du Bos et qui n'est peut-être autre chose que l'orgueil de la raison, ou par quelque défaut de la Grâce (ce n'est pas à lui, forcément, d'en décider), ce que demande Robert Aron, c'est de substituer à la négation de Dieu, au « Dieu est mort » nietzschéen, l'acceptation du fait que *Dieu est possible.*

Ainsi formulée, je sais que cette proposition peut encore sembler blasphématoire au chrétien. Mais à ce chrétien — si aisément fermé aux problèmes de l'incroyance — je demande de considérer qu'elle suppose déjà un grand pas fait en avant, qu'elle ouvre et laisse ouverte la porte qu'avait close l'orgueilleuse Raison, enfermant l'incroyant dans la chambre glacée et sans fenêtre du monde « réel », si semblable, en fin de compte, à l'enfer sartrien de *Huis-Clos...*

CLAUDE ELSEN.

P.-S. — Cette chronique était écrite lorsque me sont parvenus deux livres dont l'analyse y eut trouvé sa place : *Devoir de croire et sincérité intellectuelle,* de X. La Bonnardière (Éd. Montaigne) et *Le Narthex,* d'André Billy (Éd. Flammarion). L'essai de Xavier La Bonnardière étudie avec une rare pénétration et une belle honnêteté intellectuelle ce problème crucial, qu'illustre à son tour le roman d'André Billy : pour l'homme à qui la *grâce* de croire fait défaut, la foi est-elle *possible?*

LES ROMANS

DEUX GÉNÉRATIONS

Je vais essayer de raconter *les Ames fortes* (1) troisième volume des chroniques de Jean Giono. Le cadre du récit est une veillée mortuaire, à la campagne, et les récitantes n'ont pas moins de soixante-dix ans ; la mémoire des passions est encore fraîche dans leur cœur, comme on le verra. Pas un mot de description, pas un

(1) Éd. Gallimard.

commentaire extérieur à ces discours. Les personnages parlent et c'est tout.

Peut-être est-ce trop.

Sans savoir comment, nous nous trouvons plongés dans l'histoire du couple Numance, dont les manières aristocratiques enchantaient, indignaient, voilà cinquante ans, la petite ville de Châtillon. Celle qui les admirait tant et les décrit aujourd'hui s'appelle Thérèse. Elle était servante d'auberge, une vraie servante de Marivaux, ingénue et raisonneuse. Soudain la narratrice est interrompue et une voisine parle à sa place. Cette fois-ci, la véritable héroïne est Thérèse. On nous montre comment la belle Mme Numance, au seuil de la vieillesse, devint folle de cette petite paysanne qu'elle voulut adopter. On nous montre encore le mari de Thérèse, Firmin, toujours méditant des traquenards et des ruses, sous une apparence balourde. Ces ruses, avec les Numance, sont inutiles. Ils se sont déjà ruinés par générosité. Ils ne cherchent qu'à donner : pure et merveilleuse passion qui les exalte et leur donne vingt ans à chacun. Firmin peut les dépouiller tout à son aise, ils aiment trop Thérèse, ils méprisent l'âpreté, ils se laissent faire en souriant. Le jour où sa maison sera saisie, le vieux M. Numance aura une attaque, mais reviendra à lui pour dire simplement : *Fâcheuse coïncidence.*

Alors Thérèse reprend la parole. Elle va compléter le récit de son amie. Maintenant, elle abat ses cartes, avoue le fond de son âme implacable. L'indépendance, l'argent, elle s'en moquait. Mais le plaisir de simuler, l'ivresse de sentir les autres trompés, dominés, oui, cela valait la peine. *J'étais comme le furet*, dira-t-elle. Il ne cherche pas à manger sa victime, mais il aime le sang ; et le sang que les autres donnent le plus facilement, c'est leur amour. Dès lors tout est simple. Elle a mené Firmin par le bout du nez. Elle s'est amusée à apitoyer les Numance, elle a joué la tendresse, l'admiration naïve d'une petite fille pour une grande dame. Après la ruine de ses protecteurs, elle prendra deux amants (1), puis s'acharnera contre son mari. Un jour, elle se dépêchera de rentrer, car elle a tendu un piège dans lequel Firmin est tombé. Il va mourir. *Je n'aurais pas voulu manquer ça*, dit-elle.

Il me semble qu'avec *les Ames fortes*, Giono a risqué son chef-d'œuvre. Il me semble aussi qu'il l'a manqué. Il sait nous faire écouter ses personnages, il atteint une vérité hallucinante. Malheureusement, il la place dans des conditions de parfaite invraisemblance. En un autre sens, il est remarquable de nous troubler à un tel point que nous oublions parfois cette veillée bavarde, où chaque récitante parle comme Giono lui-même, par petites phrases serrées et pressées mais pressées parce qu'elles font de grands détours. Oui, nous finissons par être pris et à la fin du récit, quand le jour se lève, on pense à *la Grande Bretêche*, quand Bianchon achève son horrible récit et que nous nous retrouvons, sans savoir comment, dans un salon du faubourg Saint-Germain.

Les Ames fortes tirent leur prestige du mystère. Tout est bon

(1) Comme deux entr'actes dans une tragédie.

pour intriguer le lecteur, le bavardage comme le reste. Comment ne pas songer aux paysannes de Jouhandeau, dont la phrase est si nette, si exemplaire? Mais Jouhandeau découpe dans la réalité tout ce qui peut orner son univers alors que Giono en ajouterait plutôt. La construction même du roman, en trois plans superposés (1) rend plus nébuleux (et plus troublant) le déroulement de l'intrigue.

Revenons à Thérèse, cette âme forte. Là, Giono ne se trompe pas. Il se place au cœur de cette passion meurtrière, sombre flamme qui rappelle l'héroïne d' *Un Crime* (2) ou Thérèse Desqueyroux — bien qu'il y ait plus de désenchantement chez ces dernières. Le caractère des Numance me paraît traité avec un peu trop de subtilité. Je reconnais que l'auteur de *Mort d'un Personnage* (3) parle merveilleusement des vieilles dames. Mais enfin, il lui arrive aussi de danser avec les sentiments, ce qui donne de beaux ballets tragiques. Le mari de Thérèse, Firmin, est d'une vérité extrême. Il plairait sûrement à Alain, car il y retrouverait cette épaisseur des passions qu'il aime dans *le Curé de village* ou *les Paysans*.

Jean Giono est un grand écrivain que j'admire de tout mon cœur. Il ne manque pas de génie. Il pense que le meilleur ne se passe pas du moins bon.



On ne lira pas sans admiration le début du roman de Raymond Abellio (4). Il y a là cinquante pages d'une grande lucidité, où se mêlent aux sentiments d'un fugitif qui revient à la vie brillante des autres, les intrigues politiques d'un Paris qui est encore celui de Balzac, avec ces souvenirs entrevus, ces figures énigmatiques et cette belle passion qui explique et ravage en même temps. L'influence de Balzac me paraît se poursuivre tout au long du récit. Elle tient dans la métaphysique de la volonté, les *pouvoirs* que possédait Louis Lambert avant les héros de M. Abellio. Elle se marque aussi par le mythe de l'homme supérieur. Drameille et le Père Luis Caranza ont le calme souverain, la force de Vautrin. Notons enfin le sens tragique, si rare dans les romans que nous lisons aujourd'hui, car ils sont presque tous des « drames bourgeois », au sens où l'entendait le XVIIIe siècle, c'est-à-dire des pièces honnêtes, fades et vertueuses. Cette définition me semble s'appliquer à nos livres les plus noirs : tous ces cadavres entassés sous nos yeux n'avaient vraiment pas grand-chose dans les veines, pour résister si mal à leur auteur.

Les Yeux d'Ézéchiel sont ouverts comportent un poids mort qui est le long monologue métaphysique du narrateur. Sans doute ce discours est-il nécessaire puisqu'il explique le déroulement de l'action. Mais il est pesant. Il est difficile de résumer ces deux cents

(1) Utilisée jadis avec un moindre succès par Édouard Estaunié.
(2) Éd. Plon.
(3) Éd. Grasset.
(4) *Les Yeux d'Ézéchiel sont ouverts.* Éd. Gallimard.

pages, fumeuses, brouillonnes, intéressantes parfois, mais enfin M. Abellio croit à une révélation inscrite dans les Livres sacrés. Il attend la Venue des Temps, dont le communisme lui paraît le signe et l'instrument. Il songe à la création d'êtres lucides et purs, qui tueront sans haine, parce qu'ils sauront accomplir la vérité divine. Le mal, alors, coïncide avec le bien. Telle est la loi de l'époque. Au delà il n'y a que l'indifférence, la plénitude du vide. Allons aux extrêmes, dira le narrateur, j'y trouverai le désert.

Je ne crois pas que le lecteur soit très convaincu par cette philosophie. On a l'impression que les héros de M. Abellio s'y livrent un peu vite. Cela donne un échange de formules, assez fatigant à la longue, mais qui comporte de bons instants. Cette idée serait confirmée par une phrase qui s'est glissée vers la fin du livre : *Nous rêvons d'une force sans limite et un regard de femme nous déroute.*

Les passages ennuyeux, massés au centre du roman, ne font pas oublier les qualités très remarquables de M. Abellio. Son récit est vif, dès qu'il le veut. Sa guerre d'Espagne n'est pas indigne de *l'Espoir*, mais évidemment elle vient plus tard. Enfin un auteur intelligent et qui ne s'en cache pas, voilà une bonne surprise. Je ne pense pas me tromper exagérément en voyant dans Raymond Abellio, Michel Mohrt et Louis-René des Forêts les noms importants des années à venir.



Il est très naturel de ne pas aimer Céline. On peut le trouver un peu précieux ou bien trop oratoire. Mais il est également permis de l'aimer. On envisagera, de la sorte, un dialogue entre partisans et opposants, dialogue dans lequel nous prouverions que Céline est très mal connu, qu'on l'accuse injustement d'avoir écrit des gros mots, quand il lançait seulement des invectives, au sens grec : exhortations au combat contre les puissances néfastes de la vie.

Bien avant les traductions de Kafka en France et en même temps que Michaux, Céline a décrit un homme traqué par des dieux méchants, qui s'appellent l'État, la police ou, plus simplement, la malice universelle. Il ne pense pas du tout que l'homme soit bon et que la littérature le déprave. Il ne songe pas à l'avenir comme au paradis, car il sait bien que le paradis est derrière nous (au temps des Gaulois, par exemple). En somme, il rappelle d'Aubigné et un certain nombre d'orateurs sacrés : il utilise en effet une période oratoire rompue, une meute d'exclamations qui ne se trompent pas de gibier.

Le gibier, dans *le Casse-Pipe* (1) est un engagé volontaire au 17e régiment de Cavalerie lourde. Il arrive dans la nuit et tombe dans une sombre histoire de mot de passe oublié. Ce sont les vrais drames de l'armée. On n'oubliera pas ce peloton qui court dans l'ombre, affolé, se cache pour finir dans une écurie qui est évidem-

(1) *Le Casse-Pipe* a paru d'abord dans « Les Cahiers de la Pléïade ». Puis, en volume, chez Frédéric Chambriand.

ment celle d'Augias (nous revenons aux Grecs). Le langage saccadé d'un sous-officier furieux, Céline le reproduit à merveille. Jamais il n'a été plus loin dans l'art des jurons, mais on comprend très bien ici que ces invocations ne gênent pas du tout la poésie. La caserne du 17e Cuirassiers devient une création poétique, parce qu'il ne la décrit pas, il la fait apparaître. Elle se dégage lentement de la nuit, elle se révèle à travers la conversation des hommes, humanité pâteuse aux noms bretons, aux grosses moustaches et aux sabres interminables.

Mais encore une fois, il est très naturel de ne pas aimer Céline. Lui non plus n'aime pas tout le monde.

R. N.

POÈTES ROMANCIERS

Il est de mise aujourd'hui de confondre les genres. Chacun se doit d'aller de l'un à l'autre, d'essayer le roman, le film, la pièce ou le pamphlet, de s'égarer dans les sentiers offerts, en s'efforçant de les faire se rejoindre et de donner ainsi au poème une forme romanesque, à l'essai philosophique une forme dramatique, au roman une forme cinématographique. Peut-être y a-t-il là, de la part des écrivains, une certaine inquiétude, un manque de confiance en eux-mêmes, un désir de gagner sur tous les tableaux pour acquérir une plus large audience. Peut-être même une absence de nécessité intérieure, un goût de l'exercice littéraire considéré comme une acrobatie, et qui masque le véritable chemin à suivre, le véritable royaume, pour ne laisser briller que les routes de traverse. Racine, Molière, Pascal, Stendhal, Balzac, Proust ont sans doute compris sans erreur à quel genre ils étaient destinés. Mais en face d'eux Gide, Claudel, Giraudoux, Cocteau ont eu besoin, pour être eux-mêmes, d'emprunter plusieurs voies et Bernanos vient de prouver avec *le Dialogue des Carmélites* (1), qu'il était fait pour le théâtre aussi profondément que pour le pamphlet et le roman. Et sans doute, la classique et universitaire distinction des genres, qui offre aux professeurs de lettres une si subtile matière à enseignement, a t-elle définitivement atteint le stade de la curiosité historique.

On ne saurait donc reprocher aux poètes contemporains de pousser des pointes de plus en plus fréquentes sur le territoire romanesque. Le plus brillant de ses explorateurs reste Jean Cayrol, et si son apport formel est le plus évident, il n'en possède pas moins un domaine personnel, un univers propre, retrouvé de livre en livre.

De même Marcel Schneider et Luc Bérimont. Ils savent qui ils sont et dans quel univers ils ont choisi de vivre. Il y en a en eux une authenticité qui ne trompe pas. Lorsque Luc Béri-

(1) Éd. du Seuil.

mont raconte l'histoire (ou plus exactement la parabole) des *Loups de Malenfance* (1), il ne fait appel à aucun artifice. Il parle de ce qu'il connaît, de ce qu'il a toujours chanté dans ses poèmes, de la forêt, de l'hiver et des loups, du silence de la neige, du printemps qui fait craquer la glace et des orages de l'automne — et aussi du cirque, des écuyères, des dompteurs, et des enfants qui la nuit vont relever la toile de la tente pour respirer une odeur de sciure. On écoute cette voix sourde qui sait ne pas se laisser prendre à ses sortilèges et garder une pureté d'enfant qui se souvient. Peu importe finalement que cette histoire rappelle fâcheusement l'occupation et la résistance, que Hitler soit un directeur de cirque et le maréchal un châtelain assis dans une voiture à grelots. Lorsque Luc Bérimont se laisse prendre à sa parabole il perd sa voix profonde. Mais il retourne vite, et peut-être malgré lui, aux arbres de la forêt, aux hurlements des loups, au vent d'hiver, à cette Forêt-Noire qui entourait la maison de toutes parts pendant qu'il écrivait son livre.

Et je ne m'étonne pas de trouver à la dernière page des *Loups de Malenfance* ces deux mots de « Forêt-Noire ». Car c'est un lieu de poésie, secret, qui parle à certains et dont on peut retrouver l'ombre dans plusieurs livres. La tradition allemande a donné naissance dans notre littérature à toute une série d'œuvres dont les romans de Marcel Schneider sont aujourd'hui les derniers venus. Marcel Schneider poursuit depuis plusieurs années un chemin personnel et qu'il creuse de livre en livre, patiemment, fidèlement, sans se préoccuper du goût du public et du nombre de lecteurs qui consentent à le suivre. Rendant à Gérard de Nerval et aux romantiques allemands un culte fervent, il acclimate au ciel de France les herbes, les arbres et les génies de la Forêt germaine. *Le Chasseur vert* (2) est un aveu et une énigme. C'est un roman d'enfance où se forge une âme indépendante — et où la mort de plusieurs grandes personnes fabuleuses aide un enfant à se comprendre et à s'admettre. Cette prise de conscience dramatique, cette alliance de la tradition chrétienne et de la mythologie du chasseur, cet arbre épanoui parce que les graines qui le renfermaient sont mortes *(car la fécondité a partie liée avec la destruction)* rend un son sincère, grave, parfois insoutenable. Car l'auteur est continuellement au bord de l'aveu. Mais il a voulu, pour détourner l'anxiété, adopter un sytle résolument ironique, masquer la poésie derrière un humour noir qui reste dans la pure tradition romantique. Et cela ajoute encore au mérite du livre.

Ceux qui ont entendu et compris une fois la voix de Marcel Schneider savent désormais qu'ils la retrouveront fidèle à elle-même de roman en roman. Et peu importe finalement que ces romans soient des poèmes, ou que ces poèmes soient des romans. La distinction subtile perd ici tout sens. Un écrivain authentique explore un univers authentique, sous la conduite d'une nécessité intérieure. Et cela compte seul.

JACQUES TOURNIER.

(1) Éd. Julliard.
(2) Éd. Albin Michel.

RELIRE

MADAME BOVARY

Il est certains livres qu'on ne peut plus relire sans succomber aux charmes, aux prestiges qu'ils exercèrent à première lecture. *Madame Bovary* est le type même de ces œuvres entourées d'un halo protecteur. On a beau s'être dépris de la rhétorique de Flaubert, ou préférer depuis longtemps l'amère tristesse de *L'Éducation sentimentale* à la carrure solide de *Madame Bovary*, le roman garde une puissance d'envoûtement. Peut-être faut-il dire : la puissance d'un prenant ennui. Trop « écrit », avec l'obsédante continuité de ses alinéas construits sur quelques schémas rythmiques constants, ce livre a plus de vérité que de vie, et à chaque lecture laisse une plus nette déception. Quelque chose manque, semble-t-il, que l'on croyait y retrouver. Dans le souvenir, des évocations, des sensations physiques, des états intérieurs subsistaient, qu'on recherche en vain dans le texte. C'est l'une des vertus de Flaubert que de suggérer plus qu'il ne dit, mais cette vertu est périlleuse, si le livre repris après quelques années paraît plus pauvre qu'on ne croyait.

Nous savions depuis longtemps qu'en effet l'épuisant labeur de Flaubert consistait surtout à supprimer et que, de sa première rédaction à la version définitive, il procédait par un appauvrissement systématique. L'occasion nous est donnée maintenant de confronter le texte primitif de *Madame Bovary* et le texte des éditions. Il y a une quinzaine d'années, Mlle Gabrielle Leleu avait publié déjà une partie des manuscrits conservés à Rouen (1) ; mais la consultation de cette édition critique, juxtaposant les versions successives de chaque page, était rendue plus malaisée encore par un système de transcription typographique extrêmement compliqué, qui faisait de sa lecture un plaisir réservé aux érudits. Le même auteur donne aujourd'hui (2), avec la collaboration de M. Jean Pommier, une « nouvelle version » de *Madame Bovary*. Le terme n'est pas très exact ; il s'agit de la première version, telle que d'ailleurs elle n'a jamais existé. Les éditeurs ont constitué un texte continu en tirant de l'amas des brouillons ceux qui, pour chaque chapitre, semblent être les plus proches du tout premier jet. Cette méthode, qui s'avoue arbitraire, a le

(1) *Madame Bovary. Ébauches et fragments inédits* (Éd. Louis Conard, 1936.)

(2) *Madame Bovary. Nouvelle version précédée des scénarios inédits* (Éd. José Corti, 1949.)

grand avantage de permettre une lecture courante et de nous révéler ce qu'eût pu être Flaubert, s'il n'eût été justement Flaubert, c'est-à-dire un écrivain qui ne cessa d'abandonner une part de ses trésors pour satisfaire aux exigences d'un impérieux préjugé esthétique.

A relire *Madame Bovary* sous cette forme antérieure à l'élaboration qui coûta des années de patience à Flaubert, on a vraiment l'impression de se trouver devant une œuvre différente. Si le style, cahoteux, amorphe, souvent incorrect mais d'une étonnante liberté dans l'invention, n'a point encore été poli à glace, la matière humaine est beaucoup plus riche que dans le texte élaboré. Pourtant, Flaubert n'a guère touché à la composition du récit ; les scènes s'y succèdent dans le même ordre, aucun morceau important n'a été supprimé, les personnages n'ont pas changé. Si le volume est à peu près deux fois plus gros, c'est qu'à l'intérieur de chaque paragraphe, de chaque phrase, Flaubert a retranché impitoyablement tout ce qui ne pouvait entrer dans le mouvement de la langue à laquelle il voulait aboutir. Mais il n'y est parvenu qu'en renonçant à la fois à quantité de découvertes psychologiques et à une expression qui bien souvent était admirable de vigueur et d'invention.

Ne rouvrons pas le vieux débat sur Flaubert écrivain-né ou écrivain sans dons spontanés, qui opposa jadis Proust et Thibaudet. Peut-être faut-il dire que, percevant d'emblée et avec une perspicacité de grand précurseur, des secrets encore inconnus de l'âme humaine, Flaubert en laissa échapper une grande partie parce que leur traduction eût demandé une liberté de langage qu'il ne sut pas s'accorder. Hanté par l'idée fixe d'une forme parfaite (dont on peut douter qu'elle convienne au roman et à l'expression d'une durée intérieure infiniment complexe), Flaubert écrivait naturellement une langue informe, dont il se défiait à l'excès. Cette langue était merveilleusement apte à la découverte, elle allait de la brusque plongée en profondeur aux suggestions d'un lyrisme d'images extraordinairement fertile. La phrase se lit sans aisance, parce qu'elle se compose maladroitement, mais elle va de surprise en surprise.

Les passages les plus touchés par l'émondage sont surtout de trois sortes. Flaubert atténue d'abord les expressions où la vie physique est saisie avec trop de hardiesse. Il sacrifie ensuite mille nuances de la psychologie des personnages, de leur rêverie éveillée, de ce mécanisme de la réminiscence qui fait de l'œuvre entière de Flaubert une première « recherche du temps perdu ». Enfin, il écarte des métaphores, souvent très belles, qui viennent spontanément sous sa plume et qui donnent à la première version une qualité poétique presque entièrement disparue du texte édité. Quelques exemples sont ici nécessaires.

Ce n'est certainement pas par prudence que Flaubert élimine ce qui trahit chez lui une attention très vive accordée aux mouvements de la sensualité. Sans doute obéit-il à une auto-critique inspirée par le souci des convenances lorsqu'il rature les termes de carabin qui ne sont pas rares dans ses brouillons. Mais cela fait

partie de la même toilette du manuscrit que la suppression de nombreux mots provinciaux. Lorsqu'il affaiblit certains passages touchant à l'amour charnel, il doit obéir à d'autres mobiles que la crainte de paraître grossier. « Emma restée seule et ne dormant pas se mit à désirer Rodolphe d'une façon si violente qu'elle fut prise de la fantaisie de le voir à l'instant, de suite » devient : « Elle fut prise par la fantaisie de voir Rodolphe à l'instant. » Ailleurs, on lisait à propos des rendez-vous de Léon et d'Emma : « ... Puis ils se tenaient en face ; ils se regardaient ; ils se touchaient des mains, sur la figure et sur la poitrine, n'ayant pas assez de sens pour se repaître d'eux-mêmes, se faisant griller d'envie, trépignant en se regardant avec des rires lascifs, jusqu'à ce qu'ils cédassent au désir de se posséder. » On trouvera dans la version imprimée ces lignes sèches : « ... ils se regardaient face à face, avec des rires de volupté et des appellations de tendresse. » Un peu plus loin encore, Flaubert abandonne une longue évocation des plaisirs de l'amour qui s'achevait ainsi : « ... les joies du corps n'ébranlaient point cet idéal, mais elles l'affermissaient. Emma ressaisissait le bonheur sur cette passion blonde, savait bien qu'elle était rare, tâchait de l'accroître par tous les artifices de sa tendresse et se délectait à l'absorber avec une convoitise de pauvre, une soif de malade, une avarice de vieillard. » Aucune pudeur n'intervient dans ces affadissements, pas plus que dans la disparition de scènes assez singulières, tel le moment où le prêtre administrant Mme Bovary fait l'onction des pieds qui suggère à son mari le souvenir de leur nuit de noces ; tel encore le geste macabre de Charles déposant sur le front du cadavre « cet horrible baiser dont la sensation vous reste toujours aux lèvres, comme l'avant-goût de la pourriture finale. » Il est évident que, dans ces remaniements, Flaubert essuie une défaite d'écrivain ; la phrase primitive, dans sa vérité et sa violence, s'embarrasse, s'enchevêtre, s'organise mal. La démarche adoptée commande un renoncement, et à l'exigence du rythme s'ajoute une timidité manifeste devant certaines créations verbales trop insolites : Flaubert, par exemple, n'ose pas conserver l'étonnante « passion blonde » qui enchanterait un écrivain actuel.

Les mêmes scrupules d'artiste, prisonnier de son idée du style, l'amènent à amputer la plupart des notations psychologiques qui donnaient à la première rédaction sa qualité proustienne avant la lettre. Certes, il en subsiste quelque chose dans le roman que nous connaissons et qui doit une part de sa force suggestive au leitmotiv de la réminiscence involontaire. Ce mécanisme de la résurrection du passé (et de la préfiguration de l'avenir), qui joue infailliblement chez tous les personnages et à tous les instants décisifs, constitue l'essentiel de ce que l'on a appelé le « bovarysme ». Mais le premier jet en fournit des exemples beaucoup plus fréquents et plus frappants. Ce n'est pas Mme Bovary, mais son lourdaud de mari, qui fait l'expérience des « intermittences du cœur », lorsqu'il retourne chez le père Rouault après son premier veuvage : « Un instant interrompue par cet intervalle oublié, sa sensation lointaine continuait, le passé se trouvait être maintenant le pré-

sent et son souvenir une émotion renouvelée. » Il revoit Emma et : « Disposés selon sa vie bornée, ainsi que sur un mur tout uni dont ils ne pouvaient excéder l'étendue, tous les pauvres rameaux de son cœur, recevant le rayonnement de la jeune fille, s'ouvraient en mille bourgeons, en petites fleurs. » On n'en finirait pas de relever des citations analogues, où la rêverie aboutit à un sentiment étrange du temps vécu. Après la soirée au château de la Vaubyessard, Emma perd le sens de la durée réelle : « Qu'est-ce qui écartait ainsi l'un de l'autre à distance si longue le matin d'avant-hier et le soir d'aujourd'hui, si bien que maintenant c'était comme deux existences différentes rapprochées bout à bout? » (Version définitive : « Qui donc écartait, à tant de distance, le matin d'avant-hier et le soir d'aujourd'hui? »). Plus tard, après la triste orgie en compagnie de Léon et de ses amis, Emma, errant seule à l'aube, « la tête toute pleine de tapage, de couleurs et de tristesse », a l'impression de revivre un moment déjà vécu, sans pouvoir s'en rappeler « le lieu, la cause ni l'époque » ; mais en cherchant dans ses souvenirs, elle retrouve le bal qu'elle vient à peine de quitter : « Il lui parut être fort en arrière dans sa vie passée, et déjà si loin qu'elle regrettait de ne plus y être. » Rien ne demeure de cette notation dans le texte remanié, qui y perd en originalité et en profondeur. Moins constamment rattaché à ces métamorphoses du temps, l'ennui d'Emma devient plus banal et se dépouille de sa nature métaphysique.

Pour les mêmes raisons, enfin, Flaubert renonce aux images qui surgissent à tout instant dans sa rédaction hâtive. Lorsque s'efface le souvenir de Rodolphe, enfoui tout au fond du cœur d'Emma, la première version a seule un morceau lyrique : « Elle avait chanté dessus la complainte funèbre de sa jeunesse perdue... Entre elle et lui il y avait maintenant, pour l'en séparer, comme une enfilade de douleurs inconnues toutes pleines d'ombre, de poussière et d'or. » La métaphore musicale ou de couleur, sans cesse réapparue dans ces brouillons, leur donnait une vie poétique intense, à laquelle de nouveau Flaubert n'ose pas s'abandonner. La loi tyrannique de la cadence verbale, une fois de plus, étouffe le rythme profond, ce rythme multiple de la chair, du temps et de l'image, que Flaubert percevait à merveille mais auquel il semble s'être voulu sourd lorsqu'il entreprit la mise au net de son manuscrit.

Je ne sais s'il existe un autre cas aussi pathétique de réussite littéraire payée d'un secret échec, Flaubert passe par deux états de conscience très différents au cours de son labeur. Au premier stade, celui de l'invention, il écoute la dictée intérieure, cherche à suivre d'aussi près que possible le mouvement de la vie cachée dont il possède une science étonnamment subtile. Les confins du psychologique et du physiologique ont peu de secrets pour lui, et c'est à ces mystérieux échanges qu'il est d'abord attentif. Il tâtonne ainsi, aveugle lucide, à la découverte d'une réalité à peu près indicible. Et on peut reconnaître son état dans quelques lignes de l'ancien texte où il parle d'Emma Bovary écrivant à Rodolphe de longues épîtres quotidiennes : « ... Ses sensations recommençaient par cet effort qu'elle faisait à vouloir les traduire. Emma

s'allongeait donc le sentiment, en le passant ainsi au laminoir du style. Cependant, il ne perdait rien de sa solidité, parce que la chair satisfaite y ajoutait chaque jour quelque chose. »

Seulement, au stade suivant, quand Flaubert reprenait son texte pour d'infinies révisions, l'écriture cessait d'être pour lui ce moyen magique et proustien de résurrection du passé. L'opération de la mémoire salvatrice ne se renouvelait plus, et le « laminoir du style » prenait un autre sens. Désormais distrait des réalités profondes qu'il avait commencé par saisir, l'écrivain s'appliquait uniquement à parfaire ce qui n'était plus pour lui que matière sonore. Il n'avait plus besoin, comme naguère, de noter mille sensations diverses afin de recréer peu à peu une minute imaginaire et de se mettre lui-même, par cette reconstitution artificielle, dans les conditions où il voulait placer son personnage. S'il lui avait fallu d'abord s'identifier à lui, revivre ses émotions, entrer dans son rêve, maintenant le dédoublement se faisait, il y avait le personnage et il y avait l'auteur. De là les plaintes de Flaubert à propos de son travail, dont il ne parle que comme d'une écrasante besogne. Toute la félicité de l'imagination était retombée, il restait sur le papier cette langue lourde, cette pâte à repétrir pour la faire ressembler moins à la vie représentée qu'à un modèle idéal, à un véritable canon esthétique.

On mesurera l'ampleur des sacrifices de Flaubert et les ravages de ses timidités, si l'on reprend côte à côte les deux rédactions de l'ultime rencontre entre Charles Bovary veuf et Rodolphe, l'ancien amant d'Emma. Pourquoi Flaubert n'a-t-il pas sauvé au moins ce mot prodigieux qu'il prêtait à Charles disant soudain à son rival : *Comment faisiez-vous donc?* Il est vrai qu'on reste rêveur lorsque Flaubert enchaîne aussitôt : *Rodolphe comprit vaguement...*

Si ce n'était un jeu toujours vain, on rêverait d'un Flaubert né cinquante ou soixante-dix ans plus tard, et qui eût pu accepter le don qui lui était offert d'un style sans règle et d'une écriture dont la meilleure vertu eût été de rester fidèle au mouvement qu'elle captait. Écrivant au temps de Proust, peut-être eût-il été heureux, lui qui ne le fut jamais, puisqu'il eût été libéré de l'idole de l'Art, à laquelle il donna son sang et son âme. Mais il nous manquerait alors ce grand livre irremplaçable qu'est *Madame Bovary*, ce livre de l'évasion manquée, cet accablant poème de l'ennui.

ALBERT BÉGUIN.

LE THÉATRE

LA CONFUSION DES GENRES

Ce n'est pas artificiellement que je donne son unité à cette chronique. Qui a jamais songé au dilemme Shakespeare-Molière? Paris qui, comme on le sait, est la capitale du théâtre vient à la fois de poser et de résoudre ce problème.

En effet, à quelques jours de distance, on a joué *Othello* comme *Tartuffe*, et *Tartuffe*, comme *Othello*. J'exagère un peu, bien sûr. Mais la Comédie française et le Théâtre de l'Athénée auraient eu tout intérêt à faire jouer le rôle de Iago par Louis Jouvet, et celui de Tartuffe par Jean Debucourt. Les erreurs d'interprétation, commises dans l'une et l'autre pièce, s'en seraient trouvées diminuées.

Pour *Othello*, le désastre est moins grand. Rien n'indique que les Français soient aptes à jouer Shakespeare. Cette émotivité, cette grandeur constantes s'accommodent mal du pays de la mesure, du pays où, comme le disait Stendhal, la sincérité et la passion ennuient. D'autre part, les meilleures traductions ne pourront jamais restituer leur sens à ces tragédies où le langage est en accord parfait avec la richesse et la totalité de l'expérience humaine. La langue française, volontiers abstraite, nuit à ce foisonnement d'images, d'analogies poétiques dont la justesse et la préciosité exigent qu'elles soient rendues avec précision. Il est possible que la traduction de Georges Neveux ait contribué à faire d'*Othello*, comme on l'a dit imprudemment, la plus *racinienne* des tragédies de Shakespeare. Son adaptation, en nous faisant sentir l'unité de la pièce, prête à un excès de simplification, accentué par la mise en scène et le jeu des acteurs.

Les décors de Cassandre, froids et ternes, ne nous aident guère à pénétrer dans la violence baroque de cette tragédie de l'instinct qui se déroule sous les cieux de Venise et de Chypre, c'est-à-dire dans ces paysages méditerranéens auxquels le XVIe siècle et Shakespeare prêtaient un certain nombre de vertus passionnelles. Qu'il s'agisse de Vérone, de Venise ou de la Rome antique, il y a là les sources d'une mythologie affective que Cassandre, plus inspiré par le théâtre palladien de Vicence que par les palais de Venise ou de Chypre, n'a pas rendues sensibles. Nous regrettons d'autant plus qu'il ne varie pas son inspiration que sa construction, la facilité avec laquelle il obtient ses changements de décors, nous rappellent qu'il est actuellement le plus savant décorateur de théâtre — menacé par le classicisme.

Dans des décors plus colorés, les acteurs, le metteur en scène (Jean Meyer), auraient-ils été incités à plus d'invention? Mais si la mise en scène est trop statique, c'est surtout le jeu d'Aimé Clariond (Othello) et de Jean Debucourt (Iago) que l'on doit rendre responsable de cette monotonie.

Je disais qu'il est regrettable que Debucourt ne prête pas à Iago le caractère sombre et démoniaque que Jouvet accorde à son Tartuffe. C'est avant tout une question de prestance physique et il serait temps, au cinéma comme au théâtre, que l'on cesse de croire (à cause du pseudo-réalisme à la mode) qu'un personnage tragique doit être totalement dépourvu de poésie. Mais, dans le cas de Jean Debucourt, et quels que soient l'âge et la stature que l'on doive donner à Iago, il est plus grave que l'on ne puisse comprendre à aucun moment ce qui le détermine à tant d'infamie. Jamais, il ne paraît douter de lui-même, souffrir dans sa chair d'être le serviteur du Maure, d'avoir été trompé par lui... Jamais inspiré, Jean Debucourt joue de façon mécanique, *fourbe* de comédie plutôt que de tragédie. Il allège son personnage, retranche de lui cette horrible fatalité qui donne à Iago avec l'intelligence du mal, le moyen de se substituer à la conscience naïve d'Othello pour que s'éveille sa férocité tout instinctive, animale presque.

Intelligence féminine, Iago est à Othello ce que Lady Macbeth est auprès de Macbeth. Les tragédies de Shakespeare ne reposent-elles pas sur ce principe manichéen, quelquefois présent en un seul personnage (Hamlet, Richard II...), quelquefois distribué en deux natures contradictoires, mais qui savent se joindre pour qu'éclate la tragédie? C'est aux acteurs de nous faire comprendre ce circuit chargé d'électricités contraires. Iago n'est pas seulement un méchant, c'est un métaphysicien. Il est seul à savoir que nous sommes ce que nous paraissons, que le mensonge a le même visage que la vérité : il suffit que le langage accorde un *sens* exagéré à quelque fait sans importance, qu'on établisse une *logique* entre l'apparence des choses et la réalité du langage, pour qu'un soupçon, une inquiétude latente se métamorphose en peur.

Par rapport à ces inventions diaboliques, qu'est-ce qu'Othello? Un général vainqueur, conscient de sa force et de son charme. Jusqu'à ce que sa jalousie éclate, Shakespeare prend soin de nous le montrer insignifiant, amoureux un peu niais de la trop jeune Desdémone, en tout cas simple et capable de ce seul sentiment. Aimé, protégé du Doge, vainqueur, gouverneur de Chypre, il doit donner l'impression de la sécurité la plus absolue. Le réveil de tout ce que ses victoires ont pu endormir en lui (et d'abord la couleur de sa peau), n'en sera que plus terrible. Ce n'est pas alors seulement une inquiète jalousie qui prend naissance en lui, ni une torture de l'âme : son sang et sa chair retrouvent leur violence primitive. Que sont les joies qu'il a pu trouver dans l'amour juvénile de Desdémone auprès du plaisir (il le dit expressément) qu'il aura de la tuer, sûr désormais de sa proie? Comme il est doux lorsqu'il s'approche d'elle pour l'étrangler! A-t-il jamais eu pour elle pareil geste de tendresse?

On ne peut nier qu'Aimé Clariond soit pathétique dans cette

scène finale. Il est vrai que ce meurtre, horriblement accompli, ne laisse plus de place à l'acteur qui le mime. Mais pour le reste, comment concevoir Othello avec cette voix rauque, ces gestes obséquieux et faussement orientaux? Aimé Clariond qui a joué autrefois Iago et le Don Camille du *Soulier de Satin* se souvient trop bien de ces rôles. Ou plutôt, on s'en est souvenu pour lui en le choisissant pour ce rôle qui ne convient ni à son physique, ni à sa voix.

Renée Faure, au contraire, ne nous fait pas oublier qu'elle est une grande actrice en conférant à la timide Desdémone une autorité qu'elle n'a pas. Mais elle est tout à fait excellente dans la scène de *la Chanson du Saule*, et parfaitement belle dans le lit où elle est assassinée.

A l'exception de Line Noro, les autres acteurs sont médiocres, Jean Chevrier étant un invraisemblable Cassio.

Quoiqu'il en voit de ces erreurs, de ces carences, de toutes ces simplifications qui nous rappellent que les acteurs doivent avoir du génie pour briser le ton conventionnel du théâtre, il reste qu'*Othello* est le plus beau spectacle que l'on puisse voir en ce moment. Cela tient au fait évident que Shakespeare est le plus grand artiste de tous les temps. Même joué dans de plates traductions, je crois qu'un grand théâtre mériterait de lui être entièrement consacré en France. Il tiendrait lieu de tout. Mais la Comédie Française est trop honnête et trop sage pour participer à cette démesure. N'oublions pas qu'elle est l'héritière d'une tradition qui refusa Shakespeare pendant deux cents ans...



Je ne sais si les Anglais pensent que Shakespeare ne peut pas être joué dans une autre langue que la leur. Les Français peuvent être sûrs que ni Racine ni Molière ne sont concevables hors de la France. Louis Jouvet, en montant, après *l'École des Femmes* et *Don Juan, Tartuffe* pouvait se baser sur cette assurance. Avec Molière comme avec Giraudoux, il a montré qu'il avait le goût du langage le plus typiquement français, sinon le seul. La rigueur, l'ironie et la froideur de ce langage ont amoindri en lui le goût des nuances et ont toujours donné à ses spectacles un ton artificiel et précieux, justifié par un grand nombre de réussites. Premier acteur de son théâtre, et enfermé dans la façon de jouer qui lui est particulière, il s'est attaché à donner aux pièces qu'il choisit le sens de son propre et éternel personnage. Le regard fixe, dégingandé et monotone, la voix sourde et hésitante, tirant tous ses effets de ce qui serait des défauts chez un acteur médiocre, à la fois présent et absent, comme prisonnier de sa solitude, il est de la même façon le Mendiant d*Éllectre*, Arnolphe ou Don Juan. Les critiques qui se sont amèrement plaints de sa création de Tartuffe auraient dû savoir à l'avance ce qui les attendait : Louis Jouvet semblable à lui-même, fatal et hautain, visage immobile, dans le rôle de Tartuffe qui joue le rôle de Tartuffe.

Louis Jouvet est un romantique : en montant *Tartuffe*, il a vu l'occasion de se faire apparaître sous un nouveau déguisement.

Nouveau Don Juan ou semblable à ces mythomanes qui s'essaient *pour eux-mêmes* à changer de personnages sans y réussir, Louis Jouvet nous donne ainsi une définition de Tartuffe. Il y a un poème de Baudelaire dans ce sens. Et pourquoi Tartuffe ne serait-il pas un dandy?

Mais cela, c'est l'explication que Baudelaire, Kierkegaard, Louis Jouvet ou d'autres ont le droit de donner de ce personnage créé, jusqu'à preuve du contraire, par Molière. Notre imagination a le droit de travailler sur les mythes qu'on nous propose. Mais un acteur a malheureusement un texte à dire et, tout en comprenant que Louis Jouvet ait voulu donner au personnage sa propre sensibilité, nous restons convaincus que son Tartuffe n'a rien à voir, de près ou de loin, avec celui de Molière.

Autant il était stupide de le représenter répugnant, autant il était vain d'en faire un personnage tragique. Jésuite dans le plus mauvais sens du mot, cafard et concupiscent, voleur et ingrat, horrible donc, il n'en reste pas moins vrai que Molière met dans sa bouche de fausses subtilités, des hypocrisies très voyantes : Tartuffe est avant tout un personnage ridicule, à peine moins grossier d'esprit qu'Orgon. La méchanceté, l'hypocrisie de l'un sont aussi grotesques que la crédulité de l'autre.

Si Tartuffe cherche à se camoufler et à donner aux autres les apparences de la piété, n'oublions pas que le public est informé dès le début du caractère inquiétant du personnage. Nous devons donc assister à un dialogue de sourds. Femme, frère, enfants, servante, Tartuffe lui-même essaieront en vain de persuader Orgon. Mais Pierre Renoir non plus ne s'est pas décidé à donner à ce rôle le ridicule nécessaire. Sérieux et silencieux, si sa bêtise est visible, il reste trop digne. Bien sûr, Molière n'a pas souhaité que l'on fût *pour* lui, mais il n'a pas *voulu* davantage que l'on fût *pour* Tartuffe, ici trop attachant. L'on n'a envie de se moquer de personne, lorsque Molière se moque de tous.

Toujours afin d'ôter à la Comédie ses aspects les plus outranciers, Louis Jouvet a confié le rôle de Dorine à Gabrielle Dorziat. Servante ou *gouvernante*, comme on en a inutilement discuté, elle est seulement une femme du monde vulgaire. Cette actrice méritait mieux.

Fernand René est, en travesti, une bien mauvaise Mme Pernelle, tandis que Monique Mélinand est trop du XXe siècle pour jouer les bourgeoises du XVIIe. Seule, Dominique Blanchar apporte un peu de jeunesse et de vivacité à ce spectacle lourd.

De tristes décors de Braque (peu fait pour Molière), une mise en scène trop lente, les raisons de l'échec de Tartuffe résident avant tout dans une absence de mise au point incompréhensible après un travail de plusieurs mois. S'il n'y avait eu récemment les représentations de Jean Marchat, on pourrait croire que *Tartuffe* est un de ces chefs-d'œuvres injouables qu'il faut lire et commenter pour soi. Ne l'eût-on pas traité en chef-d'œuvre, nous aurions pu peut-être y trouver, au lieu de l'horreur du mal, une attaque salutaire contre toutes les morales et y respirer un peu d'air frais.

Mais Louis Jouvet a voulu que cette comédie fût sinistre et s'achevât encore plus tristement par la vision de juges qui ne nous encouragent pas à condamner Tartuffe.



Qu'il me soit permis, pour finir, de laisser entrer un papillon dans ces deux chambres noires que je viens d'évoquer. *Le Don d'Adèle* de Pierre Barillet, à la Comédie Wagram, ne soutient pas la comparaison avec Shakespeare ni avec Molière — encore que l'auteur ait parfaitement compris la leçon de ce dernier. Ultra-légère, sa pièce ne contient pas une faute psychologique, pas une lourdeur, ni aucun de ces grincements toujours perceptibles dans les pièces d'André Roussin. D'autre part, *Le Don d'Adèle* est si bien joué par Gaby Sylvia et Suzanne Dantès qu'il est difficile de résister au rire qui s'empare de nous du commencement à la tout en se moquant beaucoup de certaines familles bourgeoises fin. Comme, de notre époque, Pierre Barillet a le tact de ne prétendre à aucune leçon, c'est un rire dont on n'a pas honte.

DANIEL SECRET.

LE CINÉMA

MANÈGES

De *Manèges*, comme du *Troisième homme*, on peut d'abord reconnaître la banalité. En apparence, ni l'un ni l'autre ne nous réservaient de surprises. Je n'en dirai pas autant du prochain film de Cocteau, *Orphée*, qui nous réserve sûrement des surprises : bonnes ou mauvaises, nous le saurons bientôt. La banalité n'est donc pas, au cinéma, une règle qu'on ne puisse enfreindre. Il est sage de s'y conformer. Je songe surtout au « sujet ». Car le « sujet » est moins souvent le « fond du problème » que son extérieur. Tous les « sujets » sont des lieux-communs, et de plus, le cinéma requiert qu'ils le soient. Le style consiste à les éclairer d'une manière neuve. *Le Troisième homme*, c'est la première page de *Paris-Soir* (qui reste le modèle du genre) : *A Vienne, scandale de la pénicilline. Manèges*, c'est : *Poussée par sa mère, elle trompait son mari parce qu'il était chauve.* Yves Allégret a voulu que le drame s'achève par un accident de rue, qui arrange bien les choses et punit la coupable. Il eût pu aussi bien se terminer aux Assises, après un coup de revolver malheureux de l'homme berné. Ce que je veux dire, c'est que les images qu'Yves Allégret nous montrent

de la méchante belle-mère, de la cupide (et sensuelle) épouse, et du mari bonasse traînent depuis longtemps dans le répertoire du théâtre et du cinéma, appartiennent depuis longtemps à notre domaine public. Manèges, en effet : ces chevaux courent depuis longtemps.

Mais si certains s'élèvent déjà contre *Manèges* (les mêmes, qui grincèrent au *Diable au corps*, puis à *Manon*), si d'autres s'en réjouissent (les mêmes qui ricanèrent aux mêmes films), si enfin, comme il est plus raisonnable d'autres encore homologuent l'honnête qualité de l'œuvre d'Allégret, c'est simplement parce que Allégret a au moins tenté, et partiellement obtenu, de ne pas raconter avec banalité une histoire banale. Je reprendrai ce discours plus loin.

Voici ce qu'on entendait, à la sortie du *Balzac :*

Une dame. Je n'ai jamais vu une ineptie pareille. — *Le monsieur*. Jean-Jacques Gautier pourtant... — *La dame*. Où avait-il les yeux? — *Un jeune homme*. Ça enfonce tout. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. — *Une jeune femme*. C'est triste pour Blier, mais *ça* devait lui arriver. — *Un monsieur*. Hé bien, les femmes ! — *Une dame*. Ce n'est pas un film à montrer à de jeunes mariés. — *Une demoiselle*. C'est dégoûtant.

De toute évidence, ces histoires-là concernent le public ; si un tiers de l'humanité trompe l'autre, trompés et trompeurs retrouvent leur visage en Bernard Blier et Simone Signoret. Quant aux autres, ils prennent la mesure de la chance.

Un artifice assez grossier permet à Allégret de présenter du drame deux versions contradictoires. Celle du mari : il ne voyait que du feu. Celle de la femme et de la belle-mère, qui avec rage et joie, ouvre les yeux de son gendre. Ce jeu de glaces, si simple qu'il demeure, donne au film un éclairage indirect, qui le sauve, et aux personnages des marges qui nous permettent de les *développer*. Composé de contrastes, parfois heureux et souvent vulgaires, *Manèges* comporte aussi un grand nombre de points de suspension. Les comédiens eux-mêmes dépassent leurs rôles, sortent de leurs cadres (avec la permission de l'auteur. Voilà son mérite). Simone Signoret surtout, dont la sensualité pathétique nous persuade que les belles voitures, les fourrures, les chevaux, Megève, les sacs, l'intéressent moins qu'on ne le pense. Grue ! Est-elle même une grue? Au point de détresse et de conscience où elle est, il ne lui manque que la main de Dieu pour devenir un personnage de Graham Greene. La bonne surprise du film d'Allégret, c'est cette liberté laissée aux spectateurs de lire entre les lignes.

Il en allait de même du *Troisième homme*. Mais les deux films sont incomparables, si on les juge à leurs défauts. Ceux du *Troisième homme* sont rares et discrets. Ceux de *Manèges*, aveuglants. Signalons seulement l'aveuglement, commode, du mari, le caractère tout d'une pièce de la belle-mère, (*deus ex-machina* de l'intrigue). Ajoutons que l'explication entre ces deux adversaires aurait pu être préparée avec plus de subtilité et de ruse qu'elle ne l'est ici. Simone Signoret, mourante, demande à sa mère de

« parler ». On aurait pu imaginer que ce soit le faible Blier qui, à contre-cœur, traque la vérité et la force à se démasquer pour que ses illusions soient contredites par elle. Enfin, nous ne croyons pas qu'on puisse crier si haut, dans nne chambre de clinique, sans qu'intervienne une infirmière de garde.

Il est dommage que les qualités, réelles, de ce fiml, soient timides et cachées et que ses défauts soient si insolents. Mais ils assurent son succès et emportent la conviction du public.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

DIVERS

Nous voici donc entrés dans l'année Bach. De nombreux concerts consacrés au grand cantor nous ont déjà fait entendre la quasi totalité de sa musique de chambre. Les derniers en date ont été ceux du Boyd Neel de Londres et les trois récitals Edwin Fisher. Rien à dire de particulier sur ces séances Bach, sinon qu'elles ont entièrement répondu, par leur excellence, à l'attente du public et des musiciens.

De son côté la Radiodiffusion Française a continué son intelligent travail, dont le meilleur consiste à nous faire entendre, avec éclectisme, les œuvres de la musique contemporaine. C'est ainsi que le merveilleux Jascha Horeinstein a dirigé magnifiquement ce chef-d'œuvre de Paul Hindemith qu'est la symphonie *Mathis der Maler*. D'autres concerts étaient consacrés à des musiciens français. C'est de ceux-ci que je veux parler.



Le septième concert public de musique de chambre de la Radiodiffusion, qu'inscrivait à son programme des œuvres de Jean Martinon, Olivier Messiaen, Claire Delbos, Alexandre Tansman, et Daniel Lesur, fut propice à de multiples réflexions. Certes, le *Quatuor* à cordes de Jean Martinon et la *Suite pour quatuor à cordes* de Daniel Lesur sont des œuvres où le talent ne manque pas : celui de Jean Martinon probe, vigoureux, viril, celui de Daniel Lesur plus subtil, plus délié, plus sensible ; le premier habité par l'esprit de sérieux, le second par l'esprit de finesse. Ce sont là deux œuvres bien françaises. Et pourtant, malgré leurs qualités (et leur qualité), qu'apportent-elles à l'amateur de musique pour qui la musique n'est pas qu'éternel recommencement ou redite? A peu près rien, il faut bien le dire. Lesur n'échappe pas aux sortilèges ravéliens et Martinon ferait penser à un d'Indy qui aurait

entendu Strawinsky et Ravel. Dans leur mesure et leur équilibre fort louables, comme ces deux œuvres sont sages, peu audacieuses, peu soucieuses du risque sans lequel il n'y a pas véritable création. On songe à ces jeunes peintres, après la Libération, dont la peinture mélangeait, avec des dosages différents mais la même monotonie, Picasso et Matisse, Matisse et Picasso. Peinture fourvoyée dans une impasse comme semble l'être la musique de ces jeunes musiciens.

Est-ce par effet de contraste? Mais comme le *Septuor* d'Alexandre Tansman m'a paru vivre de sa propre existence, bien à elle, autonome ! (avec, au passage, un salut à Strawinsky et même à Poulenc, dans l'andante mélancolique et tendre). Rien qu'un divertissement, mais combien rafraîchissant dans sa spontanéité savante, ironique et tourbillonnante que libère une forme sûre d'elle-même, nerveuse et sans bavure. Malgré la valeur et le charme de ce septuor si l'on n'avait entendu que les œuvres de Tansman, Lesur et Martinon, ce concert m'aurait semblé un peu trop de « bonne compagnie », un peu fade, sans saveur particulière. Heureusement, il y avait aussi Olivier Messiaen.

Ah ! je dois avouer la joie dans laquelle me plongent les débordements sonores de M. Olivier Messiaen. Cette fois-ci il ne s'agit que d'un cycle de mélodies intitulé *Chants de Terre et de Ciel*. Dès le début on sait que l'on nagera dans l'exaltation. Et d'abord, exaltation des poèmes, écrits par le musicien lui-même, dans le plus pur style saint-sulpicien, à laquelle répond, — que dis-je répond? — à laquelle la musique renvoie un écho magnifié. Certes, on nage dans l'exaltation, on atteint même l'extase, au point que la mélodie n'a plus de forme et que la prosodie n'existe plus. Je sais bien que le compositeur nous entraîne loin des formes conventionnelles, qu'il nous jette au sein du cosmos et que la pureté de ligne n'a plus de place ici, que la profusion rythmique se doit de triompher jusqu'au désordre et la confusion. Le compositeur ne nous fait grâce d'aucune série de : oh ! ô ! ô ! et ah ! â ! â ! déroulée en vocalises qui oscillent entre le chant grégorien et l'opéra-comique. La voix de la chanteuse est soumise à rude épreuve : de temps à autre, elle émet des cris qui se voudraient sortis des entrailles (voir le *cante jondo* espagnol) et qui ne sont que des glapissements prolongés. Le piano n'est d'ailleurs pas en reste : les gammes exaspérées et les séries d'accords plaqués, accompagnent la voix, s'apaisent et giclent au moment propice. Ceci dit, tout cela n'est pas désagréable à entendre : au contraire. Mais l'ensemble vous laisse dans l'oreille une suavité sucrée, chatoyante et quasi sensuelle qui n'exclut ni la vulgarité ni le « bon marché ». L'auditeur se sent frustré par un lyrisme qui prétendait le transporter, entre ciel et terre, au paradis, et qui le laisse dans un univers de carte postale violemment coloriée. Après tout, abandonnons à M. Olivier Messiaen ses intentions mystiques et son illumination intérieure, sa littérature saint-sulpicienne, et jouissons tout béatement de sa musique, comme l'on fait de certaines peintures naïves.

La Radiodiffusion Française a consacré l'un de ses derniers concerts du jeudi à Florent Schmitt (concert admirablement

dirigé par Roger Désormières). Me voilà tout embarrassé pour rendre compte de ce festival. L'âge du compositeur, le nombre impressionnant de ses œuvres, la vitalité indéniable et jamais essoufflée qui les anime, l'ambition qui les supporte, tout cela incline au respect et à considérer Florent Schmitt comme un grand musicien. On sait qu'il est plus à l'aise dans les vastes constructions sonores que dans celles de dimensions restreintes : ce n'est pas un pur hasard si son œuvre la plus solide et la plus valable demeure le *Psaume XLVI*. Plus que les nuances, le calme et la douceur, son registre le plus naturel semble être celui de la violence sensuelle, de la véhémence, des couleurs fortes. S'essaye-t-il au charme, à la simplicité familière, à l'humour même, sa musique acquiert on ne sait quoi d'emprunté. Il lui faut déchaîner toutes les ressources de l'orchestre, remplir l'espace sonore jusqu'au paroxysme. Ah ! il ne lésine pas. Il faut dire que sa musique, même lorsqu'elle devient touffue, demeure toujours claire, nette et équilibrée. Son orchestration est d'une richesse chatoyante et subtile. Il n'y a qu'à s'incliner devant tant de science. Science qui a accueilli bien des influences : Rimsky-Korsakoff, Richard Strauss, Debussy, Strawinsky, Ravel. Justement, là naissent nos réticences.

Tant d'influences ne se laissent pas facilement oublier dans la musique de Florent Schmitt. On les reconnaît trop au passage et jamais l'on ne sent directement la marque d'un musicien original, qui les recrée. Comment caractériser le style de l'auteur de *La Tragédie de Salomé*, sinon comme le lieu de rencontre de multiples influences, où elles demeurent juxtaposées, et non comme un creuset où elles se fondent pour rejaillir en une musique neuve? Richard Strauss aussi, dira-t-on, fut le lieu de rencontre de multiples influences. Certes, mais de celles-ci il sut faire du Richard Strauss. Peut-être Florent Schmitt a-t-il rêvé d'être le Strauss français. Mais un Strauss pourrait-il être jamais Français?

Les vastes dimensions des œuvres de Florent Schmitt font impression au premier abord. Ces amples fresques, foisonnantes et d'une écriture complexe frappent l'auditeur. Mais à l'analyse, cette grandeur se révèle plus apparente que réelle, plus formelle qu'intérieure, d'une extériorité toute gratuite. C'est d'un art essentiellement décoratif, et la vraie grandeur ne saurait être décorative. Trop souvent les ornements baroques surchargent inutilement le dessin primitif de l'œuvre, plus exactement ils dissimulent une matière musicale bien pauvre : cette musique est vide. Ce qu'on avait pris pour de la puissance n'est finalement qu'un déchaînement purement sonore, et toute cette véhémence scintillante finit trop souvent dans l'échevèlement et le bruit. La grandeur, dans la musique française, de Rameau à Ravel, ne fait jamais de bruit.

Devant cet art surchargé et clinquant, cette musique impure et bâtarde, parée de fallacieux sortilèges, qui débouche finalement dans la réthorique, on se prend à souhaiter un art simple, dépouillé jusqu'à la pauvreté : un retour à Satie. Comme on comprend alors quelle fût l'audace de ce dernier, et sa grandeur : être simple. Jean Cocteau écrivait justement dans *Le Coq et l'Arlequin :* « Satie

montre une route blanche où chacun marque librement *ses* empreintes. » Florent Schmitt n'a pas suivi cette route mais celle d'un néo-romantisme teinté d'impressionisme dont il a fait, avec d'autres, un nouvel académisme. Dieu reconnaîtra les siens, paraît-il, L'Institut aussi reconnaît les siens : il l'a prouvé le jour où, ayant le choix entre Strawinsky et Florent Schmitt, il donna la préférence à ce dernier.

Je voudrais maintenant faire une mise au point. Claude Rostand vous a entretenu ici même de *L'Histoire de la Musique* de M. Émile Vuillermoz. Il a très justement mis en relief ses mérites. Mais, tout en faisant des réserves, il a, me semble-t-il, laissé dans l'ombre les faiblesses de cet ouvrage, faiblesses qui me paraissent graves. La science, l'étendue des connaissances, le don de synthèse de M. Vuillermoz ne sont pas en cause. Et l'on ne peut sérieusement lui reprocher l'aspect de catalogue que prend parfois son livre : c'est là un danger quasi inévitable quand on écrit une *Histoire de la Musique* en 500 pages. Beaucoup plus difficile à admettre me semblent être les perspectives que M. Vuillermoz trace dans la musique contemporaine, la place qu'il accorde et les jugements qu'il porte sur bien des musiciens. Considérons quelques exemples significatifs.

Notre auteur consacre une part importante aux musiciens qu'il appelle post-wagnériens. Parmi eux, il fait une place de choix à Brückner et Mahler, avec raison. Mais il atteint un degré tel dans la louange que Brückner, par exemple, sort de ses pages presque plus grand que Beethoven et Wagner. N'y a-t-il pas là quelque excès? Excès, dans le dénigrement comme dans la louange, qu'on retrouve dans la suite de son livre et qui le conduit tout simplement à défigurer les musiciens dont il parle. Si un Strawinsky est à sa place exacte, combien d'autres ne le sont pas ! Le grand Bartok, dont les quatuors sont parmi les œuvres les plus bouleversantes et les plus neuves de toute la musique de ce demi-siècle, n'est considéré que sous l'angle de la musique hongroise, sous un angle quasi folklorique. Quant à Schœnberg, il se fait donner sur les doigts. A propos de la musique sérielle, M. Vuillermoz ne craint pas d'écrire : « ... La règle du jeu qui asservit le compositeur à cette chinoiserie d'écriture aussi conventionnelle, aussi puérile et aussi arbitraire que celle de l'acrostiche ou des mots croisés manque un peu trop de dignité et de prestige pour un artiste épris de liberté et d'indépendance. » Et voilà la musique sérielle jugée. Paul Hindemith a droit à une mention passable. M. Vuillermoz reconnaît néanmoins que *Mathis der Maler* est une œuvre « fort attachante ». Venons-en à la France contemporaine.

Là, M. Vuillermoz donne libre cours à ses préférences et à ce qu'il faut bien appeler son esprit partisan. Savez-vous où se trouve la plus pure tradition nationale en cette année 1950? « Lorsque les historiens de l'avenir entreprendront la lourde tâche de retrouver dans le labyrinthe de la musique française de 1950 le cheminement caché de notre pure tradition nationale, c'est un musicien comme Jacques Ibert qui leur permettra de reprendre en main le fil d'Ariane. »

M. Vuillermoz parle abondamment et fort exactement de Reynaldo Hahn et de M. Louis Beydts. Ce dernier a toutes les vertus et pourrait « donner des leçons de composition à nos plus orgueilleux fabricants de symphonies et de sonates transcendentales ». Fort bien. Mais voilà notre étonnement : lorsqu'on juge si bien une musique « qui a la haute vertu d'être aimable », comment peut-on écrire les pages ahurissantes consacrées au groupe des Six (mis à part le paragraphe concernant Honegger dont M. Vuillermoz cite onze chefs-d'œuvre)? Bien sûr, M. Vuillermoz reconnaît que Darius Milhaud est un musicien robuste, mais qui déguise son véritable tempérament sous une orchestration inutilement « brutale et déchirante ». « ... Il prend plaisir à jouer les tortionnaires. » Quant aux autres musiciens français de cette génération... Auric « a compris très vite qu'il n'avait pas besoin d'écrire de la musique pour faire son chemin dans le monde », Sauguet (l'école d'Arcueil n'est pas mieux traitée que les Six) est « devenu l'idole des salons », Poulenc est « féru de grâces naïves et de mélodies enfantines » et « sa ravissante *Pastourelle*... résume... joliment son tempérament d'abbé de cour ». Arrêtons : tout cela est trop facile (volontairement). Mais avant de terminer, gageons que les « historiens de l'avenir qui entreprendront la lourde tâche de retrouver dans le labyrinthe de la musique française de 1950 le cheminement caché de notre pure tradition nationale », auront plus de chance de la retrouver chez un Francis Poulenc que chez un Jacques Ibert (ceci dit sans enlever ses mérites à la musique de ce dernier). Ils découvriront au moins un mélodiste merveilleusement et *purement* français (le seul en cette année 1950) dont, n'en déplaise à M. Vuillermoz, la *Pastourelle* ne résume pas toute la musique. Décidément, M. Vuillermoz est trop habile à escamoter les mesures exactes des musiciens de la France contemporaine.

Cette *Histoire de la Musique* est dédiée aux Jeunesses Musicales de France, comme le faisait remarquer Claude Rostand. Exhortons les J. M. F. à apprendre la musique française contemporaine de toutes leurs oreilles, de tout leur cœur, de toute leur intelligence, mais surtout sans l'aide de M. Vuillermoz.

HENRI HELL.

LES BEAUX ARTS

CHARLES WALCH

En consacrant une de ses expositions temporaires à l'œuvre de Charles Walch, le musée d'Art moderne n'a fait que rendre justice à un artiste auquel notre temps n'avait pas accordé la place à quoi son talent lui donnait droit. Modeste, ennemi de toute réclame, trop indépendant pour aliéner sa liberté dans les mains d'un marchand, trop intègre pour se prêter aux intrigues que sou-

vent le succès réclame, tout épris d'absolu et bien décidé à ne faire au public aucune concession, à n'acquérir son oreille par aucune complaisance, Walch n'aura pas connu de son vivant la gloire que l'avenir, j'en suis certain, ne lui ménagera pas, car la postérité reconnaîtra en lui, ainsi qu'en son ami François Desnoyer, un des rares peintres authentiques de sa génération.

Cette génération qui commença à produire après la victoire de 1918, se plaça sous le signe de la réaction. Réaction contre les recherches essentiellement picturales auxquelles s'étaient livrés les Fauves et les Cubistes ; refus de la spéculation plastique et de l'art pur ; retour corollaire à certaines conceptions de l'espace, de la lumière, du clair-obscur et de la forme que cet art pur avait justement niées ; recherche enfin d'une peinture où s'exprimaient davantage la subjectivité du peintre, son inquiétude devant un monde brisé, son essentielle angoisse en face d'une vie absurde. Surréalisme et expressionnisme furent les produits les plus caractéristiques de ce temps ; et au second de ces mouvements, Walch n'a pas laissé de se rattacher quelque peu. Passé, en effet, l'époque de ses débuts qu'influença le La Fresnaye des *Palefreniers (l'Humaniste)*, son art ne répugne à aucune des ressources que l'expressionnisme avaient remises en honneur. Le clair-obscur triture des figures modelées ; le pinceau ne craint pas de puissantes noirceurs ; les déformations ont des raisons bien moins plastiques que subjectives ; et sous la main de Walch, qui pense et devant qui l'on pense alors à Goya et à Daumier, naît une peinture âpre, qui frise parfois la caricature, où l'humour s'unit à une colère sourde et à une pitié pudiquement contenue (la sentimentalité déjà lui fait, Dieu merci, horreur) et où rôdent, souveraines, je ne sais quelle anxiété et une amère mélancolie. De cette période paraexpressionniste, le chef-d'œuvre est sans doute l'admirable toile des *Forains* que Walch a su remplir de toute la détresse de ces cabots, si symbolique de la nôtre.

Même alors, cependant, il n'est point un expressionniste : son souci de plastique pure et ses curiosités coloristes suffisent à le lui interdire. Bien loin, en effet, de reléguer au second plan les problèmes formels de son art, c'est d'eux, au contraire, que déjà il part. Dès cette époque, il pratique une méthode de travail à laquelle toute sa vie, il demeurera fidèle, et qui établit bien quel fut, dans sa peinture, le primat de la plastique. Son premier ouvrage, en face d'une toile vierge, était de la couvrir de taches de couleur, sans aucun souci de représentation ; et il agissait de la sorte, jusqu'à ce qu'il parvînt non seulement à une parfaite harmonie chromatique générale, mais encore à un heureux équilibre de composition colorié et de rythme. C'est seulement à ce moment que ce schéma quasi abstrait s'incarnait, si je puis dire ; tel rouge devenait un fruit, ou un toit, ou le nez d'un enfant ; tel bleu une flaque de ciel, une rivière, une étoffe. Et le tableau achevé, le tableau concret, pour ainsi parler, gardait toujours, de son origine abstraite, une rigueur dans la composition, une justesse dans le rapport des tons, bref une qualité de plastique pure qu'il n'aurait peut-être pas eues sans cette manière de travailler. Walch voulait bien se dire lui-

même, mais dans les limites de l'art pur. L'enseignement des Cubistes et des premiers pionniers de l'Abstraction n'avaient pas été pour lui lettre morte.

Pas davantage celui des Fauves. Le maillot rose thé, si vibrant, de l'écuyère dans *les Forains,* tant de petits drapeaux tricolores plantés çà et là dans tant de tableaux de l'époque expressionniste, nous avertissent à eux seuls que Walch n'est pas d'accord avec le chromatisme endeuillé des peintres de sa génération. Par delà leurs ténèbres, il tient ses yeux fixés sur l'éblouissement des Fauves et de Bonnard. Aussi ne tardera-t-il pas à introduire dans ses ouvrages des jaunes, des bleus, des rouges, qui, peu à peu, y occuperont une place de plus en plus importante. D'abord associés à ses noirs magnifiques, à ses verts sombres et veloutés, à certaines teintes rompues, dans les toiles qui se placent entre 1930 et 1940 *(le Prestidigitateur),* ils les éliminent par la suite et règnent en seuls maîtres dans les tableaux de la dernière manière, comme *le Ballet des flammes, le Pécheur du Léman, la Chevrière du Faucigny;* et leur souveraineté est encore plus absolue dans les gouaches contemporaines, où Walch atteint à une intensité dont on aurait pu croire cette technique incapable : je pense en particulier à sa série d'oiseaux peinte en Haute-Savoie. L'éclat chromatique, j'allais écrire électrique, la violence de ces bleus liquides et de ces vermillons ont fait adresser à ces œuvres le reproche de dureté, voire de cacophonie. Mais que les censeurs du peintre ne se hâtent pas de triompher : qui sait si ces tons hurlants ne s'atténueront pas à la longue et si les tableaux de cette dernière manière n'acquerront pas l'éclat chaud et sourd que le temps a déjà donné à leurs aînés? C'était, du moins, la conviction de Walch, quand, systématiquement, il haussait alors sa palette.

L'entente de la ligne, de la forme et du rythme avait évolué parallèlement à celle de la couleur. Jadis la ligne de Walch souple dans ses dessins, adoucie par l'estompe (on pense à Seurat), peu évidente dans ses tableaux s'associait à une forme ronde où les plans se fondaient et que de grandes arabesques enveloppantes emportaient dans leur mouvement irrésistible de farandole *(la Médisance).* Cet art dansant et dynamique a fait place à partir de 1940 et surtout de 1944, à une peinture moins séduisante, plus grandiose, presque hiératique. Une forme en quelque façon ligneuse, taillée en plans qui contrastent et se rencontrent selon des arêtes vives, s'y enferme dans un réseau de lignes géométriques, souvent brisées, toujours apparentes. Le tableau en reçoit quelque chose de tendu qui, en même temps, l'immobilise, une sorte de stabilité due au jeu opposé de forces qui se contrarient *(la Toilette des enfants, les Cerises d'Yvelines).* La rigueur — une rigueur un peu trop volontaire, parfois — a remplacé la souplesse. Mais une qualité persiste, inaltérable : la poésie.

Autant, en effet, que plasticien très sûr, Walch fut poète — un des poètes les plus sincères de notre peinture d'aujourd'hui, et qui, comme le mot l'indique, a su créer (Ποιεῖν) son univers, un univers qui n'est qu'à lui et où règne, par surcroît, la poésie la plus charmante. Avec lui, c'est l'Alsace, c'est *son* Alsace originelle

qui reprend dans les arts plastiques une place perdue depuis la Renaissance et installe dans la peinture son folklore et ses traditions. Quiconque se rappelle les tapisseries alsaciennes du XVe siècle exposées l'an passé, au musée des Arts décoratifs, lors de l'exposition de l'art alsacien et de l'art lorrain, ne peut qu'en retrouver le reflet, en percevoir l'écho dans la peinture de Walch. A quelque époque que ses tableaux se placent dans son œuvre, qu'ils aient nom *la Charrette, l'Arrosoir bleu, l'Annonciation, Solitude, la Cravatière,* qu'ils demandent leur prétexte aux mœurs d'Alsace ou à l'iconographie chrétienne, aux fleurs ou aux fruits, aux animaux ou aux hommes, un même parfum de terroir se dégage d'eux, invinciblement, et nous fait songer à maintes choses bonnes et belles : houblonnières étalées dans la plaine lumineuse, pignons enneigés, sapins scintillants des bougies de Noël, kirsch et framboise, vieux meubles astiqués, vieux costumes chamarrés, vieilles coutumes pittoresques et probes.

Enfant de l'antique Alsace, Walch me paraît aussi un homme du moyen âge égaré dans notre temps, et qui possède, de ses frères spirituels, les artistes médiévaux, les vertus spécifiques de probité artisanale et de sympathie universelle. Il a, comme eux, ouï les grandes voix franciscaines, appris à aimer notre frère le soleil et nos sœurs les roses, les oiseaux, les loups, les poissons. Je ne crois pas que notre époque compte meilleur peintre de fleurs et d'animaux que lui. Sa tendresse s'épanche sur toute la Création, parce que toute la Création, étant de Dieu, est belle et bonne. Ses fonds de paysages — modestes microcosmes où l'étang baigne le village et s'étire vers les champs égayés de javelles jusqu'aux coteaux féconds de vergers — rappellent ceux dont les enlumineurs du XVe siècle embellissaient les manuscrits ; et ses scènes d'intérieur ont le même accent d'intimisme bonhomme et de respect pour une humble vie que la présence du divin transfigure, peut-être même transsubstantialise. Comment ne pas entendre monter de ses *Nativités* les vieux *Noëls* de la musique médiévale? Et ses sculptures me font penser à celles de l'art gothique, tant les volumes possèdent de plénitude, les profils de simplicité élégante et de justesse, le faire synthétique de simple autorité, l'agencement des masses d'imprévu et de rigueur, l'inspiration de fraîcheur, de jeunesse et d'audace : nul doute que ce peintre ne soit aussi un maître sculpteur.

La vertu d'enfance, enfin, me semble le dernier trait de la poésie de Walch. Comme l'enfant, il a le don de voir les objets et les êtres sous leur double aspect, contradictoire et indissoluble, de chose rigoureusement unique et de prototype d'une espèce. Ce petit âne qui trotte, familier et bonace, parmi la neige fraternelle, comme il est à la fois lui-même — un petit âne particulier qui ne ressemble à aucun autre — et caractéristique de toute la gent à longues oreilles, riche de cette qualité, qui est plus même que l'universalité, et que Gauguin déjà rêvait de conférer à ses formes, lorsqu'il confessait vouloir remonter « par delà les chevaux de Phidias jusqu'aux dadas en bois de (son) enfance ». Bénéficiaire du don d'enfance par cette alliance du sens du singulier et du sens

du général, l'art de Walch l'est encore par son sain optimisme. A part l'époque de ses débuts embrumée de mélancolie, il ne dit que la joie de vivre et la confiance dans le monde. Indemne de ces complexes qui grouillent dans l'œuvre de Chagall (dont on l'a parfois rapproché bien à tort), elle ne dégage aucun relent de sexualité trouble, de hantise œdipienne, d'obsession de mutilation. Une bonne humeur égale — et qui est plus que de la bonne humeur. De ces enfants et de ces femmes qui composent presque uniquement, à l'exclusion de l'homme, l'humanité de Walch, de ses anges et de ses oiseaux, de ses bouquets et de ses potagers, de ses frimas, de ses flambées, de ses rivières paresseuses, de ses ciels souriants, notes dont il s'est servi invariablement pour composer ses chansons poétiques, se dégage une musique exquise, savoureuse de malice paysanne et de tendresse campagnarde, riche de bonhomie et de fantaisie narquoise. Et c'est ici que je m'émerveille : n'est-il pas admirable que cet hymne au bonheur soit l'œuvre d'un infirme (ce n'est pas indiscrétion, je pense, que rappeler à ce propos que ce peintre-sculpteur ne possédait qu'un bras) pour qui la vie était souvent cruelle? Picasso, comblé par l'existence, ne sait que haïr et, Gergis Khan de la peinture, détruire — c'est du reste son éminence. Walch a fait le contraire, dirai-je heureusement? Et son art, à l'instar de son âme, n'est à tout jamais — et c'est là sa grandeur — qu'amour.

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

FEMMES, FEMMES, OBJETS FUNESTES ET CHARMANTS...

Le mouvement marin de la vie est étrange, qui, obéissant à la loi des séries, jette sur le sable des jours et presque au même moment, des trésors similaires ou bien se rapportant aux mêmes thèmes. Le mage, l'astrologue auraient sans doute à dire là-dessus les choses les plus pertinentes. Je me contente d'emprunter une épigraphe à Rousseau.

Femmes, femmes... Deux femmes dominent le roman de Violet Trefusis : *Les Causes perdues*... livre qui en sus de ses qualités d'esprit, d'invention, de narration, présente celle, si flatteuse pour la France, d'être excellemment écrit en français, sans rien perdre des dons particuliers et des moyens d'expression qui l'eussent imposé en Angleterre.

Deux femmes, deux mondes, et comme on dit volontiers maintenant, deux éclairages. J'ai connu en Touraine une adorable maison dont une face est d'un ton lunaire doucement verdi, et l'autre couleur de miel. Ainsi le Nord et le Midi se disputent-ils un bijou d'architecture. L'ombre et le jour se partagent de même

manière le roman de Violet Trefusis. L'ombre avare, haineuse, dramatique de la vieille Mme de Béanthes, atroce descendante d'Harpagon, riche en inventions d'économie comme tous les avares, et l'extravagante et solaire beauté de sa cousine Mme de Petitpas, baronne un brin moliéresque. Ces deux raquettes, parentes mais fondamentalement ennemies, se renvoient une petite fille, frêle volant, une petite fille dont nous ne savons si elle deviendra une princesse Aurore ou une princesse Pécore (ses chances étant égales des deux côtés).

Une province truculente, gorgée de personnages typés et curieux, celui, par exemple, de la respectueuse canaille qui a nom Mégot Javasse, contre-balance le Paris anémique et fermé des grands hôtels particuliers et des deux cent familles déjà sur leur déclin. « Peints par Boilly » suggère Violet Trefusis dans l'aimable dédicace de ce roman. Mais le monstrueux chiffonnage des pires physionomies de Boilly, reste à fleur de peau, et c'est bien en dessous de la peau que Violet Trefusis enfonce un savant et cruel bistouri.

Cent portraits de femmes...

Je viens d'en évoquer deux, et voici qu'ils deviennent cent à la Galerie Charpentier. Cent portraits du XVe siècle à nos jours... Quelle exposition sensationnelle. On comprend la ruée des quatre mille visiteurs du vernissage, les catalogues enlevés de haute lutte, les remous, de toile en toile, polarisés par les grandes vedettes qui se nomment Degas, David, Renoir, Cézanne, Goya, sans omettre les surprenants Millet (bien loin, bien loin de *L'Angélus*) qui sont la révélation du jour.

Comme si, propagé par les courants mystérieux qui orientent les succès, le bruit s'était répandu que l'on allait assister à la rédemption du visage humain dans sa plus significative diversité, et dans sa plus pénétrante richesse, il fallait bien voir dans cette affluence aux sources, une soif de sécurité, de beauté, le besoin de se pénétrer de cette harmonie parfaite qu'est un beau visage peint par un grand peintre. Beau, moins par la symétrie des traits que par ce je ne sais quoi de vrai, de pensant, de souffrant, d'animé, de méditatif, d'autoritaire ou d'espiègle ; grand, moins par la perfection technique que par la géniale intuition des caractères.

Était-elle si belle que cela, cette Hamelin, dite belle, avec ses traits un peu gras, ses épaules fondantes, la douce plénitude d'un sein, demain trop lourd, trahi par l'habile mollesse d'une draperie? Était-elle si belle cette Cabarrus couronnée de camélias et posée comme un lys contre les gouffres de la nuit? Et belle, l'obsédante, simiesque, malade petite demoiselle Ono, qui fût la première femme du peintre Millet.

La beauté est affaire de préférence, mais ces merveilleux documents que sont les visages, comment se dérober à leur emprise? Dès la fin du XVIIIe siècle, ils se libèrent des conventions de froideur commandées par le rang. L'allégorie s'efface devant la personnalité. La beauté elle-même échappe aux standards de la

beauté, et la femme prend le pas sur la déesse. Tout cela, que nous savons théoriquement, une exposition aussi complète le démontre de la manière la plus éloquente, la plus émouvante. Ces yeux immobiles regardent ; ces lèvres doucement entr'ouvertes ou sévèrement closes, parlent. Ces mains dont le repos est celui de la mort ont tous les frémissements expressifs de la vie. Et cette âme, cette *présence* du modèle deviennent aussi importantes que le talent de l'artiste. Courbet s'efface brusquement derrière les immenses, les indéchiffrables yeux noirs de Mme Boreau, comme Goya derrière le regard de diamant de *La Femme à la Rose*.

Jeunesse, innocence, fraîcheur, énigmes, passions, secrets, tout est là comme tous les âges sont représentés. L'éclaboussement d'or et de roses qu'est la sœur de Mary Cassatt, jaillit à quelques pas à peine de la mère du Taciturne, indomptable figure qui semble dire « non » à la mort. Et la ligne qui part en diagonale de Sœur Catherine de Sainte Suzanne, fille de Philippe de Champaigne et peinte par lui, aboutit à *La Sphynge* de Toulouse-Lautrec.

Mais il semble qu'un goût particulier, disons un goût nostalgique pour les vingt-cinq années de l'époque heureuse qui précédèrent la guerre de 14-18, ait attiré dans la salle dominée par des palmiers géants et les grands peintres mondains, la foule la plus compacte. Un fulgurant Boldini — le voilà bien, le peintre qui fait pschtt — projette hors de son cadre, une admirable jeune femme brune, grandeur nature, en manteau de velours cramoisi, éclaté comme une grenade doublée d'hermine, sur les chatoiements argentés d'une robe du soir. Que le portrait de la comtesse Mathieu de Noailles par Forain, semble sombre à côté de cette explosion de rubis ! Sombre mais pénétré de réserve, de pensée, de même que celui de Mme Édouard Pailleron par Sargent suggère une forme de luxe toute autre (robe noire faufilée de jais, cravate de tulle blanc), avec, derrière cette sereine arrogance, la fraîcheur verte d'une pelouse sur laquelle montent comme de petites flammes d'un mauve malade, les colchiques d'un automne imminent.

Époque heureuse. Mlle Croizette en amazone, divinement immortalisée par Carolus Duran en est une expression, et la fluide Mme René Préjelan par La Gandara en est une autre, et aussi, dans sa brune et mûre robustesse corsetée d'écailles de nacre et juponnée d'écume, solide sirène étonnée d'échouer dans un jardin d'hiver, Mme George Duruy par Albert Besnard.

Le luxe qui ose dire son nom, un luxe encouragé par la société, approuvé par les lois, respecté par le fisc, jette là, dans cette salle, la lumière d'un astre déclinant mais vers lequel se tendent comme vers un feu, toutes les frileuses mains contemporaines...

... mille robes de femmes.

Et pourtant, le luxe n'est pas mort. (C'est peut-être, après tout, le dernier sport vraiment dangereux !) La collection de Christian Dior dont nous parlons par droit de précédence et que vont

suivre — en la corroborant ou en la contredisant — les grandes collections classiques, et les essais souvent très originaux des maisons plus récentes — a remporté un grand succès. L'époque des collections provoque toujours, quelle que soit la saison, une fièvre dont presque tous les adultes appartenant au monde, aux arts et à la couture se trouvent atteints.

Le besoin d'être les premiers au courant de ce qui va se faire et de ce qui va se porter explique les ruées contre les portes encore closes de foules, de grappes humaines que ne découragent ni l'attente, ni les intempéries, ni le risque toujours possible de ne trouver place que dans les escaliers. Mais nulle marche de trône n'a jamais provoqué autant de convoitises que ces clairs degrés ombragés de palmes.

On sait aussi que Christian Dior prit souvent de redoutables initiatives, et l'on aime trembler, assurées du moins qu'il s'appuiera sur cette incomparable technique qui est la caractérisque de la mode française, et le tremplin d'où peuvent jaillir en fusées, les créations les plus hardies. Cette année après nous avoir prouvé que nous ne saurions commencer le demi-siècle qu'en robes étroites et droites, et que hors la verticale il n'est point de salut, il lui a plu de placer les robes du soir sous l'égide des grands musiciens, aussi bien des musiciens vivants, Henri Sauguet, Georges Auric, Francis Poulenc, etc., que leurs illustres prédécesseurs. Strauss et Satie ont leurs robes, et Weber, et Mendelsohn, et Bach et Beethoven et Monteverde et Purcell...

Mais, ce ne sont point des noms jetés au hasard. C'est, au contraire, une stylisation des magies les plus diverses, l'hommage le plus expressif qu'un art puisse rendre à un autre art. Bien après que le temps aura tari sa fluide beauté, je sais que plus d'un regard se souviendra de la robe dédiée à Claude Debussy, de l'irisation de bulles bleues des *Jardins sous la pluie*, de cette tintante merveille couleur de temps, telle qu'aucune fée n'en créa jamais pour Peau d'Ane, qui fut, à tout prendre, l'ancêtre de ces filles charmantes, sans pesanteur et presque sans réalité, que sont les mannequins.

et pour finir, les Muses...

« Eh bien, pensai-je, rompue d'avoir contemplé, mortes et vives, fictives et réelles, tant de beautés, la série féminine est terminée. » C'est à ce moment que l'on m'apporta les six volumes d'un recueil de nouvelles édité en 1833 par Canel et Guyot. Je l'avais commandé sur la foi de son titre : *Les Heures du soir* qui me semblait dans la meilleure tradition romantique. J'ouvris le premier volume. Il portait en sous-titre comme ses cinq frères : « Livre des Femmes. » Ces femmes c'étaient George Sand, Lady Mortimer, Marie de Surville, Anaïs Ségalas, Élisa Mercœur, Alida de Savignac, Mélanie Waldor, Mme Cottin... J'en passe. En somme une anthologie, une des premières, du talent féminin.

Destin, voilà bien de tes coups.

GERMAINE BEAUMONT.

LES LIGNES DU MOIS

I. — Le problème des grèves.

Une des tâches qui s'imposent au gouvernement français avec plus d'urgence chaque jour est celle de fixer les conditions du droit de grève. Si, théoriquement, la réglementation du droit de grève, en face des autres problèmes qui exigent l'attention du gouvernement est relativement simple, elle va heurter des idées ou des préjugés fortement enracinés dans la mentalité ouvrière et que ses représentants croient devoir défendre. Les difficultés que rencontre le projet du gouvernement sur la conciliation et l'arbitrage le démontrent. Par là, les préventions ouvrières paralysent les efforts tentés pour achever de placer sous le régime de règles de droit les rapports entre capital et travail. Une résistance analogue plus forte peut-être est à prévoir le jour où l'on voudra *exclure* la grève de certains domaines, ou permettre à des tribunaux de rechercher sa légalité et de la réprimer si elle la déborde. Résistance pour laquelle l'expérience et l'astuce des agents communistes saurait bien utiliser les préjugés et les inquiétudes du monde ouvrier à la seule idée que l'on veut réduire l'emploi de l'arme qu'il tient dans les mains, et cette résistance s'accroîtrait par la raison même qui rend aujourd'hui cette réglementation plus urgente.

II. — La grève dans la guerre froide.

C'est que, visiblement, la grève est devenue aujourd'hui moins une arme dans les mains de la classe ouvrière pour la défense de ses intérêts qu'une arme à la disposition de Moscou pour servir sa politique internationale. Et, dans le moment présent, nous sommes plus directement les victimes de son emploi avec l'affaire indochinoise.

Au moment où la température de la guerre froide s'élève à nouveau on peut noter, mieux que jamais, combien les procédés employés de part et d'autre sont différents. Le gouvernement Truman se décide à déclarer qu'il va faire procéder à la fabrication en série d'une nouvelle bombe, fondée sur les associations nucléaires qui, de l'hydrogène, conduisent à l'hélium avec dégagement d'une énergie infiniment plus grande que celle de l'antique bombe à uranium. C'est une arme de guerre, et, si l'on peut se permettre l'expression, de guerre chaude. C'est donc par la menace de la guerre que le gouvernement des États-Unis entend intimider l'adversaire. Mais la guerre, il faut que quelqu'un la commence ;

or personne ne pense, ni aux États-Unis, ni en Europe occidentale, ni dans les milieux dirigeants russes, que les États-Unis aient l'intention de la commencer, sauf bien entendu le cas où ils feraient par eux-mêmes ou par une des puissances de l'Europe occidentale qui leur sont unies dans le pacte de l'Atlantique l'objet d'une agression caractérisée.

III. — L'Asie. Menace immédiate sur l'Indochine.

En face de cela, que fait l'U. R. S. S.? Elle ne brandit pas, ou ne le fait que très discrètement la menace d'une arme atomique. Elle ne menace pas ou si peu. Elle poursuit tout simplement son chemin. Là où le contour de l'adversaire apparaît un peu dur, où il faudrait une effraction pour la percer elle fait un détour, elle cherche ailleurs. Son terrain de choix pour le moment est l'Asie. Un énorme morceau, préparé depuis longtemps, vient de mûrir et déjà l'on avance plus loin. L'Indochine est directement menacée. On prête à Lénine le mot suivant (nous n'avons pas la référence et ne garantissons pas son authenticité mais, prononcé ou non par Lénine, il n'en correspond pas moins à une vérité). « Le chemin de Moscou à Paris passe par Pékin, Tokio, Delhi. » Le communisme apparaît aujourd'hui, bien loin de la lutte des classes qui a correspondu à un moment de l'histoire aujourd'hui dépassé, comme un résultat de la pénétration brusque des méthodes et des techniques occidentales chez des peuples que rien n'y préparait. Il ne peut être question ici d'esquisser ou de résumer le processus sociologique par quoi on peut l'expliquer. Le fait est là : toute l'Asie est aujourd'hui menacée et il ne faut pas se fier au calme présent de l'Inde. Mais chaque chose à son tour et, aujourd'hui, c'est le tour de l'Indochine. Pas d'attaque directe bien entendu, mais un appui moral d'abord, bientôt et peut-être déjà matériel donné à l'ennemi le plus déterminé de l'Occident qui d'ailleurs affirme son obédience communiste. En même temps, l'agitation en France et par le moyen des grèves le sabotage systématique de notre action militaire. Utilisation sur tous les plans du mécontentement, emploi d'une idéologie à caractère universel, d'apparence scientifique séduisante, connaissance approfondie de la psychologie des foules et des moyens de les émouvoir, identification au moins apparente avec les intérêts et les aspirations des masses, telles sont les armes russes. Armes plus discrètes que l'engin qui reproduit chez nous les énergies stellaires, mais d'une efficacité plus prochaine. C'est contre nous qu'elles sont maintenant dirigées : puissions-nous avoir assez de force et d'imagination pour les parer !

François Nicard.

L'Administrateur : Maurice Bourdel.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE — 1950. 61312.

MAURICE ZERMATTEN

LE CHEMIN DIFFICILE, roman (12e mille.)

« Ce chemin difficile, c'est celui du bonheur, dans la simplicité et l'espérance, pour deux âmes... roman plein d'intérêt, dominé par cette quête du bonheur le plus profond et pénétré d'un grand sens des valeurs métaphysiques et spirituelles... »

Les Études.

Uu volume. . . . . 270 fr.

LA COLÈRE DE DIEU, roman. (18e mille.)

Un volume. . . . . 390 fr.

LES CONTES DES HAUTS PAYS DU RHONE. (10e mille.)

Il reste des exemplaires numérotés sur beau papier . . . . 900 fr.

LE CŒUR INUTILE, roman. (9e mille.)

Il reste des exemplaires numérotés sur beau papier . . . . 900 fr.

Un volume. . . . . 300 fr.

L'ESPRIT DES TEMPÊTES, roman. (8e mille.)

Un volume. . . . . 360 fr.

LE PAIN NOIR, nouvelles.

Un volume. . . . . 270 fr.

LE SANG DES MORTS, roman. (20e mille.)

« ... roman romanesque, descriptif et d'une vie prodigieuse... »

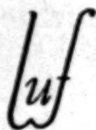
La France Catholique.

Un volume. . . . . 360 fr.

THOMAS OU LES MAINS PURES, pièce.

Un volume. . . . . 150 fr.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE FRANCE



EXCLUSIVITÉ DE VENTE LIBRAIRIE PLON

TRAVERSÉE D'UN PARADIS

PAR

MAURICE ZERMATTEN

« Un livre d'une originalité et d'une fraîcheur bien rares aujourd'hui. »
JEANINE DELPECH. *Les Nouvelles littéraires.*

« ... Un chef-d'œuvre de léger romantisme chrétien.
Réforme.

« Voilà qui nous change de la littérature « noire » tant à la mode ! Ce roman d'une poésie si envoûtante est un véritable conte de fées pour grandes personnes. » *Berry Républicain.*

« Cette nouvelle « Alice au pays des merveilles » d'un symbolisme si haut »
Libre Belgique.

« ... Parfaitement bien écrit, et riche en images heureuses. »
JEAN MARTEAU. *Tribune de Genève.*

Un volume. . . . . 270 fr.

PLON

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Le retentissement d'un livre à l'étranger

ORIGÈNE

par

JEAN DANIÉLOU

« Cet ouvrage contribuera largement, par la manière érudite, bien écrite, sensible et nuancée dont il apprécie Origène, à faire connaître une figure dont l'importance est si considérable. »

Supplément littéraire du TIMES.
Novembre 1949.

« En présentant la vie et la théologie d'Origène, l'auteur répond à quelques-unes des questions que se posent les meilleurs esprits, à une époque où l'unité de l'Église est un problème crucial. »

Revue générale belge.
Janvier 1949.

« Le Père Daniélou nous a donné une étude excellente et bien documentée de la pensée d'Origène. »

The Month.
Avril 1949.

« Livre remarquable et lumineux. Il joint à l'abondance d'une science qui fera la joie des érudits une élégance de présentation qui le rend accessible à tout homme cultivé. »

Orientalia Christiana periodica.
Juin 1949.

« Ce livre renouvelle entièrement l'étude d'Origène. »

Schoslastik.
Octobre 1949.

Collection *“ Le Génie du Christianisme ”*,
dirigée par FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie française.
Un volume in-8° carré. . . . . 600 fr.

Exclusivité de vente : **PLON** 8, rue Garancière (VIe)



LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

GABRIEL MARCEL

UN HOMME DE DIEU

Pièce en quatre actes

« ... M. Gabriel Marcel montre à maintes reprises, qu'il peut être un analyste féroce, ayant le sens du comique et de la caricature, épris de bouffonnerie quand son propos s'en accommode. »

J.-J. Gautier. *(Le Figaro.)*

« ... *L'Homme de Dieu* est une œuvre de haute valeur. Les thèmes qu'elle propose sont éternels. »

Robert Kemp. *(Le Monde.)*

« ... Forte, riche, vigoureusement conduite jusqu'à son terme, la pièce de M. Gabriel Marcel nous apparaît sans indulgence, dure, implacable même. »

Thierry Maulnier. *(La Bataille.)*

« ... C'est au travers d'une histoire pathétiquement claire et clairement contée, un drame très enchevêtré, plein de repentirs, et d'hésitations, de demi-aveux, d'agressivité douce. »

Jacques Lemarchand. *(Combat.)*

« ... Le Dieu invisible et caché peut bien employer M. Gabriel Marcel pour reprendre et éprouver ceux qui cherchent à lui être fidèles. »

Albert Finet. *(Réforme.)*

Un volume in-16. . . . . 210 fr.

Exclusivité de vente : **PLON** 8, rue Garancière (VIe)



NOUVEAUTÉ

HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IMAGES ROMAINES

De Pie IX à Pie XII

Souvenirs d'audiences pontificales

Émouvant, pittoresque, ce livre donne l'idée la plus haute de la manière dont les papes d'hier et d'aujourd'hui conçoivent leur mission. Un témoignage précieux et véridique qui doit toucher aussi bien les croyants que les incrédules.

In-16. . . . . 300 fr.
Sur pur fil. . . . . 1000 fr.
Sur alfa. . . . . 570 fr.

Récemment paru, du même auteur :

UN PRÉCURSEUR

VIE, MORT ET SURVIE DE SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE

« Une belle page qui nous invite à nous arrêter devant cette haute figure qu'on ne peut évoquer sans s'éprendre d'elle tant elle est de chez nous. »

René Grousset,
de l'Académie française.

In-8° soleil, avec un frontispice. . . . . 570 fr.
Sur pur fil. . . . . 2200 fr.
Sur alfa. . . . . 1100 fr.

PLON

NOUVEAUTÉS

Collection " PRÉSENCES "
publiée sous la direction de DANIEL-ROPS

Les sérums de la vingt-cinquième heure !

DROGUES DE POLICE

par

JEAN ROLIN

Pentothal, barbituriques et autres, sont les signes visibles d'une époque où l'enquête devient torture et la justice avilissement.

In-8° couronne. 300 fr.

JACQUES SAINT-GERMAIN

LES FINANCIERS SOUS LOUIS XIV

Paul Poisson de Bourvalais

La blessure dont la monarchie ne devait pas guérir

Un tableau des mœurs financières à la fin du règne du Roi Soleil et au début de la Régence.

In-8° soleil, avec 10 gravures hors-texte. . . . . 390 fr.

PLON

NOUVEAUTÉ

Un grand roman d'amour et d'aventures

SUZANNE CHANTAL

LA CHAÎNE ET LA TRAME

Métier d'espions, jeux d'amants

In-8° soleil . . . . 495 fr.

Du même auteur :

DIEU NE DORT PAS

« Cette peinture est faite avec talent, avec une certaine ironie tendre et un sentiment du petit détail, surtout lorsqu'il s'agit de vie féminine, qui rappelle le meilleur de Colette. »

Albert Béguin.

In-8° soleil . . . . 270 fr.

LA SIRÈNE BLESSÉE

(OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE)

« Cent personnages, cent tableaux aux couleurs violentes, à l'accent pathétique font de ce roman un témoignage quasi historique et une œuvre vraie d'une humanité profonde.

Gilbert Sigaux

In-8° soleil . . . . 375 fr.

PLON

Des témoins parlent pour l'Histoire

YVES BOUTHILLIER

Ancien ministre des Finances

LE DRAME DE VICHY

★

FACE A L'ENNEMI - FACE A L'ALLIÉ

L'auteur, a été tour à tour spectateur intime et acteur du drame. Ces pages, d'une grande sérénité de ton, offrent vraiment une *vision intérieure* de ce que fut Vichy.

In-8° carré . . . . 420 fr.

FRANÇOIS CHARLES-ROUX

Ambassadeur de France — Membre de l'Institut

CINQ MOIS TRAGIQUES AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES

2 Mai - 1er Novembre 1940

« ... Avant tout, une explication franche. L'auteur allume les phares sur les rapports internationaux à une époque où s'est jouée l'Histoire du monde. Il le fait sans parti pris, mais-sans faiblesse, en témoin lucide. »

Pierre MACAIGNE *(Le Figaro.)*

« M. Charles-Roux ajoute à la vérité historique la vérité psychologique. »

R. M. *(Le Monde.)*

In-8° carré . . . . 480 fr.

PRINCE XAVIER DE BOURBON

Les Accords secrets Franco-Anglais

de Décembre 1940

La qualité morale du témoin donne une valeur exceptionnelle à ces pages. Un tel témoignage qui atteint à la pleine sérénité est désormais posté au seuil de cette tragique période de notre histoire, comme un fanal qu'on ne saurait éteindre. »

Gaëtan BERNOVILLE *(L'Epoque.)*

« Un témoignage de première main à verser au dossier de l'histoire d'une période qui continue à déchaîner les passions. »

Albert MOUSSET *(France Illustration.)*

In-8° soleil . . . . 150 fr.

PLON

L'opinion de la presse

sur le dernier roman de

MARC CHADOURNE

GLADYS

ou

les artifices

« Un conte d'une bouffonnerie admirable et d'une conclusion sans merci sur le pouvoir de l'illusion. Marc Chadourne a bien du talent. »

Émile HENRIOT de l'Académie française.

« Conte philosophique et plaisant exercice de haute voltige.

G. GUILLEMINAULT *(La Bataille.)*

« Un conte fort amusant, plein d'humour et de philosophie, satire sans pitié mais sans aigreur de la faune hollywoodienne. »

Hélène CHASSÉRIAU *(Nouvelles Littéraires.)*

« Un excellent conte admirablement composé, plein de mystère, éblouissant et profond dans son ironie : une réussite d'une rare qualité. »

Maurice CARITÉ *(L'Aube.)*

In-16 . . . . 210 fr.

Romans en vente, du même auteur :

LA CLÉ PERDUE (13e mille) . . . . 150 fr.
Dans la coll. *Originales* avec un frontispice de BERMAN. 780 fr.
ABSENCE (35e mille). . . . . 210 fr.
VASCO (25e mille) . . . . 150 fr.
CÉCILE DE LA FOLIE (46e mille) . . . . . . 120 fr.
DIEU CRÉA D'ABORD LILITH (21e mille). . . 270 fr.

PLON

L'opinion de la presse

sur le dernier roman de

CHRISTIAN MÉGRET

C'ÉTAIT ÉCRIT

« Un roman très bien fait, des personnages vivants comme l'étaient ceux du roman précédent de C. Mégret, *Carte Forcée,* l'un des meilleurs de la saison dernière. »

A. MAUROIS, de l'Académie française. *(Opéra.)*

« Il y a un accent proustien dans ce récit. »

Jean BLANZAT. *(Figaro littéraire.)*

« *C'était écrit,* est un livre fait pour ceux qui lisent les romans mais aussi pour ceux qui voudraient lire les romanciers. »

(Carrefour.)

« Une histoire d'amour, de jalousie et de mort traitée avec humour par un observateur malicieux des mœurs du temps. »

Noël SABORD *(Nouvelles littéraires.)*

« Un sujet traité avec aisance, un livre divertissant. »

André WURMSER. *(Les Lettres françaises.)*

« Une peinture vivante du « milieu artiste. » Un livre qu'on lit avec plaisir jusqu'à la dernière ligne. »

(France-Illustration.)

In-16. 180 fr.

Romans en vente, du même auteur :

CARTE FORCÉE (11e mille). . . . . 150 fr.
Dans la collection *Originales* avec un frontispice de Claude DELAROCHE-VERNET . . . . 750 fr.

L'ABSENT (13e mille). . . . . 150 fr.

JACQUES (20e mille). . . . . 150 fr.

PLON

PIERRE JEAN JOUVE

ROMANS

AVENTURE DE CATHERINE CRACHAT

« Une œuvre unique dans la littérature... »

(Paru)

Un fort volume sur beau papier tirage limité. . . . . . . 570 fr.

HISTOIRES SANGLANTES

On évoque les « Histoires Extraordinaires », « La Dame de Pique », Beaudelaire aussi... *(A Présent)*

Un fort volume sur beau papier tirage limité. . . . . . . 720 fr.

ESSAI

LE DON JUAN DE MOZART

« ...Un livre neuf.. » CLARENDON. *(Le Figaro)*
« ...Une admirable transposition de musique en langage... »
LUC ESTANG *(Revue de la pensée Française.)*

Un volume. . . . . 480 fr.

POÈMES

LA VIERGE DE PARIS

Cet important ouvrage contient les recueils publiés de 1940 à 1945 : *Gloire. Porche à la nuit des saints, Vers majeurs, La vierge de Paris.*

Un fort volume. . . . . 300 fr.

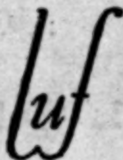
LE PARADIS PERDU

(Nouvelle édition)

Un vol. sur beau papier tirage limité. . 510 fr.

HYMNE

Un volume sur très beau papier, typographie Coulouma. — Tirage limité à 1000 exemplaires. Prix. . . . . 720 fr.



LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE FRANCE — LIBRAIRIE PLON DISTRIBUTEUR

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 125 fr.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE



Rédaction et Administration :
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,
MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER,
Charles ORENGO, Georges POUPET, Roland LAUDENBACH.
Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.



Prix de vente au numéro pour la France : 125 fr.



TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union française	Six mois. 700 fr. Un an . . 1 350 fr.	*Étranger. Union postal*	Six mois. . 820 fr. Un an . . . 1 600 fr.

On peut s'abonner, soit chez les libraires, soit à la LIBRAIRIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE, PARIS (6e). Le montant de l'abonnement peut être réglé par mandat, par chèque bancaire au nom de la Librairie Plon, ou par chèque postal Paris 4379.



A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue " LA TABLE RONDE " dans la monnaie du pays.
BELGIQUE : Coopérative du Livre : 44, rue du Marais à BRUXELLES.
CANADA : Palatine limitée, 1460, avenue Union à MONTRÉAL.
SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse, et un timbre pour la réponse pour toute demande de renseignements.



La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LES LIVRES DONT ON PARLE

Histoire littéraire :

JOSEPH BOLLERY

LÉON BLOY

Ses débuts littéraires
du « CHAT NOIR »
au « MENDIANT INGRAT »

Un vol. in-8° ill.

ÉMILE MIREAUX
de l'Institut

LES POÈMES HOMÉRIQUES
ET L'HISTOIRE GRECQUE

L'ILIADE, L'ODYSSÉE
ET LES RIVALITÉS COLONIALES

Uu vol. in-8°.

Histoire :

LES PENSÉES DES ROIS DE FRANCE

Recueil général établi, annoté et commenté par
GABRIEL BOISSY

LA CLEF DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Un vol. in-8°.

C. DE GRUNWALD

BISMARCK

L'homme titanesque,
symbole du génie politique
de la race allemande.

Un vol. in-8° ill.

Musique :

ALFRED CORTOT

ASPECTS DE CHOPIN

L'illustre musicien romantique
vu par son prodigieux interprète

Un vol. in-16 ill.

LÉON VALLAS

VINCENT D'INDY

Un grand artiste
Un grand homme

Un vol. in8° ill.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL



CALMANN-LÉVY

HONORÉ DE BALZAC

LETTRES A L'ÉTRANGÈRE

Tome quatrième (1846-1847)

Si longtemps attendue voici la suite des lettres de Balzac à Madame Hanska. Annotées par Marcel Bouteron, elles forment un récit presque quotidien de la vie privée et des travaux du grand romancier.

ANATOLE FRANCE

LA VIE LITTÉRAIRE

Cinquième série

Cette série inédite nous apporte un véritable tableau de la littérature française à la fin du XIXe *siècle. A cette occasion, il a été tiré* 500 *exemplaires numérotés des cinq séries, sur Outhenin-Chalandre, et sous couverture d'époque. Ces cinq volumes sont vendus ensemble* 3 000 francs.

PRESTON SCHOYER

FLEUVE SANS LIMITE

Traduit de l'anglais par Madame Molinié

Les aventures et le drame intérieur d'un officier de renseignements aux prises avec le mystère jaune. Un roman captivant, un grand livre sur la Chine en guerre.

CHARLES DU BOS

JOURNAL

III (1926-1927)

« Le pénétrant coup d'œil de Du Bos. »

François Mauriac. *(Le Figaro.)*

« D'un intérêt capital il couvre les années de la conversion et il constitue sur ce sujet l'un des témoignages les plus révélateurs qui nous aient jamais été donnés. »

Albert Béguin. *(Témoignage chrétien.)*

« L'exaltation procurée par la lecture de Du Bos est l'une des plus énivrantes qui soient pour l'esprit. Une fois qu'on l'a découverte elle devient une sorte de drogue à laquelle on aime revenir. Du beau, du bon, Du Bos : c'est l'apéritif de l'esprit. »

Claude Mauriac. *(La Table Ronde.)*

CORRÊA

MARCEL JOUHANDEAU

UN MONDE

Marcel Jouhandeau a composé dans ce volume un bouquet serré d'anecdotes, de mots, de portraits, d'observations d'une richesse et d'une variété surprenantes. Tout un monde est recréé pour notre plaisir, notre amusement et notre réflexion — un monde (où Chaminadour occupe une large place) d'êtres simples. « Leur dignité est si évidente, prévient l'auteur, le sérieux avec lequel ils accomplissent de pauvres gestes, de modestes offices, de ternes devoirs serait digne d'un plus haut emploi : leur sérieux n'a rien de triste, n'a rien que de grave et s'agrémente parfois de grâce, de courtoisie et d'un certain enjouement, d'ironie à peine. X, a raison : « Le plus humble dans sa misère peut se mouvoir comme un roi, quand bien des rois commettent des gestes d'esclaves » ... J'aperçois autour de mes communs visages une sorte de gloire qui les accompagne partout, d'autant plus réelle que la fortune la leur refuse et qu'ils sont seuls à se la donner à eux-mêmes, à force de mérite : « voilà la vraie grandeur. »

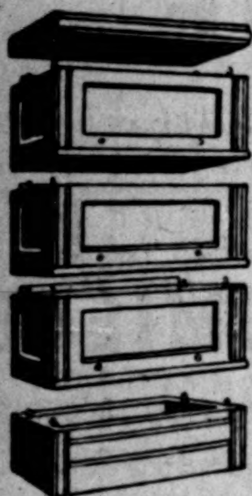
●

ROGER NIMIER

PERFIDE

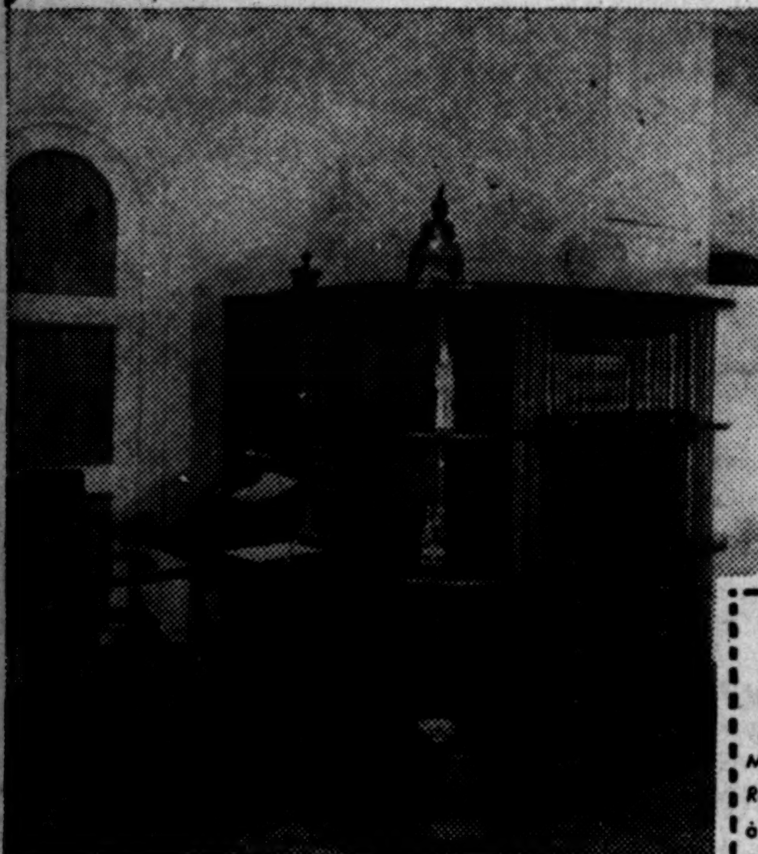
roman

Les principaux personnages de ce roman burlesque et satirique sont des élèves de troisième, des garnements de quatorze ans. Nous les voyons jouer au poker, s'essayer aux courses, à la débauche en même temps qu'à l'histoire, à la géographie et aux sciences naturelles. L'un d'eux pourtant, Perfide, aime Maurice Scève et le Cardinal de Retz... Les parents sont de grands enfants, même M. Melba, président du Conseil, même la belle et capiteuse Mme Melba qui prend pour amant — temporaire — l'un des lycéens, ébloui de sa chance. Leurs gestes, leurs pensées, leurs paroles diffèrent à peine des gestes, des pensées et des paroles des adolescents. Une séance à la Chambre, c'est une classe chahuteuse. Et si des émeutes éclatent, si le gouvernement change de mains, si même le sang coule, c'est un peu comme une immense récréation.



Comment COMPOSEREZ-VOUS votre BIBLIOTHÈQUE M.D. ?

Ce meuble **extensible** vous offre des possibilités infinies **d'invention personnelle.** Son importance est toujours proportionnée à VOS besoins. Sa forme est toujours déterminée par VOTRE goût. Sa teinte est toujours harmonisée à celle de VOTRE ameublement. Enfin, la Bibliothèque M.D. est **transformable** et **divisible** et peut s'adapter en quelques instants à tout emplacement nouveau.



DOCUMENTATION ILLUSTRÉE
offerte à titre ***gracieux***
contre ce Bon N° TR-1-13
M. ....
Rue ....
à ....
Dept ....

BIBLIOTHÈQUE M.D.

9, RUE DE VILLERSEXEL - PARIS-VIIe

LUC ESTANG

LES STIGMATES

ROMAN

Grand Prix
de la Société des Gens de Lettres

Un fort vol. de 432 p. **450** fr.

ÉTIENNE DE GREEFF

La NUIT est ma LUMIÈRE

Un grand roman par un grand psychiatre
« *Un roman qui est une manière d'événement* » (Les Études.)

Un fort vol. de 464 p. **480** fr.

PIERRE SCHAEFFER

LES ENFANTS DE CŒUR

" *Mon cher Pierre Schaeffer votre roman m'a touché...* "

Lettre de François Mauriac *à un Enfant de cœur.*
(Table Ronde, *mars* 1950.)

Un fort vol. de 384 p. **390** fr.

CHRIS MARKER

LE CŒUR NET

Une révélation littéraire...

" *S'il ne devait y avoir qu'une révélation littéraire parmi les romans de cette année, ce serait, je n'en puis douter maintenant,* Le cœur net. *M. Chris Marker est peut-être l'un de nos grands romanciers de demain. Je serais heureux de l'avoir annoncé.* » Armand HOOG *(Carrefour.)*

Un vol. **240** fr.

ROLAND-MANUEL et NADIA TAGRINE

PLAISIR de la MUSIQUE

Les célèbres entretiens radiophoniques du dimanche matin
avec références à des disques.

Tome 1 : **Les Éléments de la musique** .. .. **290** fr.
Tome 2 : **La Musique jusqu'à Beethoven** .. .. .. **290** fr.

AUX ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, PARIS-VI•